LES MEMOIRES

DE FEU

MONSIEUR

LE

DUC DE GUISE.

SECONDE PARTIE.

A COLOGNE,
Chez PIERRE DE LA PLACE,
clɔ Iɔc LXVIII.

LES MEMOIRES

De feu Monſieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE IV.

Les Miniſtres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, ayant eſté conſultez ſur la depoſſeſſion du Duc d'Arcos, & ſur l'eſtabliſſement de l'autorité en la perſonne de Dom Jüan, jugeant que c'eſtoit le ſeul moyen de reſtablir leurs affaires, conſeillerent qu'il ne faloit pas negliger cét expedient, que l'on devoit executer ſans remiſe, l'on commença d'y travailler ſerieuſement. Et peu de jours aprés il ſe depoüilla de la Vice-Royauté. Et Dom Jüan en prit poſſeſſion, avec un applaudiſſement general des Eſpagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre ſe ſacrifiant au bien de l'Eſtat, & ſe reſolvant à ſe charger de la haine publique, pour que ſon Maiſtre & ſon Roy en puſt tirer quelque ávantage, diſpoſa toutes choſes pour ſon depart, qui fut au vingt-ſixieſme de Janvier; les chaſteaux, les vaiſſeaux, & les galeres luy rendant les derniers honneurs par des ſalves d'artillerie, & de mouſqueterie, qui durerent tout le jour. Le Peu-

ple ne le ſolemniſa que par des injures & des imprecations contre luy.

Le lendemain Dom Jüan, ayant reçû les complimens accouſtumez de tous les Miniſtres, de la Nobleſſe, des gens de guerre, & du Peuple qui eſtoit de ſon coſté ; fit une ſuperbe cavalcade, avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le ſuivre, & ſe fit voir dans tous ſes quartiers, viſita les chaſteaux, & tous les poſtes, dont nous fumes ávertis par les ſalves de rejouïſſance, les generales acclamations, & les feux de joye qui durerent toute la nuit. Enſuite il fit publier un Manifeſte, rejettant toutes les violences paſſées, & tout le mauvais gouvernement ſur l'humeur altiere, & ſur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple un pardon general de ſa rebellion, la conſervation de ſes privileges ; & non ſeulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient eſté accordées, mais une augmentation de graces, dont il s'offroit d'eſtre la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit eſbranler ſon eſprit. Il eſcrivit auſſy des lettres à Monſieur le Cardinal Filomarini, à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andrea, & à beaucoup d'autres des plus autoriſez de la ville. La pluſpart m'apporterent leurs lettres toutes fermées. Mais Gennare ne me dit rien de la ſienne. Et comme il ne ſavoit pas lire, celuy à qui il s'eſtoit confié pour en apprendre le contenu, vint auſſy-toſt m'en rendre comp-

compte. Je diſſimulai quelques jours, pour voir comment il en uſeroit, & laſſé de ſon ſilence, je luy dis un matin, qu'il vint à mon lever, qu'il me faiſoit un ſecret d'une dépeſche ſi importante qu'il avoit reçuë. Il me l'alla querir à l'heure-meſme, & m'aſſura qu'il avoit oublié de me l'apporter pluſtoſt, quoy qu'il en euſt eu l'intention. Je me payai de cette meſchante excuſe, & l'obſervai depuis de plus prés, comme une perſonne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours aprés un Gentilhomme, parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Eſpagne, eſtoit de mes amis particuliers, ne ſe meſlant de rien qui puſt m'eſtre contraire; & ayant tant de tendreſſe & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bons ávis, des deſſeins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois tousjours trouvé veritables; m'eſtant venu faire ſa cour, me dit, que ſi je luy voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque choſe d'important à me faire ſavoir. Je l'eſcoutai, & aprés m'avoir repreſenté, qu'eſtant abandonné comme j'eſtois, il me voyoit en eſtat de me perdre. Que le Peuple preſtoit l'oreille à un accommodement. Que s'il avoit à ſe faire, il valoit mieux que ce fuſt par moy, puiſqu'autrement. s'il venoit à ſe conclure à mon inſû, la premiere condition ſeroit ma mort, ne ſe pouvant

vant faire ſeurement, tant que je ſerois en vie. Mais que ſi je voulois, j'en ſerois l'arbitre & le mediateur, & y trouverois mes ávantages. Que ſi ceux qui m'avoient eſté propoſez ne flatoient pas aſſez mon ambition, qu'outre l'inveſtiture du Duché de Modene, que l'Empereur me donneroit, l'Eſpagne me fourniroit toutes les forces neceſſaires, pour m'en mettre en poſſeſſion. Il m'aſſuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en ſouveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me ſeroient remiſes entre les mains, & que j'aurois pour garand le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choiſir. Je refuſai la choſe foiblement, & luy teſmoignai luy eſtre fort redevable de ſa bonne volonté, croyant que cette diſſimulation me feroit aiſement reconnoiſtre toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, & ceux qui eſtoient portez à un accommodement.

En effet l'Elû du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la diſette recommençoit dans la ville. Que le Peuple eſtoit las d'eſtre depuis tant de temps les armes à la main, ſans rien ávancer. Que les ſecours de France retardant, & eſtant incertains, l'armée faiſant peut-eſtre le meſme au ſecond voyage qu'au premier, il eſtoit à craindre que les François ne fuſſent bien aiſes de nous voir dans la neceſſité, pour taſcher par le deſeſpoir, de nous obliger à nous jetter entre leurs

leurs bras, à quoy le Royaume ne conſentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoiſe, que l'Eſpagnole. Qu'il croyoit ávantageux d'eſcouter les propoſitions de Dom Jüan d'Autriche. Qu'il eſtoit aſſuré, qu'il aimeroit mieux traitter avec moy qu'avec pas un autre, y trouvant plus de ſeureté, puiſque je pourrois autrement par mon credit, luy rompre toutes ſes meſures. Que le Peuple me remettroit volontiers tous ſes intereſts, ne pouvant jamais prendre de ſoupçon de ma conduite. Que je pourrois menager quelque choſe de bon par un abouchement. Et qu'au moins, ſi la choſe venoit à ſe rompre, il rallumeroit ſa haine contre l'Eſpagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour. Et que je trouverois dans ce traitté, outre la gloire d'avoir utilement ſervi le Royaume de Naples, en le garantiſſant de ſa perte, des eſtabliſſemens capables de contenter mon ambition. Qu'il ne faloit que faire une treve de trois jours ; & que ſi je voulois agréer une conference avec Dom Jüan d'Auſtriche, il l'accepteroit, la ſouhaitant avec paſſion ; & qu'eſtant plus experimenté & plus habile que luy, tout l'ávantage aſſurement ſeroit de mon coſté dans cette entreveuë.

Sur la fin de cette converſation, Gennare entrant, me propoſa la treve & la conference. Je reconnus par-là, le fonds de leurs penſées, leurs liaïſons ſecretes, & jurai en

moy-meſme la mort de l'un & de l'autre. Je diſſimulai neantmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur chaſtiment. Je leur reſpondis, que j'attribuois tous leurs diſcours au zele qu'ils avoient pour la patrie, pluſtoſt qu'à aucune amitié pour les Eſpagnols. Que je voyois bien qu'ils ne connoiſſoient pas leur naturel, auſſy arrogant dans leur proſperité, que doux & ſouſmis dans leurs diſgraces. Qu'il ne faloit pas ſe fier à leurs promeſſes, ny ſe laiſſer endormir à leurs belles paroles. Qu'ils ſe devoient ſouvenir, qu'aprés des capitulations ſi avantageuſes, leur flotte eſtant arrivée, & ſe ſentant fortifier par un nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification, qu'ils avoient tant de fois fait eſperer, & dont ils avoient fait de ſi ſolemnels ſermens, ils avoient voulu bruſler & ſaccager toute la ville, & faire paſſer au fil de l'eſpée tous ſes habitans. Que leurs ſentimens n'eſtoient adoucis que par l'extremité où ils eſtoient reduits. Et que ne pouvant remedier par la force à leur perte, dont ils eſtoient ſi proches, & qu'ils voyoient inevitable, ils avoient recours à l'artifice. Qu'il ne faloit pas s'y fier. Qu'ils ne reſpiroient que la vengeance, quoy que leur cruauté fuſt deguiſée ſous les apparences de douceur & de clemence. Qu'ils ſeroient tous deux les premieres victimes de leurs reſſentimens. Que je voulois obſerver religieuſement ce que j'avois ſi ſolemnellement promis,

mis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes, que je ne les euſſe tous chaſſez du Royaume, & procuré la liberté, dont j'avois eſté fait le defenſeur. Que je les exhortois à me ſuivre dans un deſſein ſi juſte, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne ſe l'imaginoient pas. Que je voyois aſſez clair pour les en aſſurer, & que les Peuples ne ſeroient jamais abuſez de mon conſentement. Que je leur deſſillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur ſeureté & pour leur repos, Et que je leur declarois, que je tenois pour ennemis de la patrie tous ceux qui à l'avenir eſcouteroient aucune propoſition de la part des ennemis, dont tout devoit eſtre ſuſpect, & que je perſecuterois à toute outrance, & punirois du dernier ſupplice, ceux qui deſormais me tiendroient des diſcours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus. Que je pardonnois à l'indiſcretion de leur zele, de s'eſtre laiſſé abuſer ſi lourdement. Et qu'enfin s'ils vouloient eſtre de mes amis, ils devoient ſe gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidelité & d'amour pour le bien du païs. Que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'eſtoit paſſé, mais que ce ſeroit avec tant de diſcretion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient eſtre ſoupçonnez de trahiſon & d'intelligence. Ils me remercierent de ma bonne volonté, & m'avoüerent, que j'eſtois

bien plus eſclairé qu'ils n'eſtoient pas, & qu'il n'y avoit rien de ſi juſte, ny de ſi veritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'eſtant convaincus de mes raiſons, ils deteſtoient de tout leur cœur la malice des Eſpagnols, dont ils pourſuivroient le perte deſormais, au peril de leur vie, & ſeroient tousjours preſts de reſpandre leur ſang pour la cauſe publique, & pour la defenſe de la liberté.

Dés qu'ils furent ſortis j'envoyay querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendis compte de la conference que j'avois euë avec eux. Ils me parurent auſſy ſatisfaits de ma conduite, que l'eſtre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenze d'Andrée, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choſes : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le peuple, chacun dans ſon quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'obſerver ſoigneuſement toutes les deſmarches, & les actions des perſonnes qui nous devoient ſi juſtement eſtre ſuſpectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en ávertir, ſur tout ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, ſelon mon ávis, demeurer long-temps ſans tramer quelque entrepriſe. Je fis veiller avec ſoin ſur ceux qui paſſoient de leur part à quelqu'un de nos poſtes, pour revenir dans la ville. Un matin je fus áverti, par quelque correſpondance que

j'a-

j'avois parmi les Eſpagnols, que l'on devoit diſtribuer à tous les affectionnez à leurs intereſts, de petits eſcuſſons de leurs armes, afin de ſe reconnoiſtre entre eux, & que s'eſtant unis enſemble les armes à la main, ils vinſſent prendre par derriere nos gens, en deux ou trois endroits, que les ennemis devoient attaquer, afin de faciliter leur entrée dans la ville, puſſent s'en rendre les Maiſtres, & ſe venger à leur gré de la ſedition & deſobeïſſance du Peuple.

Un matin à la pointe du jour, un Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant une grande boëtte de ſapin ſous le bras. Il me fut auſſy-toſt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits eſcuſſons d'armes d'Eſpagne, grands comme la paulme de la main. Et l'ayant queſtionné ſur ce que cela vouloit dire, il me reſpondit qu'il n'en ſavoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit eſtre, & qu'il faloit de neceſſité que ce fuſt une marque, pour que tous ceux du parti d'Eſpagne ſe puſſent reconnoiſtre l'un l'autre, & que c'eſtoit comme la paille, le jour du feu & du deſorde de l'Hoſtel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai auſſy-toſt à l'Auditeur general de s'y rendre, & de luy faire donner la queſtion. Il confeſſa ce que j'avois ſoupçonné, & accuſa un Preſtre de diſtribuer des choſes pareilles, & deux autres particuliers.

Le Preſtre fut auſſy toſt arreſté : & pour les deux autres ils s'enfuirent, & ſe retirerent du coſté des ennemis ; mais l'on ne laiſſa pas de trouver chez eux grande quantité de ces meſmes armes. C'eſtoient de ces perſonnes, qui n'eſtant pas mariées portent de petites ſoutannes, & qui ſe font tonſurer, pour n'eſtre pas ſujets à la Juſtice ordinaire, mais ſeulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs meſchantes actions, la Juſtice Eccleſiaſtique n'eſtant pas ſi ſevere que la ſeculiere. Le Preſtre confeſſa aux tourmens la meſme choſe qu'avoit fait l'autre ; & comme cette affaire eſtoit de conſequence, je voulus l'examiner, & qu'elle ſe jugeaſt devant moy, & fis venir à cét effet pour aſſiſter l'Auditeur general, trois des plus habiles advocats de la ville, & de ceux qui m'eſtoient les plus confidens, & fis amener chez moy, dans des chaiſes, ces deux priſonniers ; les tourmens qu'ils avoient ſoufferts ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moy-meſme, & ils m'avoüerent qu'ils avoient desja diſtribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il paſſeroit encore du monde pour en apporter. Qu'il devoit bien y avoir vingt mil hommes, qui pour ſe reconnoiſtre, en attacheroient ou à leur chapeau, ou ſur l'eſtomach, & que le jour nommé, ſur les trois heures du matin, les Eſpagnols devant attaquer deux ou trois de nos poſtes des plus im-

importans, ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriere, & faciliteroient par-là l'entrée, & la prise de la ville. Je leur demandai qui estoient les principaux des Chefs. Ils me respondirent, que sachãt bien qu'il faloit qu'ils mouruſſent, ils ne me descouvriroient point le destail de l'entreprise, pour ne la pas faire manquer, puisqu'aussy bien tout ce qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie, & que cette affaire reüssissant, ils auroient la satisfaction d'estre vengez, & de servir leur Roy, pour lequel ils s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener en prison : & aprés avoir deliberé sur ce que nous aurions à faire, ils furent premierement condamnez à la mort, & l'on resolut que l'Auditeur general tacheroit à force de tourmens de tirer plus d'eclaircissement d'une conjuration si dangereuse, & qu'il faloit les tourmenter comme ils disent dans le païs, *tanquam cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, & jusques au point de les faire mourir dans la question. Ils furent tous brisez, sans vouloir rien declarer davantage, que ce qu'ils avoient confessé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le Marché, avec quelques-uns de ces escussons attachez au cou. Ils commencerent à la potence d'exhorter le Peuple à se remettre en leur devoir ; ce qui fit haster leur execution.

Cependant comme leur resolution me don-

donnoit avec raiſon, de grandes inquietudes, je fis faire d'exactes perquiſitions dans toutes les maiſons ſuſpectes de la ville, & dans la pluſpart des Convents, ne paroiſſant plus aucun de ces eſcuſſons, ny perſonne n'ayant plus voulu garder chez ſoy les armes d'Eſpagne. Cela faillit à cauſer de grands deſordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des pretextes de piller, faiſoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, ſous le pretexte de les chercher dans les maiſons, l'occaſion de les ſaccager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanitá, il y avoit des gens cachez dans les caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Negres du faux-bourg des Vierges, & qu'il faloit y envoyer faire la viſite. Tout le Peuple s'emuſt à cette nouvelle. Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquiſition. Je reconnus auſſy-toſt quelle eſtoit ſa penſée, & le péril qu'il y avoit que l'animoſité des Lazares, & des Capes-Negres ne nous rejettaſt dans le meſme inconvenient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine á remedier. Je me chargeai d'aller moymeſme auſſy-toſt apres diſné faire cette diligence, defendant à peine de la vie, à perſonne d'y aller ávant moy, ni de me ſuivre, hors ceux que je choiſirois. Je commandai à Mathéo d'Amore, avec

avec ſa Conpagnie, de ſe ſaiſir de la porte de Saint Gennare, & de ne pas ſouffrir que qui que ce fuſt entrât dans le fauxbourg.

Au ſortir de table je montai à cheval, ſuivi de mes gardes, & ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Piſſacani, Cicio Batimiello & Peppo Ricco, tous gens accreditez parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner. Et pris encore en paſſant avec moy Mathéo d'Amore à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanitá, j'en fis ſaiſir la porte par mes gardes; & entrant dans le cloiſtre, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trouva pour lors, faiſant ſa viſite, l'ávis que Gennare m'étoit venu donner, & l'intention que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, ſous ce pretexte, de piller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir en perſonne, pour empecher qu'il ne s'y fuſt aucun deſordre. Mais que pour les mettre hors de peril à l'ávenir de pareilles accuſations, que je croyois malicieuſes & affectées, il faloit que le Pere Prieur fiſt voir tous les lieux du Convent, juſques aux caves, & aux greniers, & autres plus ſecretes, aux perſonnes nommées, & que j'avois amenées exprés que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empecher qu'il ne s'y fiſt aucune inſolence. Il ſe fit apporter toutes les clefs, & l'on fit une viſite generale, où l'on ne trouva rien de ſuſpect, ni pas une ſeule arme à feu.

Je

Je m'en retournai fort ſatis fait, & ordonnai à ceux qui avoient fait la viſite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû ; & jurai devant eux, que ſi l'on venoit à l'ávenir me faire de fauſſes denonciations, je ferois chaſtier ſeverement ceux qui ne pourroient juſtifier les choſes qu'ils m'auroient rapportées ; ce qui nous tiendroit autrement tousjours dans une extreme confuſion.

Eſtant arrivé chez moy, & ayant employé une partie de ma ſoirée à mes occupations ordinaires, Graſſullo de Roza, Carceriero Major, me vint donner ávis que l'on avoit decouvert une grande conjuration, & qu'il venoit d'arréter tous les complices, qui eſtoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit priſonniers dans la Vicairie. Je pardonne, luy dis-je, à l'indiſcretion de voſtre zele, l'action que vous venez de faire, Mais s'il vous arrive de voſtre vie de prendre perſonne ſans mes ordres, voſtre teſte m'en repondra. Il me reſpondit qu'il avoit cru la choſe ſi importante, qu'il avoit apprehendé que les coupables ne s'evadaſſent, s'il differoit de s'en ſaiſir, Qu'une autre fois il ſeroit plus ſage, & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puiſqu'elle m'eſtoit deſagreable ; Qu'au reſte il n'y avoit rien de ſi certain que cette conſpiration. Et aprés m'avoir nommé tous les priſonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le denonciateur. Je fis reflexion ſur tous les noms : & ayant remarqué

qué ceux des deux perſonnes, qui en prenant l'induite, m'avoient decouvert l'entrepriſe de Tonno Baſſo ſur ma vie ; je crus que ces complices, que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui eſtoient encore priſonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cét embarras, & que l'ávis que l'on venoit de me donner, eſtoit un effet de leur vengeance, & peut-eſtre de leur argent.

Je me fis amener le denonciateur, & l'ayant ſoigneuſement obſervé, je luy trouvay dans l'air quelque choſe de fripon, qui me donna méchante opinion de luy. Auſſy luy dis-je, de me parler veritablement, & ſans me rien déguiſer ; que je ſoupçonnois de fauſſeté ſon accuſation, & qu'il s'eſtoit laiſſé corrompre pour de l'argent ; que j'en avois des preuves certaines ; qu'il priſt bien garde à luy, puiſqu'il n'avoit jamais eſté en ſi grand peril de ſa vie. Que s'il pouvoit me juſtifier le rapport qu'il me faiſoit, il ſeroit fort bien recompenſé, & ceux qu'il accuſoit (quoy que je les cruſſe plus gens de bien que luy) punis ſeverement. Mais qu'auſſy s'il y avoit de la malice, & de la menterie dans ſon fait, je le ferois pendre ſans remiſſion. Qu'il penſaſt à luy, durant que ſa vie eſtoit encore entre ſes mains, mais que s'il partoit d'auprés de moy, ſans m'avoir dit la verité, toute la terre ne le pourroit garentir d'eſtre pendu. Je reconnus qu'il s'eſtonnoit, & le preſſant vivement, je fus ſurpris de le voir à mes pieds, me demander

der la vie, & me promettre qu'il m'avouëroit tout ce qu'il avoit fait. Il me declara, qu'un Greffier, nommé Calderino, priſonnier dans la Vicairie, pour avoir eſté complice de l'attentat, que Tonno Baſſo avoit voulu faire ſur ma vie, & un autre priſonnier, convaincu du meſme crime, luy avoient donné cent eſcus, pour venir denoncer tous ceux que Graſſullo de Roza avoit mis priſonniers, croyant comme du temps de Mazanielle & de Gennare, que ce ſeroit aſſez de les accuſer, pour les faire mourir, ſans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre, & luy commanday d'eſcrire tout ce qu'il me venoit de dire, & le ſigner. Et luy dis, que s'il vouloit jouïr de la grace que je luy venois d'accorder, il faloit qu'il ſouſtînt ſans ſe dedire, ni ſans balancer, à ceux qui luy avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traitté avec luy. Je le renvoyay en priſon, & commanday à l'Auditeur general de le confronter aux deux perſonnes qu'il avoit chargées, & afin que ſon teſmoignage euſt plus de force, de le mettre à la corde, ſans neantmoins l'élever ny luy faire ſouffrir de tourment. Calderino & ſon compagnon luy eſtant confrontez, n'eurent aucun reproche à faire, ny aucune cauſe de recuſation à alleguer contre luy. De ſorte qu'aprés avoir ouï ſon rapport, la peur des tourmens leur fit avouër leur crime, & l'on leur fit ſigner enſuite leur depoſition, qu'ils confirmerent à la queſtion, que l'on

l'on ne laiſſa pas de leur donner. L'Auditeur general vint auſſy-toſt m'en rendre compte, & j'envoay á l'heure meſme faire élargir tous les priſonniers, ne jugeant pas raiſonnable, que des gens que je ſavois innocens, couchaſſent dans la priſon. Pour les deux coupables, je fis inſtruire leur proces toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnez à mort, & pendus le lendemain ſur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun un écriteau au milieu de l'eſtomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public.* Cette juſtice ſi prompte m'attira mil benedictions, & empécha depuis, que l'on ne me vînt faire de fauſſes accuſations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'expoſaſſent plus à l'ávenir la vie des innocens à aucun peril, comme elles avoient fait ávant que la ſouveraine autorité fuſt entre mes mains.

Il ſe fit le lendemain une autre execution, que je ne pus empeſcher, à cauſe des formalitez de la Juſtice, quoy que ne la croyant pas juſte, je ne la ſouffris qu'à contre-cœur, & en ai tousjours eu quelque remords. Ce fut d'un miſerable, qui vint accuſer le Maiſtre de Camp Mélonne, & Pepe Palombe, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois tousjours ſoupçonné, & que je verifiai depuis. mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Juſtice; & faute de prouver ce qu'il m'avoit ávancé, il fut pendu.

L'ar-

L'armée navale des ennemis, deſpourveuë de matelots, & ayant beſoin de ſe radouber, & de faire un nouvel armement, leur General Pimienta repreſenta que cela ne ſe pouvoit faire à Naples, & qu'il faloit de neceſſité la remener en Eſpagne. Les ennemis tinrent un grand Conſeil, y voyant beaucoup d'inconvenient, quelque parti que l'on pût prendre, puiſque reſtant, elle acheveroit de ſe deſarmer, & leurs vaiſſeaux appeſantis par l'ordure, dont ils s'eſtoient chargez, faute d'eſtre carenez, leur demeuroient tout-à-fait inutiles; d'autre coſté leur retraitte les reduiroit aux dernieres extremitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur ſubſiſtance, & une partie de leurs galeres eſtant allé porter le Duc d'Arcos; ils s'y trouveroient ſans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allaſt hiverner à Meſſine. Pimienta au contraire inſiſtant tousjours pour ſe retirer en Eſpagne, la flotte ne ſe pouvant remettre facilement, ny promptement que là, ſon opinion prevalut, & Dom Jüan deferant à ſes raiſons, conſentit à ſon deſpart; de ſorte que leurs galions ſe mirent à la voile avec un fort bon vent, au commencement de Fevrier. Jamais la perte des Eſpagnols ne fut ny ſi certaine, ny ſi proche, puiſque leur ayant oſté toute communication par terre, avec le reſte du Royaume, l'arrivée ſeulement de douze navires François leur empeſchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir

avoir per mer, ils euſſent eſté contraints de ſonger à leur retraitte, ce qui fut reſolu par trois fois dans leur Conſeil ; & capitulant avec moy, de me demander aprés avoir abandonné les chaſteaux, la permiſſion de ſe retirer à Gayette, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps les ſecours d'Eſpagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils eſtoient encore reſolus d'executer, quand ils reprirent la ville ; ſi le traitté qu'ils firent de l'achapt d'un poſte, ne leur euſt pas reüſſi, ou qu'ils euſſent trouvé de la reſiſtance à leur entrée. Ils preſſerent alors leurs confidens de faire les derniers efforts ; ce qui me cauſa bien de l'embarras & de la peine.

La Nobleſſe cependant, jugeant qu'elle ſe devoit garder d'eſtre enveloppée dans leur ruine, leur proteſta, qu'aprés s'eſtre conſumée à faire la guerre à ſes deſpens, comme elle avoit fait ſi long-temps, n'en pouvant plus ſouſtenir la deſpenſe, elle ſeroit contrainte de prendre quelque reſolution, & reſerrer plus eſtroitement ſa correſpondance avec moy. Les Eſpagnols, connoiſſant la juſtice de ſa demande, la prierent d'avoir patience juſques à la fin de Mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir. Et elle, pour teſmoigner ſa fidelité juſques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril ; mais qu'au premier jour de May, eſtant diſpenſée par la neceſſité du ſerment qui l'engageoit à leur obeïr, & les ſervir, elle prendroit le parti

parti qu'elle jugeroit neceſſaire à ſa conſervation. J'en fus auſſy-toſt áverti, & meſme que leur declaration ſe feroit en ma faveur ce jour-là preciſement, ou pluſtoſt, ſi je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouille, & m'aller mettre à ſa teſte, ou bien au retour de l'armée de France, ou dés que je ſerois le maiſtre des Chaſteaux. De ſorte que de tous les coſtez l'on eſtoit en extreſme impatience de voir quel ſuccés auroient les affaires, & de quel parti le Ciel & la Fortune ſe voudroient declarer, Je ſongeai ſerieuſeſement à preſſer le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frere le Chevalier, afin de luy laiſſer le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de la Nobleſſe, & retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant Gennare Anneze, maintenant des correſpondances ſecretes avec Dom Jüan d'Auſtriche, faiſoit paſſer quaſi toutes les nuits quelqu'un vers luy, dont j'eſtois ponctuellement áverti, par les gens que j'avois gagnez auprés de luy ; qui aprés avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de m'en rendre compte : & eſtant aſſuré, comme je l'eſtois, de deſcouvrir toutes ſes menées, je diſſimulois avec luy, attendant à m'en défaire quand il ſeroit temps, & que je le verrois ſur le point d'executer quelque deſſein. Il ne concluoit rien dans toutes

ſe

ſe negociations, ayant pris un tel gouſt à commander, & ſon ambition eſtant tellement accruë, que le premier point de ſes capitulations eſtoit tousjours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mil eſcus de rente, avec un titre de Duché, ou de Principauté d'eſtre la ſeconde perſonne aprés le Vice Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour ſe garentir de ſes ennemis, & de conſerver ſa vie durant cette autorité. Les Eſpagnols ne le voyant pas aſſez accredité, pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & reduire le Peuple à leur obeïſſance, tiroient de longue avec luy, & l'amuſoient par de belles eſperances, afin de pouvoir s'en ſervir en quelque occaſion, & principalement pour entreprendre ſur ma vie, à quoy ils n'eſpargnoient aucune choſe, croyant que tant que je vivrois, je pourrois ruiner tous leurs deſſeins, & qu'aprés ma mort ils trouveroient toutes choſes faciles; leur ſalut ou leur perte, n'eſtant attachées qu'à ma conſervation, ou à ma cheute.

J'avois un ſenſible deplaiſir d'apprendre, par les lettres qu'il recevoit de France, & des Miniſtres du Roy à Rome, qu'on le croyoit ſi fort attaché aux intereſts de la France, que l'on n'eſperoit tirer que de luy ſeul tous les avantages que l'on pretendoit de la ſedition de Naples. Il taſchoit de perſuader, que je m'y oppoſois par mon ambition particuliere,

& que je ne travaillois qu'à mon eſtabliſſement & à mon eſlevation. L'on adjouſtoit une telle creance à toutes ſes relations, quoy que fabuleuſes, que les miennes eſtoient rejettées comme ſuſpectes. Les Miniſtres de Rome eſtant perſuadez, que les defiances que je prenois de luy, avec tant de juſtice, n'eſtoient cauſées que par l'opinion que j'avois, qu'il prenoit des liaiſons eſtroites avec la France, & que par-là il empeſchoit que je ne fuſſe ſecouru. Cette prevention me faiſoit rendre à la Cour tous les meſchans offices imaginables, & j'y paſſois pour un homme qui affectoit d'en eſtre independant, qui mépriſoit toutes choſes, à moins qu'elles ne puſſent contribuer à ma fortune, & qui ne ſongeoit à chaſſer les Eſpagnols, que pour monter ſur le throſne Sa puiſſance n'eſtoit pas ſi ſuſpecte que la mienne, puiſque l'on ſe flattoit de pouvoir venir plus aiſement à bout d'une perſonne comme luy, que d'un homme comme moy, que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la baſſe naiſſance & le peu d'eſprit, ne le faiſoient pas juger capable de diſſimulation, de malice, & de penſers ambitieux. Vincenzo d'Andrea, plus habile que luy, l'obligeoit à donner tousjours des ſoupçons de moy, pour m'empeſcher d'eſtre aſſiſté, & pouſſer par-là le Peuple par le deſeſpoir de ſe voir abandonné, à reprendre ſes premiers fers. Il debitoit la confiance, que la France avoit priſe en luy,

luy, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy, & taſchoit par cét artifice de me ſuſciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conſpirations contre ma vie.

Pluſieurs depeſches venuës de Rome, qui m'eſtoient tombées entre les mains, m'eſclairciſſoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient, avec un ſenſible deplaiſir, que Monſieur de Fontenay, en penſant ſervir la Couronne, travailloit ſans s'en appercevoir, à l'ávantage des Eſpagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le deſſein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-meſme ſes intereſts. Il ſe croyoit dans Rome mieux informé de tout que moy, qui voyois les choſes de plus prés, qui fatiguois continuellement, & eſtois expoſé à tous les dangers imaginables, ſans que l'on me fuſt gré de toutes mes fatigues, & de tous les perils que je courois à toute heure. Il ſe faiſoit valoir par ſes negociations, qui ruinoient toutes choſes, & attribuant à l'áverſion & animoſité des peuples contre leurs anciens tyrans, quoy qu'elles fuſſent ſi affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuſes, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit un phantome heureux, qui ne contribuois que de ma preſence à toute ma bonne fortune, & qui ne faiſois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place : & Gennare Anneze, tout traïſtre qu'il eſtoit, paſſoit pour fidele, & bon François ; & moy, dont le reſpect, la

paſſion & la fidelité eſtoient inébranlables, pour un traiſtre, & pour un ennemi de ſa patrie.

A mon retour de priſon, je ſus de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, comme toute la Cour avoit eſté, ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'eſtoit paſſé à Naples. Sur tout il demeura ſurpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare, quand je luy prouvai, par d'irreprochables teſmoignages, ſa perfidie. Je luy rapportai d'Eſpagne le Memorial du Baron de Vatteville, imprimé dans Madrid depuis ma priſon; par lequel demandant au Roy Catholique recompenſe de ſes ſervices, il alleguoit pour le plus important, le commerce ſecret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois demeuré, coſtant pluſieurs avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le ſervice d'Eſpagne. Et alors Monſieur le Cardinal Mazarin me blaſma de ne l'avoir pas chaſtié, quand je l'avois pû, auſſy-bien que l'Abbé Baſqui. Dequoy je ne me juſtifiai que par le reſpect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accuſé de ſacrifier à mes intereſts ſes creatures, & auroit pris de-là une occaſion de m'abandonner. J'ay crû devoir à mon honneur cette digreſſion, pour deſtromper le public de tous les faux bruits que l'on avoit ſemez contre moy.

moy. Et revenant à la ſuite de mon diſcours, il eſt à propos de decouvrir un piege dangereux, que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par preſence d'eſprit, & une adreſſe tout-à-fait extraordinaire.

Gennare, par le conſeil de Vincenze d'Andrée, ayant eſmû beaucoup de Peuple, ſous le pretexte de l'amitié que j'avois pour la Nobleſſe, envoya douze ou quinze cens hommes, qui ſe mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à ſoixante des plus factieux entrerent, accompagnant un Frere lay Cordelier, qui demanda à me parler ſur les neuf ou dix heures du ſoir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'eſcouter. Il commença à m'exaggerer les mauvais traittemens que la Nobleſſe faiſoit au Peuple, dont quelques-uns avoient ſouffert de grandes violences dans la Poüille, & dans les autres Provinces. Qu'il faloit pour le ſatisfaire, la ſacrifier toute à ſes reſſentimens, & principalement les perſonnes du Prince de Monteſarchio, & du Prince de Troya ſon frere, qu'il croyoit que je conſiderois particulierement. Reconnoiſſant ſon diſcours fort ſeditieux, & qu'il ne tendoit qu'à eſmouvoir contre moy toute la canaille, je le tiray dans le fond de ma chambre, & m'allai appuyer contre la muraille, afin que noſtre converſation ne fuſt entenduë de perſonne. J'eſſayai de le ramener par mes raiſons; luy repreſentant, que ſi je ne diviſois toute la Nobleſſe d'a-

vec les Eſpagnols, ce qui ne ſe pouvoit qu'en la careſſant, & luy faiſant toutes ſortes de bons traittemens, leur union leur donneroit des forces ſi conſiderables, qu'il nous ſeroit impoſſible d'y reſiſter. Ce dangereux Moine, hauſſant la voix, me dit d'un ton fort inſolent, que l'on ſavoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'eſtant beaucoup plus chers que le Peuple, je le voulois immoler à leur animoſité, comme j'avois desja ſacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Caraffe. Et que, puiſque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabatto Paſtore, de faire eſgorger le Prince de Monteſarchio & ſon frere, ce qu'il pouvoit fort aiſement, & aux autres Bandits de maſſacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me declarois par-là leur partial, & par conſequent le plus dangereux ennemi du Peuple, puiſque j'abuſois de l'autorité qu'il m'avoit donnée, pour le perdre. Je luy reſpondis qu'il ſeroit trop dangereux d'entreprendre une ſemblable violence; mais que je l'aſſurois de chaſtier ceux qui ſe trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyranniſé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient noſtre parti. Il s'eſchauffa davantage, & mit la main dans ſa poche, pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçuë. Je m'apperçus que ce qui eſtoit dans ma chambre commençoit à s'eſmouvoir, & cauſer du tumulte; & voyant que c'eſtoit un com-

complot fait, pour m'aſſaſſiner, & qu'on n'en cherchoit qu'un pretexte, de la main gauche je luy arretai celle qu'il avoit dans ſa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'eſcriai, Ah! traiſtre, vous en voulez à ma vie, & attentez ſur ma perſonne; à moy, Gardes, à moy. Et Auguſtin de Lietto s'eſtant ávancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire foüiller, qu'il avoit un couteau dans ſa poche, que je l'avois ſaiſi, quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait viſiter dans mon antichambre, l'on luy en trouva un fort grand dans une gaiſne, avec un manchettrond, & une petite garde en forme de bayonnette; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit ſur l'heure le jetter par les feneſtres. Mais je dis qu'il eſtoit important de le faire interroger, & luy faire ſon procés, pour ſavoir de luy ceux qui l'avoient pouſſé à faire un coup ſi temeraire: & prenant une plume & du papier, j'eſcrivis un billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai, que ne voulant pas entreprendre ſur la Juſtice Eccleſiaſtique, j'envoyois dans ſes priſons un Moine qui m'avoit voulu poignarder. Que je le priois de le faire mettre dans un cachot, defendre qu'il ne parlaſt à perſonne, & que l'on priſt ſoigneuſement garde qu'il ne s'eſvadaſt, afin qu'une action ſi noire ne demeuraſt pas impunie, & que l'on en puſt deſcouvrir les

complices. Que j'attendois ce ſoin de ſa bonté, que meritoit bien le reſpect que je voulois garder à l'Egliſe. Le Cardinal Filomarini fit executer exactement ce que je deſirois de luy, eſtant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation ſi grande, & ſi recente qu'il m'avoit, de l'avoir ſauvé de la fureur du Peuple, qui par le peril qu'il croyoit que j'avois eſvité, redoubla pour moy, ſa tendreſſe & ſon affection. Et mon adreſſe remplit de confuſion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & ſi bien concerté leur entrepriſe, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fuſt poſſible de m'en garentir.

Cependant comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à ſon eſgard la meſme penſée; & Auguſtino Mollo, qui m'a tousjours bien ſervi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu ſoupçonner du contraire, m'ayant debauché le Capitaine de ſes gardes, me l'amena, pour m'aſſurer qu'il feroit tout ce que je luy ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ſes demarches, & de tous ceux qui negocieroient avec luy; qu'il m'offroit de l'empoiſonner quand je voudrois, ſi je luy fourniſſois dequoy le faire; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit pas aiſement, par ce que ce ſeroit trop ſe declarer, & que cela ne ſeroit pas honneſte à un Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma ſeureté; mais je ne voulois pas l'entrepren-

dre,

dre, de façon que j'en puſſe paroiſtre l'auteur, pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui le croyant attaché à elle, l'attribuëroit pluſtoſt à mon ambition particuliere, comme eſtant le plus grand obſtacle que j'y puſſe rencontrer, qu'à un juſte chaſtiment de ſes perfidies.

Le lendemain matin allant à la Meſſe aux Carmes, je donnay ordre au Chevalier de Fourbin, avec trente cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux legers qu'il commandoit, qu'auſſy-toſt que je ſortirois de l'Egliſe, & monterois à cheval, comme il me venoit conduire juſques ſur la porte, n'oſant plus s'eſcarter du Tourjon des Carmes, & apprehendant la mort, que le remord de ſa conſcience luy faiſoit juger avoir bien meritée, de venir avec ſes gens le pouſſer hors de l'Egliſe, où Matheo d'Amore, Carlo Longobardo, & Pepe Rico avoient reſolu de luy couper la teſte, & de me dire quand je ſerois retourné au bruit que j'entendrois, qu'ils l'avoient puni des trahiſons qu'il faiſoit au Peuple, & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom Jüan d'Autriche. Ce qui ſe ſeroit juſtifié par ſes lettres qu'on auroit trouvées, en faiſant la viſite chez luy; le Capitaine de ſes gardes m'ayant áverti du lieu, où il les tenoit ſerrée.

Cette affaire ſi bien menagée n'auroit pas manqué de reüſſir, ſans la trahiſon d'un François nommé le Baron de Rouvrou, qui l'alla ávertir de prendre garde à luy, eſtant

entré en ſoupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire, & d'avoir remarqué que quelques-uns de ceux du complot chuchetoient enſemble. Il eſt bon que je faſſe icy ſon portrait, afin que l'on connoiſſe que ce qu'il fit, fut un effet de malice noire, & non pas d'imprudence. C'eſtoit un Gentilhomme Normand, d'autant d'eſprit que de peu de jugement, fort emporté, auſſy grand eſcroc de ſon naturel que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fut, ſon pere ne luy en donnant pas aſſez à ſon gré, n'avoit ny honneur ny conſcience; du reſte brave & determiné de ſa perſonne. Il eſtoit au ſiege d'Aire Capitaine de Fuſeliers dans le Regiment de feu Monſieur le Cardinal de Richelieu, où aprés avoir perdu tout ſon équipage, il joüa ſa Compagnie, & craignant le reſſentiment du Mareſchal de la Meilleraye, le ſoir venant viſiter ſa garde ávancée, il paſſa du coſté des ennemis, & ſe vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour ſuivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la ſuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le ſervice de la Maiſon d'Autriche, en qualité de General des troupes de l'Empereur, il me donna ávis de la retraite du Mareſchal de la Meilleraye, qui ayant desja fait abattre ſes lignes, ſe reſolvoit aprés la priſe de la place, de deſcamper. Son

ávis

ávis s'eſtant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Eſpagne & l'imperiale s'eſtoient campées, pour empeſcher un convoy & la jonction d'un corps conſiderable, qu'amenoit le feu Marquis de Geſvre, afin de charger l'arriere-garde des François : ce qui ſe fuſt aiſement executé, ſans la diligence & precaution des Generaux, qui ſe poſtant ſur une eminence, firent que toute la journée ſe paſſaſt en une eſcarmouche fort chaude, au lieu d'un combat general que les Eſpagnols ne voulurent pas hazarder. Et la maladie ſurvenuë au Cardinal Infant, qui à la fin ſe trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles, pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y ſuivit ; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire ſortir. Il paſſa enſuite en Angleterre, où ſa meſchante conduite le fit arreſter priſonnier, & meſme avec un fort grand peril de la vie. Un an aprés il revint en France, ſans avoir eû d'abolition de ſa trahiſon. Un jour que, durant la Regence, j'eſtois dans le cabinet de la Reyne Mere, parlant au Mareſchal de la Meilleraye, nous l'y viſmes arriver, & l'ayant reconnu, il reſolut d'en ávertir la Reyne, pour le faire arreſter & punir. Je le priai pour l'amour de moy, de ne pas pouſſer ce miſerable ; ce qu'il m'accorda, à condition qu'il ne ſe preſenteroit jamais devant luy. J'allay auſſy-toſt

luy en donner ávis, & luy conſeillai, ne pouvant trouver de ſeureté dans la Cour, de s'en aller chez luy. Peu de temps aprés ſon retour en Normandie, n'eſtant pas perſonne à demeurer en repos, il s'attira une meſchante affaire, ayant par jalouſie d'une femme, ſans aucun ſujet d'offenſe, donné des coups de baſton à une perſonne de qualité de la robbe, à la priere du Comte de Menfreville, mon ami particulier, & ſon parent. Je luy donnai retraite dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris; où ne ſe croyant pas en ſeureté, ſur les grandes pourſuites que l'on faiſoit contre luy, il me demanda des lettres pour mon frere le Chevalier, que la citation generale avoit obligé de ſe rendre à Malte, dans l'apprehenſion que les Turcs ne la vinſſent aſſieger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arreſtant à Rome, il s'en ſervit pour eſcroquer Monſieur le Cardinal de Valencé, & demandant une audience au Comte d'Ognate, Ambaſſadeur d'Eſpagne dans cette Cour, il luy fit entendre qu'il n'oſoit demeurer en France, & qu'il eſtoit vagabond depuis trois ans. Et que la neceſſité où il ſe trouvoit le forçoit d'avoir recours à ſa generoſité. Le Comte eſtant homme d'oſtentation, luy fit auſſy-toſt compter mil eſcus. Il tira auſſy des Cardinaux Montalte, Albornos, & autres de la meſme faction quelque ſecours, perſuadez que la miſere qu'il ſouffroit ne venoit que du ſervice qu'il

qu'il avoit rendu à l'Eſpagne. Ayant amaſſé une ſomme aſſez conſiderable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ſes friponneries ordinaires. Et ſur l'ávis qu'il eut que j'eſtois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & paſſant par Rome, il concerta avec les Miniſtres Eſpagnols, moyennant cinquante piſtoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur ſervir d'eſpion auprés de moy, leur faiſant entendre que je prenois confiance en luy, Ils luy ordonnerent de communiquer avec Gennare, & de ſe lier avec luy ; ce que pour ſon bonheur je ne decouvris que dans ma priſon, d'un Secretaire Bourguignon du Comte d'Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant eſté pris priſonnier avec moy, il ſe vanta hautement qu'il ſeroit bien-toſt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne ſe cachant plus de ſa perfidie, & faiſant mal traitter tous les autres priſonniers François : mais n'eſtant plus en eſtat de rendre aucun ſervice, il fut, pour eſtre trop connû, trois ou quatre ans dans la priſon, plus reſſerré, & plus obſervé que pas un de tous les autres de ma ſuite: bien me prit de le connoiſtre, & de me defier de luy, car autrement il m'auroit fait de meſchans tours ; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes ſortes de rencontres.

Dans ce temps un Gentilhomme Genevois, appellé Gioan Grilly, riche & puiſſant, me vint trouver pour me demander une com-

miſſion de commander dans le Piano de Serriento, où il avoit tout ſon bien, & le gouvernement de la ville qui porte le meſme nom, s'il pouvoit la prendre, eſtant un lieu, dont les ennemes tiroient une parti de leurs rafaiſchiſſemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ſes depens. C'eſt une des plus agreables, & des plus delicieuſes centrées du monde, dont la beauté du ſejour, & la douceur de l'air convierent Tibere, quand il voulut ſe délaſſer des fatigues des affaires, & du gouvernement de de l'Empire, pour s'adonder à ſes plaiſirs, de choiſir cét agreable endroit, ſe retirant la nuit pour ſa ſeureté dans Capri, petite iſle, quaſi deſerte, & qui n'eſt recommandable que par la priſe des Cailles, qui ſe fait en ſi grande abondance, qu'elle eſt ſuffiſante à compoſer le revenu d'un Eveché. Ce qui a fait tant parler des delices de Caprée à tous les Hiſtoriens de ſon temps. Il eut en peu de jours mis enſemble vn corps aſſez conſiderable, pour y tenir la campagne, & obliger tous les bourgs & villages voiſins à ſe declarer pour nous. Il m'en envoya auſſ-toſt donner la nouvelle, avec un regale conpoſé de tout ce que ce pais abondant produit de bonnes & delicates choſes, & principalement des veaux, eſtimez les meilleurs & plus friansde toute l'Italie. Il marcha enſuite avec trois pieces de canon, pour aſſieger la ville de Sorriento. Mais comme il n'avoit que des milices, & de nouvelles trou-

pes,

pes, qu'il manquoit d'Officiers, & luy-meſme d'experience & de capacité, pour faire la guerre, la place eſtant reduite à la derniere extremité, ſe trouvant attaqué par trois cens Eſpagnols, ſortis de Caſtelamare, ſous le commandement du Maiſtre de Camp Dom Gaſpar de Sultas, & du Lieutenant du Maiſtre de Camp general, Dom Miquel d'Almeyda, les aſſiegez à meſme temps faiſant une ſortie, ſes gens épouvantez ſe mirent à fuir, & le ſiege fut levé, avec perte de ſon artillerie. Il ne laiſſa pas de rallier ſes troupes, & de demeurer le maiſtre de la campagne; les Eſpagnols s'eſtant retirez dans Caſtelamare, dans la crainte qu'ils eurent, que leur abſence n'en facilitaſt la priſe à Ceriſantes, que je rappellay, voyant qu'il n'entreprenoit rien de conſiderable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, une partie à Paul de Naples, & l'autre à Polito Paſtena, qui continuant à ſe faire craindre dans tout le Principato Citra, le reduiſit entierement à noſtre obeïſſance, & ayant pris un chaſteau du Marquis de la Bella, un des meilleurs hommes de cheval de toute la Nobleſſe, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya ſix courſiers, des plus beaux & des meilleurs que l'on euſt ſû voir.

Monſieur de Fontenay, ne perdant aucune occaſion de negocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y eſtoient retirez, la pluſpart eſtant de la Province d'Abbruze, crut avec raiſon qu'on y pourroit tenter quelque

que choſe de conſiderable, & pour cét effet m'envoya demander quantité de commiſſions que je luy envoyay, pour diſtribuer aux perſonnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva neceſſaire d'appuyer les naturels du pays, & de ſoldats & d'Officiers experimentez, il taſcha d'en aſſembler le plus qu'il luy fut poſſible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maiſon de Savelli, & Tobia Pallavicini, Gentilhomme Genevois, qui avoit ſervi de Mareſchal de Camp dans les armées du Roy; leur donnant particulierement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correſpondance avec moy, ny aucune dependance. Mais comme ils eſtoient gens d'honneur, ils m'en donnerent ávis, ne croyant pas devoir manquerà déferer toutes choſes, & eſtre entierement ſoûmis à la perſonne, ſous les ſeules commiſſions duquel ils avoient à faire la guerre. Il ſe declara beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Sifti, Martello & Scoccia Ferro. Et pour la Nobleſſe, le Duc de Caſtelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnagno, le Baron Laurenzo Alfiere avec ſon frere, & l'Abate Gaſparo, Hieronymo Caſtiglione, & quelques autres, qui firent revolter quaſi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & juſqu'à la ville meſme de l'Aquila, à la reſerve du chaſteau, & de la fortreſſe de Peſcare. Ce qui ne s'exe-

cuta

cuta neantmoins qu'avec un aſſez long eſpace de temps. Giulio Pezzola, fameux Bandit, qui avoit tousjours eſté dans les intereſts des Eſpagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miquel Pignatelli, Preſident de cette Province, eut auſſy quelque commerce avec les Miniſtres du Roy à Rome, deſquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par un exprés, afin que j'y ajoûtaſſe plus de creance, & m'offrit pour ſe venger de ſon ennemi, de le ſurprendre avec le chaſteau de l'Aquila, & que pour luy, il ſe rendroit auprés de moy, avec trois cens Bandits, gens determinez, & capables d'entreprendre toutes choſes. Mais comme j'eſtois continuellement en defiance, je crus que ſon mécontentement pouvoit eſtre feint. Et que ſous ce pretexte les Eſpagnols le vouloient jetter auprés de moy avec ſes gens, pour me faire aſſaſſiner. Je careſſay fort la perſonne qu'il m'avoit envoyée, & luy reſpondis, que le credit qu'il s'eſtoit acquis dans l'Abbruze, & la connoiſſance parfaite, qu'il avoit de tout le pays me le rendoit plus neceſſaire dans cette Province, qu'auprés de moy. Qu'il penſaſt, ſans perdre de temps, à ſurprendre le chaſteau de l'Aquila. Et que s'il en pouvoit venir à bout, je luy en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant decouvrir par-là le fond de ſa penſée. Et que s'il agiſſoit avec moy ſans diſſimulation, ſans rien hazarder, j'en pourrois tirer des ſervices importans. Il

Il ne ſe paſſoit point de jour cependant, qu'il ne nous vint d'Averſe force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mil charges, que les ennemis y avoient amaſſées pour leur proviſion, je ſongeay à employer l'argent que nous avions reçû du debit du pain que l'on avoit fait, a acheter le reſte du bled qui y eſtoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien ſurpris, quand m'en faiſant envoyer l'eſtat, je le trouvay diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laiſſé dans la ville, quand j'y allai deux jours aprés qu'elle ſe fut remiſe entre mes mains. Et comme ſous le pretexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait ſortir beaucoup ſur des paſſeports, l'on me voulut faire croire, que puiſque je n'en avois pas profité, il avoit eſté vendu aux ennemis; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant ſû, quelque ſoin que je priſſé de cacher cette meſchante nouvelle. J'envoyay en meſme temps l'ordre au Baron de Modéne de me venir trouver, ſous pretexte de luy communiquer quelque choſe de conſequence. Il ſe rendit auſſy-toſt auprés de moy; & le faiſant entrer dans mon cabinet, pour luy parler en particulier, je l'aſſuray que le connoiſſant de longue main, je ne pouvois le ſoupçonner ny d'intelligence avec les ennemis, ny d'eſtre capable de me manquer de fidelité; mais que ſur les plaintes & les crieries du Peuple, j'eſtois obligé de m'informer d'où pouvoit

venir

venir la diſſipation de nos bleds, à quoy je ne pouvois pas m'imaginer qu'il put avoir de part, puiſquoutre que je le tenois fort homme de bien, je le ſervirois tousjours de caution, s'il en avoit beſoin, & qu'il avoit trop d'eſprit, pour ne pas voir à quels perils le manquement de vivres pouvoit expoſer & ma perſonne & la ſienne. Il me reſpondit avoir eſté ſurpris luy meſme, de trouver une ſi grande diminution dans les bleds. Qu'il faloit conſiderer que la ville d'Averſe eſtant aſſez peuplée, & les troupes que j'y avois de dans, en avoient conſumé quelque partie. Que les bourgs & villages voiſins luy avoient demandé la permiſſion d'en pouvoir faire ſortir. Que nous en avions tiré l'avantage, puiſque le pain qui s'y faiſoit ſe venoit debiter dans Naples. Je luy reſpondis que ces deux choſes pouvoient bien en partie en cauſer la diminution, mais non pas ſi grande qu'elle eſtoit. Mais que je croyois aſſurement qu'on avoit abuſé de ſes paſſeports, & que les Officiers particuliers en avoient fait ſortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit pas permis. Que ſon Secretaire eſtant Napolitain, & en reputation d'eſtre aſſez intereſſé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie. Que j'eſtois reſolu, pour le diſculper envers le Peuple, de le faire arreſter, & rejetter ſur luy tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun, ne ſuffiſant pas dans ce rencontre, que je fuſſe bien aſſuré de ſa probité.

bité. Qu'il faloit de plus empeſcher le menu Peuple d'en avoir du ſoupçon, que les honneſtes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette propoſition luy parut un peu rude, puiſque l'on ne pourroit accuſer ſon Secretaire, qu'il n'en rejaliſt quelque choſe ſur luy. Je luy reſpondis, que dans les neceſſitez preſſantes l'on eſtoit bien ſouvent forcé de payer de ſon infanterie. Enſuite je luy fis de petits reproches, mais neantmoins obligeans, de quelque choſe qui ne m'avoit pas plû dans ſa conduite paſſée, & que j'attribuai pluſtoſt à la delicateſſe de mon humeur qu'à aucune faute qu'il euſt faite. Et que puiſqu'il la connoiſſoit ſi parfaitement, je le priois qu'à l'ávenir il ne ſe paſſaſt rien juſques à la moindre choſe, ſans ma participation & ſans mes ordres. Qu'il pouvoit s'aſſurer que j'avois pour luy & la meſme amitié & la meſme confiance, que j'avois tousjours euë, que rien n'altereroit jamais, pourveu qu'il priſt un peu de ſoin de ſon coſté de me meſnager. Qu'il s'en retournaſt à Averſe. Qu'il fiſt toutes les diligences poſſibles, pour s'informer d'où venoit la diſſipation de nos bleds. Qu'il eſtoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir un peu plus ſevere, puiſque quand on eſtoit dans le commandement, il ne faloit conſiderer perſonne, & faire la juſtice, ſans égard d'amitié ou de haine, à tous ceux qui meritoient ou recompenſe ou chaſtiment. Qu'il ne faloit jamais ſouffrir, ny

ne-

negligence ny replique, aux ordres que l'on donnoit. Que c'eſtoit mon humeur & mon ſentiment, que je croyois fort raiſonnable. Qu'il agiſt ſur ce fondement, & qu'il cruſt que rien ne nous broüilleroit enſemble, malgré le ſoin que malicieuſement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fuſſions Gennare & moy, comme je conſervois tousjours les apparences, je ne defendois pas de le voir ; & comme il ne travailloit, par les conſeils de Vincenze d'Andrée, qu'à degouſter ceux qu'il croyoit attachez à moy, ou à m'en donner des ſoupçons, me croyant naturellement defiant, il me fit adroitement dire, que le Baron de Modéne l'avoit viſité, qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long-temps, & luy faire mil careſſes, pour me faire croire qu'ils avoient pris des meſures enſemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'eſtre pas, aprés m'en eſtre éclairci, mais qu'il l'avoit fait malicieuſement debiter, & appuyer par Auguſtin de Lieto, pour les deſſeins que j'ai desja remarquez.

Le ſecond de Fevrier, jour de la Purification, ayant donné au Pere Capecé, mon Confeſſeur, la charge de Recteur de l'Hoſpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Meſſe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la premiere fois, & d'y faire trouver ma Muſique ; il y eut un grand concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrerent. Cette feſte fut fort grande ; mais ce qui me la rendit plus agreable, ce fut la nou-

nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Meſſe, que la Capitaine de Naples s'eſtoit venu rendre. Elle eſtoit fort mal armée, auſſy-bien que toutes les autres galeres, & Jannetin Doria, General de l'Eſcadre de Naples, & qui depuis la priſon de ſon Pere, commandoit generalement à toutes les autres qui eſtoient au ſervice d'Eſpagne, ayant mis pied à terre à Pouſſolle, avec tous ſes camarades, & une partie des Officiers, pour entendre la Meſſe à une Egliſe de Noſtre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant une belle occaſion de ſe revolter, tua ſon Comite, & faiſant ſauter à la mer ce qui eſtoit reſté d'Officiers ou de ſoldats, pour la garde de la galere, la releva, & s'en vint échouër aux coſtes de Poſilipe, en un lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai auſſy toſt pour taſcher de la conſerver, eſtant la plus belle & la meilleure qui fuſt dans la mer Mediterranée: mais comme elle eſtoit à demi briſée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laiſſer rompre, puiſqu'auſſy-bien elle eſtoit inutile. Tous les forçats furent deferrez. Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous raſſembler, auſſy-bien que ceux des deux autres galeres qui s'eſtoient renduës, pour les conſerver, & m'en ſervir quand je pourrois eſtre en eſtat d'en armer quelqu'une; & pour les entretenir cependant, & ne les pas laiſſer oiſifs, je fis une Compagnie de cent cinquante

Turcs,

Turcs, que j'avois ramaſſez, dont je fis Capitaine Salem, Eſpalier de la Capitaine. Ils eſtoient tous robuſtes & braves; & apprehendant, s'ils eſtoient repris, de retourner à la chaiſne, ils combattoient contre les Eſpagnols avec une ardeur & une animoſité incroyable. De ſorte que cette Compagnie m'a rendu ſeule plus de ſervice, que quatre des meilleures que j'euſſe dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me laſſois d'eſtre inutile & de laiſſer les ennemis en repos. C'eſt pourquoy, au lieu de m'amuſer à de petites attaques, je me reſolus d'en faire une generale, & de tenter tout d'un coup de me rendre maiſtre de tous les poſtes, que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à ſe renfermer dans les chaſteaux. Pour cét effet je donnai l'ordre à Paul de Naples, de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amaſſer, á Polito Paſtena de ſon coſté d'en faire de meſme, & aux habitans de la Cave & de Nocere, de me venir joindre au plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible, & choiſis le dixieſme de Fevrier pour le rendez-vous.

Cependant pour haraſſer les Eſpagnols, & les mettre par la fatigue hors d'eſtat de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils ſe pouvoient repoſer. Ce qui joint à leurs miſeres, & à leur manquement de vivres, les mit ſi bas, que ſelon

toute

toute ſorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour executer ce grand deſſein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'eſtant apperçû de mes ſoupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuſer par une fauſſe apparence de fidelité. Il vint m'ávertir qu'il avoit decouvert une entrepriſe de quelques-uns de ſes gens, qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Eſpagnols, & qu'il eſtoit aprés à s'eſclaircir de la verité. Et le lendemain matin il fit pendre Labati Gennaro, Franceſco Giordáno, & ſon frere, quoy que Preſtre, nommé Dom Felice Giordano, leur imputant les intelligences dont il eſtoit le Chef, & par conſequent le ſeul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes defiances, eſtant trop bien informé de tout ce qui ſe paſſoit; mais appaiſa ſeulement celles du Peuple, lequel perſuadé de ſes bonnes intentions, crioit le ſoir aux Eſpagnols des poſtes ávancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils eſtoient attendus, & où l'on leur feroit le meſme traittement qu'à leur correſpondans.

Il arriva à peu prés en meſme temps, un petit deſordre devant mon Palais, où il fut remedié à l'heure meſme. Un Meſtre de Camp, nommé

nommé Caſtaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec un Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'eſtant échauffez de paroles enſemble, luy donna un ſouflet ; ce que le Capitaine, qui eſtoit accompagné d'un autre, qui eſtoit ſon camarade, n'ayant pû ſouffrir, mit l'eſpée à la main, & bleſſa le Maiſtre de Camp d'un coup mortel dans la cuiſſe. La garde ſe mit auſſytoſt en devoir de les arréter, mais la reſiſtance qu'ils firent ayant cauſé un grand bruit, je reconnus, en mettant la teſte à la feneſtre de ma chambre ce qui ſe paſſoit, & voyant plus de cent perſonnes l'eſpée à la main, je deſcendis pour l'y mettre pareillement, & me faiſant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines, que je fis deſarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Maiſtre de Camp expirant, ſon coup eſtant dans la veine crurale : ſa mort ſi prompte le garentir du ſupplice que meritoit ſon inſolence. Je fis confeſſer les deux Capitaines, & dreſſer un eſchafaut, pour leur faire couper la teſte, au meſme lieu où ils m'avoient perdu le reſpect. Force gens me demanderent leur grace, me diſant qu'un ſouflet reçû oſtoit toute conſideration à un homme de cœur : mais croyant qu'un exemple eſtoit neceſſaire, pour tenir tout le monde dans le devoir, & empeſcher à l'ávenir une pareille temerité, qui par tout ailleurs qu'en preſence du corps-de-garde, auroit eſté pardonnable, Diego Perez leur

Maiſtre

Maiſtre de Camp, me repreſenta que ces deux Officiers eſtant braves & experimentez, me pourroient ſervir utilement à l'attaque des poſtes que je pretendois faire. Je demeurai inflexible, & les fis conduite ſur l'eſchafaut, & leur bander les yeux. L'execution eſtant preſte à ſe faire, Maſillo Caraciolo ſe jettant á mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Nobleſſe, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis, que ne pouvant rien refuſer à des interceſſions qui m'eſtoient ſi cheres, & ſi conſiderables, je leur pardonnois ; & aprés leur avoir fait une fort garde reprimende, je les envoyai ſe faire ſeigner, dont ils avoient fort grand beſoin.

Le Baron de Modéne, trois ou quatre jours aprés ſon retour à Averſe, me manda que le deſordre n'eſtoit pas ſi grand que l'on me l'avoit fait entendre ; ſoit que ce fuſt la verité, ou qu'eſtant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuſer les principaux Officiers, par la crainte qu'il euſt que je ne les fiſſe chaſtier, connoiſſant mon humeur ſevere, qui ne pardonne pas aiſement de pareilles fautes, & principalement quand elles ſe font au prejudice de mes defenſes & de mes ordres, & de peur auſſy qu'il n'en arrivaſt un ſoulevement dans noſtre armée ; ce qui l'obligeoit à me diſſimuler ce qu'il en avoit peut-eſtre reconnu. Je fis deſſein de le tirer auprés de moy, afin d'envoyer durant ſon abſen-

abſence, faire informer de la diſſipation de nos bleds, qui faiſoit crier hautement toute la ville, qu'il faloit contenter par quelque demonſtration de juſtice. Il ſe reſolut de m'obeïr, & de me venir trouver, & l'on me donna ávis, qu'Antonio de Calco, Marco Piſano & Andrea Rama, craignant que ſi je luy oſtois le commandement, je ne le donnaſſe à quelque autre, qui plus rigoureux ne leur laiſſeroit pas tant de licence, furent luy dire adieu, & l'aſſurer qu'il reviendroit bientoſt ſe remettre à leur teſte, puiſqu'ils n'obeïroient pas à d'autre General que luy, & qu'ils avoient aſſez de credit parmi les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moy à luy laiſſer ſon employ, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à ſa fortune, ſi je m'obſtinois à luy vouloir oſter le commandement, ils les meneroient aux ennemis, eſtant aſſurez qu'elles les ſuivroient, quelque parti qu'ils vouluſſent prendre. Les Officiers prirent bien cette reſolution, qu'ils avouërent à leur mort, & ils ne la luy voulurent pas communiquer. de crainte qu'il ne m'en ávertiſt. Mais ayant ájouſté foy au diſcours que l'on me fit ſur des apparences aſſez grandes, que le concert en avoit eſté pris au jour de l'attaque des poſtes, ce qui me choqua ſenſiblement, je pris, quoy qu'à regret, la reſolution de le faire arreſter.

Le dixieſme du mois de Fevrier, l'appreſ-

dinée, Polito Paſtena & Paul de Naples ayant laiſſé leurs troupes en marche, arriverent auprés de moy ; & aprés leur avoir fait cent amitiez, & les avoir aſſuré de la reconnoiſſance que je conſerverois des ſervices importans qu'ils m'avoient rendus, je les menay avec moy au Pogge Real, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me preſenterent leurs Officiers principaux, que je pris grand ſoin de careſſer, & m'ayant rendu compte l'un & l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquay le deſſein que j'avois de faire une attaque generale de tous les poſtes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup Maiſtre de toute la ville, & finir une affaire, qu'il y avoit à mon gré trop long-temps qui duroit.

Aprés nous eſtre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy, où j'employai la ſoirée de meſme que je faiſois toutes les autres ; & ayant depeſché toutes mes affaires, je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, pour reſoudre de quelle façon s'executeroit mon entrepriſe, & en mettre tous les ordres par eſcrit. Qui furent que le Maiſtre de Camp Diego Paſſero, ſortant de la Doüanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, ſouſtenus de pareil nombre de gens de Nochere, commandez par leurs Officiers, ſous la conduite du Maiſtre de Camp Landerio, Que Diego

Diego de Soriento, ſortant de Porto & Viſita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholomeo, ſalle des Comedies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave, qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, ſouſtenus par trois cens hommes deſtinez à la garde de ces deux poſtes, & deux Compagnies, de cent hommes chacune, des troupes du Peuple. Que le Sergent Major, qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celuy qui commandoit au Cirillo, feroient deux fauſſes attaques, pour amuſer les ennemis. Que le Maiſtre de Camp Pouca attaqueroit le poſte de Santa Chiara, avec ſon Regiment, ſouſtenu de ſix Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes. Que le Maiſtre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Aluina, avec trois cens hommes de ſon Regiment, ſouſtenus du reſte, & de trois Compagnies du Peuple. Que Sainte Marie la Nove ſeroit attaquée par cinq cens hommes deſtachez des troupes de Polito Paſtena, ſouſtenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le Mellonè, Maiſtre de Camp general par commiſſion, auroit le commandement. Que Polito Paſtena, avec quinze cens hommes qui luy reſtoient, attaqueroit Monte-Olivetto, & deux autres poſtes voiſins, avec tel nombre de ſes gens, qu'il jugeroit à propos, les faiſant ſouſtenir par le reſte. Que le Maiſtre de Camp Landi, avec ſon Regiment, occuperoit les ennemis par deux fauſſes atta-

ques, du coſté de la porte d'Albe, & de celle del Spirito Santo. Que les Capitaines du Peuple feroient la meſme choſe dans tous les poſtes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Conſtantinople. Que le Maiſtre de Camp, Annibal Brancaccio, attaqueroit les ennemis du coſté de Santo Dominico Soriano, avec ſon Regiment, & feroit faire le meſme par ma Compagnie de Turcs à Sangue de Chriſto, Qu'à la porte de Medine, Matheo d'Amore, Carlo Longobardo, & Onoffrio Piſſacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner une eſcalade avec trente eſchelles, les murailles de la ville de ce coſté-là n'ayant pas huit pieds de haut. Que ceux de Lantignane donneroient l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient. Que le Maiſtre de Camp Dom Bernardino Caſtro Cucco, avec ſon Regiment, par le coſté du Vomero, attaqueroit les dehors du chaſteau Saint Elme. Qu'il ſe feroit trois attaques du coſté de Chiaya, de cinq cens hommes chacune; l'une à Santa Maria Parede, par des gens deſtachez du corps de Paul de Naples; l'autre à San-Carlo delle mortelle; le Maiſtre de Camp Diego Peres commandant à toutes les deux; & l'autre à Li-Angeli, noviciat des Jeſuites, commandée par le Maiſtre de Camp Alexio, ſouſtenuë par mil hommes des meſmes troupes, dont Paul de Naples, & le Maiſtre de Camp Tita de Fuſco ſon couſin, prendroient ſoin.

Que

Que je garderois mil hommes, pour envoyer du ſecours où je le jugerois neceſſaire, & que je les tiendrois en bataille derriere le Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je me rendrois à la pointe du jour, n'eſtant pas plus eſloigné que d'une portée de mouſquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de deſſus la terraſſe dudit Palais. Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en eſcadrons dans une place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande ruë de Tolede, & venir pouſſer juſques à la place du Palais, dés que l'entrée en ſeroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne ſe devoit oppoſer à l'execution d'un ſi grand deſſein, tout eſtant ſi bien concerté, ſi mes ordres euſſent eſté ſuivis, mes troupes euſſent fait leur devoir, ou qu'il n'y euſt point eu d'infidelité parmi les Chefs.

Ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, je m'allai coucher, pour me repoſer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levai d'aſſez bonne heure, & aprés avoir donné audience, je m'en allai entendre la Meſſe; aprés quoy, montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes, qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë eſtre les plus belles que j'aye jamais veuës; entre autres celles de Paul de Naples. Il avoit bien trois mil cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils eſtoient bien faits &

de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la pluſpart friſez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chauſſes de drap, & des galons d'or ſur le coſté, & la pluſpart d'eſcarlate; des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux piſtolets de chaque coſté, un couteau pendu à une bandouliere de meſme parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibeciere attachée à leur ceinture, & leur fourniment pendu au cou avec un gros cordon de ſoye; une partie avoit des fuſils, & les autres des mouſquetons; il n'y en avoit pas un qui ne fuſt bien chauſſé, & qui n'euſt des bas de ſoye, & chacun un bonnet ſur la teſte de toile d'or, ou de toile d'argent de differentes couleurs, ce qui eſtoit fort agreable à la veuë. Polito Paſtena n'avoit pas plus de deux mil hommes, ayant laiſſé beaucoup de gens pour la garde de Salerne; ils n'eſtoient gueres moins bien faits que les autres, quoy qu'ils ne fuſſent pas ſi parez. Les gens de Nochere & de la Cave, qui eſtoient bien mil ou douze cens hommes, ne paroiſſoient pas ſi galands, mais ils avoient la mine bien plus ſoldate; ils eſtoient en effet fort braves & fort déterminez, & avoient de plus belles & meilleures armes, chacun ayant ſon fuſil de cinq pieds à cinq pieds & demi, & de bonnes eſpées, dont ils ſavent fort bien ſe ſervir dans l'occaſion. Je fus fort ſatisfait de cette reveuë, & crus aſ-

ſure-

ſurement d'eſtre le lendemain le Maiſtre abſolu de Naples. Je les envoyai ſe rafraiſchir, ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choſes qui leur eſtoient neceſſaires. Je m'en revins diſner, & remontant à cheval, au ſortir de table, je viſitai tous les poſtes, où je donnai par eſcrit les ordres de l'attaque, que je pretendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher ſur les deux heures aprés minuit, pour ſe tenir preſtes à donner, au ſignal que je ferois faire par le tocſin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez Marco de Laurenzo, pour diſpoſer de toutes choſes dans le fauxbourg de Chiaya, & eſtre plus prés du Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je pretendois me rendre devant le jour.

Le douzieſme à la pointe du jour, je fis ſonner le tocſin par toute la ville, & fis commencer les attaques. Diego Paſſaro s'avança à la Doüanne des farines, & y entra : mais le canon du Chaſteau neuf & du Mole, faute de s'y eſtre terraſſé, la luy fit abandonner, & l'obligea de ſe retirer. Diego de Soriento, avec les Cavayoles, ſe rendit Maiſtre de Saint Bartholomeo, où ſe fait la Comedie Italienne, & le conſerva juſques à tant que je fis ſonner la retraite, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faiſoient de fauſſes attaques entretenoient tousjours une eſcarmouche fort

chaude, & firent toute la diverſion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant un peu de reſiſtance ſe retira ſans rien faire. Jüan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y paſſa en une eſcarmouche fort froide. Mellonné, qui trahiſſoit, ne voulut pas ſe rendre Maiſtre de Santa Maria la Nuova, que les Eſpagnols eſbranlez commençoient d'abandonner. Polito Paſtena, aprés avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliveto, ne le conſerva pas, ſes gens ayant pris l'eſpouvante, & ſon Lieutenant, aprés avoir pris un poſte voiſin, fut pour s'eſtre trop ávancé, & n'avoir pás eſté ſouſtenu, pris priſonnier, & bleſſé d'une mouſquetade à la jambe; dont il mourut trois jours aprés. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils eſtoient abandonnez, & qu'Annibal Brancaccio, faute ou d'experience ou de valeur, ſe retiroit, furent contraints d'en faire de meſme. Matheo d'Amore, Carlo Longobardo & Onofrio Piſſacani firent planter leurs eſchelles, quatre deſquelles, pour eſtre trop chargées de monde, rompirent ſous le poids, s'eſtant trouvées trop foibles, & les autres eſtant trop courtes, & leur vigueur & leurs bonnes intentions demeurerent inutiles. Dom Bernardino Caſtro Cucco emporta une demie lune du chaſteau Saint Elme, du coſté de Chiaya. Diego Perés ſe rendit Maiſtre de Santa Maria

Pa-

Parede, & de San-Carlo, & voulant faire ávancer les Bandits de Paul de Naples, ils ſe jetterent ſur le ventre derriere une muraille, où j'envoyai le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, meſme aux Officiers, ſans qu'il luy fut jamais poſſible de les pouvoir faire relever. Alexio prit l'Angeli, qu'il abandonna aprés par une terreur panique. Le Baron Durand, les Sieurs de Glandevez & de Villepreux gagnerent un Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois bleſſez. Villepreux au deſſous de l'œil d'un eſclat de feneſtre, Glandevez d'un coup de mouſquet au travers de la cuiſſe, & Durand à la jambe, qui ne laiſſerent pas de me ramener deux ou trois priſonniers.

Cependant je faiſois mon devoir, pour faire rafraiſchir mes attaques, & faire ávancer les troupes qui les devoient ſouſtenir, & y renvoyant le Chevalier de Fourbin, pour faire marcher Tita de Fuſco, jamais il ne luy fut poſſible, rejettant la choſe ſur ſes Capitaines, les Capitaines ſur leurs Alfieres, & les Alfieres ſur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les ſoldats un à un, pour s'emparer d'un Palais que les ennemis avoient abandonné. Le chaſteau de Saint Elme cependant tiroit continuellement ſur la terraſſe, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'eſtoit poſſible. Ils tuerent quelques gens autour de moy, &

je faillis meſme d'eſtre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je deſtachai trois cens hommes, pour en attaquer les dehors. Ils furent auſſy-toſt emportez, & mes gens s'avancerent juſques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils ſe logerent. Les Eſpagnols ſe trouverent fatiguez d'avoir à reſiſter en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ebranler de tous coſtez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand ſecours, qui leur vint des gens qui defendoient les poſtes de la ville. Mellonné & Polito Paſtena, & les autres Chefs s'eſtant retirez, ou par trahiſon ou par poltronnerie, Vatteville auſſytoſt accourut de noſtre coſté, avec les Officiers reformez, & le corps des Eſpagnols, pour reprendre les poſtes que nous avions emportez, ſans quoy ils eſtoient abſolument perdus, puiſque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme, & que nous eſtions Maiſtres de tous leurs quartiers, prenant par derriere tous les poſtes ávancez, qu'ils avoient du coſté de la ville. Le combat ſe reſchauffa plus fortement, & malheureuſement Diego Perés eſtant bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du cou, l'on me le rapporta, & je le fis penſer devant moy, & luy fis tirer la balle qui n'eſtoit couverte que d'un peu de peau de l'autre coſté de ſon entrée.

Ceriſantes arrivant ſur l'heure en riant, fort ſatisfait de ce que les choſes ne me reüſſiſſoient pas, comme je le ſouhaitois, me dit,

Vous

Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien ſans moy, mais ſi je vas là-bas je remettrai toutes choſes, & forcerai aſſurement tous les retranchemens que les ennemis defendent encore. Je luy repondis en colere, Souvenez-vous qu'vn homme qui ſe vante comme vous faites, & qui mepriſe ſi fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou ſe faire tuer. Il y courut auſſy-toſt, & l'emotion, ou quelque neceſſité preſſante l'ayant obligé de mettre chauſſes bas derriere une muraille, il reçuſt une mouſquetade, qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne ſe mettant, il mourut trois jours apres; & pour pouſſer ſa vanité juſques au bout, il fit un teſtament, & m'en choiſit pour executeur, laiſſant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mil écus, quoy qu'il n'euſt pas un quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'eſtoient pas ne ſi mauvais état, que ſi Paul de Naples euſt marché avec ſes gens, & fait ſemblant de ſouſtenir les attaques, les Eſpagnols ne fuſſent reſolus de tout abandonner, & ſe retirer dans le Chaſteau-neuf, & le poſte de Pizzo Falcone, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoüé depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le ſieur de la Botellerie, l'un de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela il ſe renverſa ſur les Palais de Chiaye, & principalement ſur celuy du Prince de Monteſarchio, que ſes Bandits ſe mirent à piller. Et comme il luy repreſenta, que je ne ſouffrirois

pas ce deſordre, & que je viendrois en perſonne y remedier, il luy repondit inſolemment, je n'ai pas amené mes gens pour combattre, mais pour ſaccager Naples; & ſi le Duc vient pour l'empecher, je luy ferai couper la teſte, & la mettant dans un baſſin, je l'irai preſenter à Dom Jüan d'Autriche. Outré d'une réponſe ſi temeraire, je ne pus m'empecher de dire que l'on veroit dans vingt quatre heures, qui tenoit mieux ſur les épaules, de ſa teſte ou de la mienne. Je me repentis de cet emportement, jugeant que je devois encore diſſimuler avec luy. Et apprenant en meſme temps, que les Bandits de Polito Paſtena commençoient à faire des deſordres dans la ville, & à piller de leur coſté, je fis ſonner la retraitte, aprés vn combat fort opiniaſtré trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux ou trois cens hommes de tuez, ou de bleſſez de part & d'autre, L'Aide Major de Diego Perés ayant eſté fait priſonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la repreſaille ſur celuy du Maiſtre de Camp Cicio Poderico, qui avoit eſté pris dans les Chartreux, dont l'échange ſe fit trois jours apres.

Le malheur du Baron de Modene voulut, que ne m'ayant pas ſuivi, Auguſtin de Lieto, par l'intereſt que j'ai déja fait connoiſtre, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo d'Andrea & Gennare. Ce qui me donna du ſoupçon, qui fut re-

redoublé par l'arrivée du Pere Capecé & du Cavalier Michellini, qui venant inſulter à ma diſgrace, me dirent en riant. Voilà ce que c'eſt de ne vous pas ſervir du Baron de Modene : vous voyez bien que ſans luy, vous ne ſauriez rien faire de bon, & le Peuple en eſt bien perſuadé. Je leur tournai le dos, ſans rien repondre, reſervant à une autre fois mon reſſentiment. I'envoyai en meſme temps ordre à Polito Paſtena de faire ſortir ſes Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit auſſy-toſt, ſans me dire adieu, aprés avoir laiſſé ſix-vingts Bandits à Gennare, pour ſa ſeureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant perſuader que le Peuple me rendant reſponſable de ce mauvais ſuccés, il n'y avoit point de ſeureté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples, je mepriſai ces vaines terreurs, & reſolus d'y retourner comme je fis dés le ſoir. Et pour faire croire que j'avois un deſſein conſiderable à executer la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du ſoir, tous ceux qui pouvoient porter les armes ſe rendiſſent dans la place de mon Palais, & tout du long de la ruë de Saint Jean des Carbonares.

Paul de Naples cependant me vint trouver au Palais de Gravine avec une extraordinaire effronterie, & me dit que ſes gens n'eſtant

tant pas accouſtumez à combattre dans une ville, il avoit reſolu de les remener à la campagne, pour aſſujettir toute la Pouïlle, & tout le reſte du Royaume, & qu'à cét effet il me demandoit une patente de Vicaire general, avec pouvoir de donner des commiſſions d'Officiers generaux, les gouvernemens des Provinces & des places, & de diſpoſer de toutes les confiſcations des biens de la Nobleſſe. Je luy dis, que je la luy accordois de bon cœur, mais qu'il faloit qu'il vint chez-moy, pour y faire expedier tout ce qu'il deſiroit; & que pour empeſcher, que ſes gens ne fiſſent du deſordre dans la ville, il faloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le ſoir auparavant, pour marchar le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçû par le Peuple, de tous les deux ſexes, avec plus d'acclamations, & plus de teſmoignages encore de reſpect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les ruës eſtant eſclairées ſur mon paſſage, chacun me criant, que l'on ſavoit bien que j'avois eſté trahi, que je devois bien prendre garde à ma ſeureté, & faire chaſtier ſeverement tous les traiſtres. Voyant par-là, que rien ne me pouvoit deſtruire dans l'eſprit du Peuple, mon chagrin ceſſa, & mes eſperances redoublerent; mais me jugeant encore en un extreme peril, je crus qu'il faloit taſcher avec adreſſe, de me tirer d'un pas ſi gliſſant & ſi dangereux.

Paul

Paul de Naples cependant au lieu d'aller faire rafraiſchir ſes gens, les fit demeurer ſous les armes, les poſta dans tous les plus conſiderables endroits de la ville. & s'en alla tenir une conference de deux heures avec Vincenzo d'Andréa & Gennare. En arrivant à mon Palais, je trouvai tout le monde alarmé, tant Lazares que Capes-Negres, de l'ordre que j'avois donné indifferemment à tout le monde de prendre les armes, me repreſentant, que quelque entrepriſe que je puſſe avoir, ſi l'on les faiſoit combattre la nuit, dans l'animoſité qui eſtoit entre eux, il eſtoit à craindre qu'ils ne penſaſſent qu'à ſe charger les uns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prevaloir. Je teſmoignai de deferer à leurs raiſons, & que j'avois un extreme regret, que par une complaiſance trop grande pour eux, ils me fiſſent manquer le plus beau & le plus infaillible deſſein que je puſſe jamais tenter. Que quand j'avois fait ſonner la retraitte, ce n'avoit pas eſté par aucun ſoupçon que j'euſſe de la laſcheté, ou de l'infidelité de mes gens; mais bien ſur l'avis que l'on me devoit livrer ſur la minuit deux poſtes importans, qui me rendroient facilement Maiſtre de toute la ville; les ennemis abbatus de miſeres, eſtant tellement fatiguez d'avoir combattu tout le jour, que ne ſongeant la nuit qu'à ſe repoſer, ils n'auroient

pas

pas la force de prendre les armes. Mais nonobſtant cela perſiſtans dans leurs remonſtrances, je leur permis à tous de ſe retirer dans leurs quartiers, avec ordre de paſſer toute la nuit ſous les armes, pour reſiſter aux Bandits, qui ſongeroient peut-eſtre à faire du deſordre, & à piller la ville. Je ne gardai auprés de moy de mes gardes, que la brigade qui avoit accouſtumé de paſſer la nuit dans ma ſalle.

Dans ces entrefaites deux Deputez de Nole me vinrent demander juſtice du ſaccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçuë de moy, Paul de Naples avoit fait faire, ſans obſerver aucun des articles que je luy avois accordez, quand elle s'eſtoit renduë de ſi bonne foy, croyant que je leur en pouvois faire raiſon, durant qu'il eſtoit auprés de moy. Une femme vint auſſy ſe jetter à mes pieds, pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé ſa fille à ſon gré, âgée de ſeize ans, une des plus belles de la ville, en paſſant devant ſa maiſon, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ſes gens, & fait porter à ſon logis, pour la violer. Je luy dis, que l'honneur de ſa fille eſtoit en ſeureté, s'il ne couroit fortune que de ſa part, qu'elle ſe mît en repos, & ſe retiraſt chez elle, & ſe tînt preſte à me venir trouver, quand je l'envoirois querir. Je dis le meſme aux deux Deputez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'eſcrivis trois billets; l'un à l'Au-

l'Auditeur general, de ſe rendre à la Vicairie, avec un Confeſſeur & un Boureau, pour executer ce que je luy commanderois ; deux autres à Onoffrio Piſſacani & à Carlo Longobardo, avec ordre de ſe rendre avec cinquante mouſquetaires chacun de leur Compagnie, & deux chaiſes à la porte de derriere du jardin de mon Palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec ſix cens de ſes meilleurs hommes, dont il en laiſſa trois cens, qui ſe rendirent maiſtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui ſe ſaiſirent de la Cour de mon Palais, & du pied de l'eſcalier, & cent qu'il laiſſa dans la ſalle de mes gardes, ayant chacun cinq ou ſix bouches a feu. Un de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette precaution. Je me mis à ſoûrire, & luy dis que je ne pouvois recevoir une plus agreable nouvelle. J'appellay à meſme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant inſtruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commanday de s'en aller, avec douze de mes gardes, ſe ſaiſir du pied d'un eſcalier ſecret, qui deſcendoit de mon cabinet dans ma Secretairie, & de me faire ſigne dés que Piſſacani & Longobardo ſe ſeroient rendus au lieu que je leur avois preſcrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, ſuivi ſeulement de Tita de Fuſco ſon couſin, qu'il vouloit faire ſon Maiſtre de Camp general, & m'abor-

bordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ay desja parlé, y adjouſtant de plus la confiſcation du Prince d'Aveline, dont il eſtoit nai ſujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je luy reſpondis, que j'admirois ſa modeſtie, de ſe contenter de ſi peu de choſe, aprés les ſervices importans qu'il m'avoit rendus. Que j'avois tant d'eſtime & tant d'amitié pour luy, que je ne luy pouvois rien refuſer. Que je luy ferois expedier tout ce qu'il deſiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit: dont il teſmoigna eſtre fort content, attribuant en luy meſme toutes ces obligeantes paroles à l'excés de l'apprehenſion qu'il m'avoit donnée. Et Auguſtin de Liéto m'ayant fait ſigne que tout ce que je luy avois ordonné eſtoit preſt, je luy dis, qu'afin que les expeditions fuſſent plus à ſon gré, il valoit mieux qu'il les allaſt ordonner luy-meſme, & appellant Innocentio, premier Commis de Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, je luy commanday de l'aller avertir de ma part d'obeïr à Paul de Naples, comme à ma propre perſonne, de luy faire expedier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agreable. Paul de Naples, ravi que tout luy réüſſiſſoit ſi bien, deſcendit à ma Secretairie, accompagné de Tita de Fuſco ſon couſin, & ſuivi du Capitaine de mes gardes. A peine furent-ils au bas du degré, qu'ils furent ſaiſis par les Gardes, qui les attendoient, qui leur mettant le poignard à la

la gorge, les menacerent, que s'ils faiſoient le moindre bruit du monde, ils les tuëroient. Ils demanderent que l'on ne les fiſt pas mourir ſans confeſſion ; l'on leur reſpondit que les chaſtimens que je faiſois faire, n'eſtoient pas ſi prompts, ny ſans les formalitez de Juſtice. Ils ſe laiſſerent conduire ſans parler, & ſans faire de reſiſtance, juſques à la porte de derriere de mon Palais, où trouvant les deux chaiſes, que j'avois fait preparer, ils furent mis dedans, & emportez à la Vicairie, eſcortez des cent mouſquetaires, que j'avois fait venir exprés.

J'envoyay auſſy-toſt à la femme, dont il avoit fait enlever la fille, & aux deux Deputez de la ville de Nole de ſe rendre à la Vicairie, pour ſervir de teſmoins contre eux. Des qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur general les ayant fait dépouïller ſon couſin & luy, pour les faire appliquer à la queſtion, ils ſe jetterent à genoux devant luy, demandant par grace, de n'eſtre point tourmentez, & confeſſerent plus de crimes, qu'il n'en faloit pour faire mourir cent hommes. A l'abord de cette femme, il ávoüa qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez luy. Mais qu'on ne luy avoit point fait juſques là de violence, remettant à la faire quand il ſeroit de retour de mon Palais. A la veuë des deux Deputez de Nole, il confeſſa de n'en avoir pas fait obſerver la capitulation, & d'avoir fait ſaccager la ville. Son couſin ſe trouvant com-

complice de toutes ſes meſchancetez, & les avoüant anſſy-bien que luy, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confeſſeurs; aprés quoy, s'attendans d'eſtre executez, ils furent ſurpris de ſe voir mis à la queſtion, que je leur fis donner ordinaire & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu' ils declarerent qu'ils n'eſtoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les poſtës des ennemis, ne voulant pas voir ſitoſt finir les deſordres du Royaume. Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teſte, & la porter à Dom Jüan d'Autriche, que ç'avoit eſté leur intention, en cas que j'empechaſſe le butin qu'ils vouloient faire, croyant tirer de ce preſent une ſomme fort conſiderable des Eſpagnols. Qu'il avoit crü m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oſerois luy rien refuſer de ce qu'il me demanderoit. Que l'autorité de Vicaire general qu'il pretendoit, luy devoit donner les moyens de tirer impunement tout l'argent des Provinces, & de ſaccager tout le Royaume; aprés quoy il pourroit faire au prix de ma teſte ſa paix quand il voudroit avec les Eſpagnols, ou bien ſe retirer avec ſon butin, dans le lieu du monde, où il croiroit avoir le plus de ſeureté. Qu'apprehendant que je ne m'aſſuraſſe de ſa perſonne, il n'avoit pas fait ſortir ſes gens de la ville, comme je luy avois commandé. Mais qu'il les avoit retenus exprés

prés pour m'eſpouvanter, & s'eſtoit rendu maiſtre de mon Palais, pour me forcer à luy donner les expeditions, qu'il connoiſſoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy. Qu'en cas de refus, il eſtoit reſolu de me poignarder, & en avoit eſté prendre le concert, avant que de venir chez moy, avec Gennare & Vincenze d'Andrée. Qu'auparavant l'attaque des poſtes, il avoit envoyé une vieille femme trouver Dom Jüan d'Autriche, pour ſavoir combien l'on luy voudroit donner de ma teſte. Et l'ayant fait arreter, ſur les indices qu'il en donna, elle remit la reſponſe qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le fouët par tous les carrefours de la ville. Il confeſſa enſuite des crimes, des ſacrileges & des abominations ſi eſtranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ſes depoſitions. Je le fis interroger ſur le pillage du chaſteau d'Avelline, fis prendre un eſtat de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait tranſporter tout ce butin, & où il avoit fait ſerrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Pince de Monteſarchio, & autres maiſons voiſines, qu'il declara avoir fait mettre dans ſa maiſon, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il pretendoit piller ávant que de partir : & voyant que l'on n'en pouvoit pas

tirer

tirer davantage, l'Auditeur general le fit executer avec ſon couſin, & m'en envoya auſſytoſt donner ávis.

Cependant le Baron de Modéne, m'ayant demandé la permiſſion de retourner à l'armée, je luy dis de ſe donner un peu de patience, & que je le depeſcherois le ſoir. Et Antonio de Calco, Marco Piſano, & Andrea Rama, eſtant venus deputez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Maiſtre de Camp general, dont un autre à la place ne leur ſeroit pas ſi agreable; le Sieur de Malette eſtant demeuré cependant à commander: je leur promis de leur faire raiſon ſur leur demande; mais qu'il faloit qu'ils euſſent un peu de patience. Enſuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous une nouvelle fort ſurprenante, qui eſtoit que je venois de faire arreſter Paul de Naples, & enſuite luy faire trancher la teſte, leur demandant leur ſentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'euſſe bien fait. Ils me reſpondirent qu'oüy; mais ſe regardans les uns autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux enſuite par vn Valet de chambre, & m'en allant dans la ſalle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faiſoient ſi tard. Ils me reſpondirent, qu'ils y attendoient leur General. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celuy que je leur voudrois donner, puiſque je venois de faire couper la teſte à Paul de Naples, pour

mil

mil crimes qu'il avoit commis,& que n'eſtans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient apprehender le meſme chaſtiment. Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitterois comme un bon pere fait ſes enfans. Ils ſe mirent tous à genoux devant moy, & me demanderent pardon; aprés quoy je leur commandai de ſe retirer; & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, ſur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en reſtaſt aucun dans la ville, & qu'ils ſe gardaſſent bien d'en emporter quoy que ce puſt eſtre. Ce qui fut ſi ponctuellement executé, qu'ils laiſſerent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les intereſſez, aprés que chacun euſt reconnu ce qui eſtoit à luy. J'envoyai en meſme temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit eſté enlevée, entre les mains de ſa Mere, ſans qu'il luy euſt eſté fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir ſur le haut de mon eſcalier quantité de chaiſes, pour s'en ſervir, ſuivant que je luy avois ordonné; & rentrant dans mon cabinet, je dis au Baron de Modéne, & à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il eſtoit trop tard pour le depeſcher. Mais qu'ils revinſſent le lendemain à mon lever, & que j'avois aſſez fait de choſes, pour avoir beſoin de me repoſer En paſſant

paſſant dans ma ſalle, il fut arreſté par le Lieutenant de mes Gardes. Antonio de Calco, Marco Piſano, Andrea Rama, le Cavalier Michellini, le Sieur Deſinare & ſon Secretaire, par les Officiers & autres de mes Gardes, & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet eſcrire un billet au Cardinal Filomarini, pour l'avertir, qu'ayant fait arreſter le Pere Capecé mon Confeſſeur, comme homme brouillon & ſeditieux, je l'envoyois dans ſes priſons, ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccleſiaſtique, & le priant de le faire tenir reſſerré, ſans qu'il puſt communiquer avec perſonné. J'allai auſſy-toſt dans ma chambre, où trouvant le Pere Capecé, je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris, quand il apprit que le Baron de Modene eſtoit priſonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en eſtonner, puiſqu'il en eſtoit en partie cauſe. Il ſe voulut fonder ſur de beaux raiſonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand beſoin de m'aller coucher. Quand il fut ſur le haut de l'eſcalier, au ſortir de ma ſalle, le Capitaine de mes Gardes l'abordant, s'aſſura de luy, dont il demeura fort interdit, & le faiſant remettre dans une chaiſe, le fit porter dans les priſons de l'Archeveſché, & accompagner par l'Enſeigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois eſcrit au Cardinal Filomarini.

Ainſy

Ainſy finit la journée de l'attaque des poſtes, que je puis dire fort grande & fort extraordinaire ; non pas tant par ce qu'il y arriva, que par la ſuite, & pour avoir eſchappé par ma reſolution, & par mon adreſſe à tant de ſortes de perils differens, & m'eſtre rendu ſi finement & ſi hardiment le Maiſtre d'un homme, qui croyoit l'eſtre de ma perſonne & de ma vie.

Le lendemain matin, les teſtes de ces deux coupables furent miſes ſur l'épitafe du Marché, & leurs corps pendus chacun par un pied, avec une inſcription qui portoit. Qu'ils avoient eſté executez, pour s'eſtre trouvez convaincus de meurtres, ſacrileges, violemens & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat ſur ma perſonne, avoir fauſſé la capitulation faite avec le ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû deſſein de piller Naples. Leur trahiſon ainſy averée, tout le Peuple courut en foule les voir, avec une horreur ſi grande, que l'on ne put quaſi empeſcher que leurs corps ne fuſſent deſchirez & mis en pieces. Et aprés avoir oüy la Meſſe, paſſant par le Marché, je reçus mil benedictions, tout le monde vint me baiſer les pieds, & me donna des demonſtrations encore plus grandes, s'il eſt poſſible, qu'à l'ordinaire, de reſpect, d'amour & de tendreſſe. Si bien que de cette faſcheuſe rencontre, & du malheur de l'attaque des poſtes, je vis l'accroiſ-

ſement de mon autorité, de l'amitié pour moy, & de la haine pour les Eſpagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle eſtoit ma bonne fortune, puiſque je tirois meſme de l'ávantage de mes diſgraces.

Je fis partir en meſme temps, l'Auditeur general, pour aller informer de la diſſipation des bleds d'Averſe, & de la malverſation des Officiers. Et comme il fut neceſſaire de pourvoir au gouvernement, ſous pretexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ſes negociations avec les ennemis me le rendoient ſuſpect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois obſerver de plus prés ſa conduite; ne luy laiſſant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le Regiment de Calco au Sieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Mareſchal des logis de mes Gardes, fort brave ſoldat, & fort fidele, une Compagnie dans le meſme Corps; & deux autres à deux François: & laiſſai ce Regiment que je mis à huit cens hommes, de garniſon dans cette place. J'en fis ſortir tout le reſte des troupes, que j'envoyai ſous le Sieur de Malet, en qualité de Sergent general de bataille, à Sainte Marie, diſtante d'une lieuë de Capouë. Et pour cét effet, je jettai le Sieur du Fargis, avec une garniſon ſuffiſante, dans la ville de Cayaſſe, tenant desja de l'autre coſté Marcianeſe & Luſciano, que j'avois fait retrancher, auſſy-bien que la Tour de Pa-

Patria, n'attendant que l'arrivée des galeres de France, pour me rendre Maiſtre de Caſtel Vulturne, qui quoy que fort peu fortifié, eſtant l'embouchure de la riviere, pouvoit eſtre ſecouru par mer : mais je faiſois faire des courſes continuellement, pour empeſcher que l'on ne fiſt deſcendre des vivres qui ſe pouvoient tranſporter aiſement de Capouë par mer aux ennemis. Les Eſpagnols ſe trouvoient tous les jours en plus grande neceſſité, ne tirant de ſubſiſtance que de Caſtelamare par leurs galeres, qui ne pouvoient pas naviger par le mauvais temps, & eſtoient quelquefois quinze jours ſans venir ; ce qui mettoit les chaſteaux, & les quartiers des ennemis à la fin. Et quand le temps eſtoit beau, elles eſtoient ſi deſarmées, que les faiſant tousjours ſuivre par des brigantins, & des felouques armées, elles ne faiſoient aucun voyage ſans riſque, eſtant contraints, faute de ſoldats, de les fortifier de Bourgeois, & la pluſpart de gens inutiles ; ils preſſoient leurs correſpondans d'entreprendre ſur ma perſonne, eſtant la ſeule voye de ſalut qui leur eſtoit ouverte.

La Nobleſſe cependant eſtoit fort en inquietude, quelques-uns s'eſtant jettez dans des places, l'inimitié irreconciliable du Duc de Martina, & du Comte de Converſano les empeſchant d'en tirer aucun ſervice, s'attachant plus à ſe deſtruire, & s'oppoſer l'un à l'autre, qu'à rien executer pour leur intereſt : & je ne ſai, ſi c'eſtoit avec quelque

raiſon. Mais ils attribuoient leurs ſoupçons, qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences ſecrettes, & croyoient que ceux qui ſe jettoient dans les places fortes, ou qui amaſſoient des troupes, ne travailloient qu'à ſe mettre en eſtat de faire avec moy des conditions plus ávantageuſes ; & peut-eſtre n'eſtoient-ils pas trop abuſez.

Deux jours áprés l'attaque des poſtes, je m'en allai, ſuivi ſeulement de mes gardes & de mes domeſtiques, remercier Dieu à Noſtre-Dame de l'Arco, lieu d'une grande devotion, voir le deſordre qu'avoit cauſé le dernier embraſement du Mont Veſuve, & remarquer le miracle du fleuve de flames qui en ſortoit, & couloit à la mer, & qui s'eſtant ſeparé en deux, s'eſtoit rejoint, aprés avoir laiſſé, comme dans une iſle, cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'euſt du faire emporter & conſumer. Au retour je me vins divertir dans la maiſon de Gaſpar de Romero, dont le jardin eſt un des plus delicieux de tous les environs. Gennare ayant eû ávis que j'y eſtois, s'y rendit auſſy-toſt, pour me tuer, accompagné de plus de ſix-vingts Bandits. Mais ſoit que mon heure ne fuſt pas encore venuë, que j'euſſe pris trop de precaution, ou qu'il manquaſt de reſolution pour entreprendre un coup ſi hardi, je m'en garantis heureuſement, & luy, n'ayant pas moins de fortune, évita les pieges que je luy avois tendus; ce qu'il ne pouvoit

pas

pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyant venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reste dans la cour, sans les faire paroistre ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maison, fit refermer la porte sur luy, ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquiesme. J'envoyai cependant ordre à Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec leurs Compagnies, de se saisir du Pont de la Magdelaine, par où vray-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens, ses ennemis particuliers, & les plus accreditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunement, sans que l'on pust croire que ce fust par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore un autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement Matheo d'Amoré, & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire un tour de jardin, & aprés montant tout au haut du logis sur une terrasse, où la veuë est la plus belle du monde, il paslit & fut fort estonné de se trouver avec si peu de gens, au milieu de trente de mes Gentilshommes, & se repentit, à mon avis, de s'estre si legerement hazardé. Je luy dis, voyant tous les siens les armes hautes, qu'il n'estoit pas bien seant qu'ils fussent de la sorte

devant mes Gardes, & qu'il leur commandaſt de les mettre bas, & de ſe retirer ; la peur où il ſe trouvoit le rendant fort obeïſſant, il leur cria de faire l'un & l'autre, ce qui fut auſſy-toſt executé. Tous ceux de ma ſuite en meſme temps me vinrent demander, l'un aprés l'autre, ſi je voulois que l'on le poignardaſt, ou que l'on le jettaſt du haut en bas, ce qui auroit eſté fait au moindre ſignal que j'en euſſe donné. Je leur defendis expreſſement, & en fus retenu par deux conſiderations. La premiere, que paroiſſant l'auteur de ſon chaſtiment les Miniſtres du Roy perſuadez de ſes bons deſſeins pour la Couronne, auroient crû que c'eſtoit ce qui luy couſtoit la vie, & que je le ſacrifiois à mon ambition, prendroient de-là ſujet de me rendre de meſchans offices, d'empeſcher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnaſt aucun ſecours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant ſix-vingts Bandits, ſans ſavoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez, c'euſt eſté trop riſquer ; m'imaginant que la choſe ſe feroit plus ſecretement, & que ſelon toute raiſon ſa perte eſtoit infaillible, à ſon retour. Aprés deux heures de converſation, qu'il voulut abreger autant qu'il luy eſtoit poſſible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les perſonnes que j'avois envoyé ſe poſter ſur ſon chemin, fuſſent aſſurement arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi

de

de ſe voir hors de mes mains, & bien reſolu, comme il me l'a fait voir depuis, de ne s'y plus remettre. Aprés avoir long-temps balancé ſur la route qu'il devoit prendre, allant faire le tour d'un grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nolane. Je n'eus pas aſſez de temps, aprés m'en eſtre apperçû, pour y faire ávancer du monde, & nous manquaſmes de la ſorte chacun noſtre coup. Et aprés avoir fait reconnoiſtre s'il n'y avoit point d'embuſcade, je m'en revins chez moy par le Pont de la Magdelaine, où je trouvai Piſſacani & Longobardo, deſeſperez d'avoir perdu une ſi belle occaſion, qu'il faloit remettre à une autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le ſoir, pour me dire que le temps eſtant exſpiré, il faloit proceder à une nouvelle élection des Capitaines des Ottines, & qu'il eſtoit important de bien choiſir. Je luy reſpondis, que par les capitulations faites avec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien alterer à leurs privileges, je me reſerverois ſeulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroient eſtre ſuſpects. Il me reſpondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choiſir, & qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois juſtifier, qu'il en avoit uſé de la ſorte, depuis qu'il euſt paſſé les articles, par leſquels il l'avoit deferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de

m'apporter tous les noms des pretendans, afin d'examiner ſoigneuſement ceux qui nous ſeroient les plus propres. Il ne manqua pas de me mettre le lendemain matin entre les mains les trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reſte de la journée à caballer, & eſchauffer contre moy tous les eſprits, leur repreſentant que j'en uſois tyranniquement, & que m'arrogeant un pouvoir abſolu, je faiſois toutes les choſes ſouverainement, ſans conſiderer ny le bien ny les ávantages du Peuple, leur oſtant meſme ce que les Eſpagnols leur avoient accordé ; croyant que dans une émeute, il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeaſſent à m'opiniaſtrer à vouloir que mon credit ne fuſt moindre que celuy d'un Vice-Roy. Le ſoir, ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la teſte du Corps de Ville & des Ottines, & levant le maſque, il me porta effrontement la parole. Mais de bonne fortune, j'avois auprés de moy tous mes confidens, qui n'eſtant point ſuſpects, & eſtant encore plus accreditez que luy, me ſervirent utilement dans cette rencontre. Il me dit donc : Que le Peuple eſtoit fort ſurpris, que je vouluſſe de mon autorité particuliere faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix luy appartenoit. Que ce ſeroit le mettre au deſeſpoir, en luy oſtant un privilege, pour la conſervation duquel il avoit pris les armes, l'in-

l'inobſervation de ce point ſi important eſtant ce qui l'avoit le plus aigri ; que je devois y prendre garde be bien prés, puiſque ce ſeroit oſter la liberté à la Ville, au lieu de la luy procurer, & me declarer pluſtoſt ſon Tyran que ſon Deffenſeur. Je reconnus alors ſon artifice, puiſque me relaſchant de ma pretention, il en tireroit tout le merite. & m'y opiniaſtrant, il me feroit tuer par une émotion generale. Je luy reſpondis froidement, que je n'aurois pas crû ſa malice ſi noire, ny ſon effronterie ſi grande que je la connoiſſois. Qu'il ſe devoit ſouvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je luy avois dit ne m'en vouloir meſler que pour exclure les ſuſpects, & au lieu d'oſter au Peuple ſes privileges, je pretendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie, pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la penſée de l'opprimer. Qu'il ſe ſouvinſt, qu'il m'avoit repreſenté de quelle importance il eſtoit, que je fiſſe le choix des Capitaines des Ottines, pour eſviter le deſordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux mal intentionnez, & qui euſſent commerce avec les ennemis. Et que pour me faire connoiſtre, que perſonne ne pouvoit ſe ſcandaliſer avec juſtice, que j'en fiſſe la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puiſſance ne devoit pas eſtre ſi eſtablie que la mienne, durant les revolutions, il m'en avoit luy-meſme apporté les

trois billets, que prenant dans un livre où je les avois ſerrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-la convaincu, & de mon innocence & de ſa malice. Tous ceux qui m'eſtoient affectionnez commencerent à s'eſcrier, qu'il eſtoit bien rude que l'on me ſoupçonnaſt, & me calomniaſt ſans ſujet. Que le Peuple me devoit tenir pour ſon pere, ne pouvant pas avoir pour luy des ſentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'expoſant tous les jours à tant de perils, comme je faiſois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de reſpect pour moy, ny trop de deference à mes volontez : tous les aſſiſtans en demeurerent generalement d'accord. Et Vincenze d'Andrée, voyant que les choſes ne tournoient pas comme il s'y eſtoit attendu, diſſimulant avec adreſſe, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit eſté chargé, & que n'ayant jamais douté de la maniere dont j'en uſerois, qu'il ſe reſervoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy deferer une choſe que j'aurois pû pretendre avec raiſon, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos, qu'il m'avoit luy-meſme apportez. Je luy repartis, que je luy eſtois obligé ſenſiblement de deux choſes. La premiere, de m'avoir donné lieu d'eſclaircir le public de la ſincerité de mon procedé. Et la ſeconde, de m'avoir appris à connoiſtre ſes artifices, que je luy pardonnois de bon cœur. Mais que

je

je l'aſſurois que je ſerois une autre fois ſur mes gardes, & uſerois de plus de precaution, quand il me propoſeroit quelque choſe, ou que j'aurois quelque affaire à traitter avec luy.

Cependant je priai ceux qui eſtoient aſſemblez, puiſqu'ils eſtoient nombre ſuffiſant pour proceder à cette élection, de la vouloir faire devant moy, afin que je puſſe au moins dire mon ſentiment ſur l'excluſion des perſonnes, qui me ſeroient ou ſuſpectes ou deſagreables Ils me proteſterent tous, qu'ils me deferoient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient davantage; m'aſſurant qu'ils ſouſcriroient tous à mon ſentiment. Je ne voulus pas abuſer de leur reſpect, & prenant la liſte de tous les pretendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apoſtez, excluant les gens qu'ils ſavoient bien que je ne voulois pas. J'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent generalement approuvez; tout le monde eſtant demeuré fort ſatisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liſte, que j'avois faite comme un projet des perſonnes que je croyois nous eſtre les plus propres, & leur liſant, elle ſe trouva conforme à ceux que nous venions de choiſir. Surquoy je leur temoignai beaucoup de joye de voir que nous avions tous de ſi bonnes intentions, puiſqu'elles ſe rencontroient ſi conformes. Je leur mis une des liſtes entre les mains, afin de faire dreſſer l'acte de la no-

mination dans les formes ordinaires: & les priai tous, en ſe retirant, de faire entendre au Peuple chacun dans ſon quartier, de quelle façon j'en avois vſé, & le ſujet qu'il avoit de ſe louër & de mon affection & de ma conduite.

Cette malicieuſe fineſſe de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner, redoubla mon credit, & luy fit perdre le ſien. Et depuis ce temps-là il fut auſſi ſuſpect à tout le monde, qu'il me l'eſtoit avec juſtice. Le remords de ſa conſcience le tint depuis en de continuelles apprehenſions. Il n'oſa plus ſortir le ſoir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faiſoit quelquefois, apprehendant également le fer & le poiſon, connoiſſant bien qu'il meritoit la mort, de quelque maniere qu'elle luy puſt eſtre donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autant qu'il luy fut poſſible, hors de mon Palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de ſon coſté ne penſant qu'à ſe prevenir.

Le lendemain ſur le midi les Bourgeois me vinrent faire des plaintes, que les Bouchers, au prejudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes ſur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans, & leur faiſoient prendre par force celle dont ils ſe vouloient defaire, pour le prix, & dans la quantiré qu'il leur plaiſoit. I'envoyai à meſme temps pour en faire arrêter un, qui ayant fait plus d'inſolence que

les

les autres, avoit non ſeulement maltraitté de paroles, mais meſme frapé un artiſan, qui avoit refuſé d'acheter quelque choſe qui ne luy plaiſoit pas, ou qui luy paroiſſoit gaſté. Tous les autres Bouchers ſe mutinerent, & prirent les armes. Dequoy eſtant áverti, j'envoyai Mathéo d'Amoré avec ſa Compagnie, ſe ſaiſir d'une ávenuë des boucheries, & de l'autre Onofrio Piſſacani & Carlo Longobardo, avec deux cens mouſquetaires, & m'y eſtant auſſy-toſt rendu, j'y entrai, ſuivi de mes gardes, fis deſarmer ſix-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & les fis, en cét équipage, promener par toute la ville, jurant que ſi je ne les faiſois tous pendre, au moins les ferois-je decimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant ſe jetter à mes pieds, & me demander leur grace. Je reſiſtai aſſez long-temps à la leur accorder ; & enfin me reſtrignis à ne faire mourir que celuy qui avoit fait la plus grande inſolence. Mais je me laiſſai toucher aux larmes de ſa femme, & de cinq ou ſix petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, & me demandant ſeulement ſa vie, & que je le fiſſe chaſtier de quelle façon que je le jugerois à propos. Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, ſuivi de tous ſes camarades, liez deux à deux, comme j'ay desja dít. Toute ſa famille m'en remercia, comme de la plus grande marque de clemence que je luy puſſe donner ; & cette pu-

punition exemplaire fit un ſi grand effet, que jamais depuis perſonne n'eut l'inſolence de contrevenir à pas une de mes ordonnances, que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne penſant qu'aux moyens de me faire perir, eut recours à un artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini, parent du Cardinal, paſſionné pour les intereſts d'Eſpagne, dans leſquels il ne perdoit aucune occaſion d'y ſervir. Il eſtoit cette année Graſſiero, qui eſt une charge, qui luy donnoit l'autorité ſur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui eſt exercée tous les ans alternativement, par un homme de robbe, & par un Cavalier. Ils me repreſenterent, qu'il ſe commettoit un grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité; mais qui le tenoient à un ſi haut prix, que le Peuple en eſtoit reduit à la faim. Ils me dirent qu'il eſtoit neceſſaire d'y en mettre un moderé, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus ſubſiſter dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette propoſition; puiſque ſi je refuſois de faire un reglement, je m'attirois la haine publique, & ſi je le faiſois publier, l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoiſtre leur malice, & leur donnai charge de dreſſer l'Edit, que je ferois afficher par toute la ville. Dés que la publica-

blication eut eſté faite, l'on n'y apporta plus rien ; & le lendemain je fus áverti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou Vive Eſpagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit au deſeſpoir. Je montai auſſy-toſt à cheval, & me faiſant voir par toutes les ruës, toute cette crierie s'appaiſa par ma preſence, & je promis à tout le monde, qu'avant le ſoir j'en ferois venir en abondance ; informant tout le Peuple de la meſchanceté que l'on avoit faite pour les affamer. Et envoyant de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les païſans apportaſſent tout le pain qu'ils pourroient, avec promeſſe de leur laiſſer vendre tout ce qu'ils voudroient. Et trois heures aprés, l'on en vid arriver en ſi grande quantité, que depuis les premieres revolutions l'on n'en avoit jamais tant vû venir. Tout le monde me donna mil benedictions, qui furent bien redoublées par l'expedient que je trouvai, qui empeſcha la cherté. qui fut de defendre qu'il n'en reſortiſt point de la ville ; & que le jour l'on en feroit le debit ſi cher que l'on voudroit ; mais que tout celuy qui ne ſeroit pas vendu à l'entrée de la nuit, ſeroit confiſqué. De cette ſorte l'eſperance du gain en faiſoit apporter de tous coſtez, & les Bourgeois ne ſe preſſant pas d'en avoir, & attendant le ſoir, obligeoient les Marchands à leur donner à prix raiſonnable. Je me trouvai ſi bien de ce reglement, que je l'ai tousjours fait obſerver depuis. Du-

Durant que je fus faire un tour à la campagne, craignant que les Eſpagnols, bien informez de ce qui ſe paſſoit, n'eſſayaſſent d'entreprendre quelque choſe durant mon abſence, j'ordonnai à Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello & Matheo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les poſtes, pour renforcer & ſecourir celuy qui pourroit eſtre attaqué. Ce dernier paſſant à la Porte de Medine, trouvant que les ennemis y faiſoient une ſortie, les repouſſa vertement, & s'eſtant engagé trop ávant, & ſe voyant coupé, il ſe jetta avec ſa Compagnie dans une maiſon aſſez forte, où il ſe defendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il ſe voyoit dans l'impuiſſance de reſiſter davantage, & reſolu de perir, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus áverti à mon retour de ſa diſgrace, & voulant conſerver un homme ſi brave & ſi fidele, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager ; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas. Mais le Maiſtre de Camp Diego Perés, ſortant la premiere fois aprés ſa bleſſure, dont il n'eſtoit pas encore gueri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cauſe de ſa foibleſſe, deſcendit ſans me rien dire, & ſe remettant dans ſa chaiſe, s'y fit porter, & ſon cœur ſuppleant au defaut de ſes forces, mettant l'eſpée à la main, & ſe

traiſnant le mieux qu'il luy fut poſſible, non ſeulement il degagea Matheo d'Amoré, mais donna une telle eſpouvante aux Eſpagnols, qu'ils abandonnerent tous les poſtes qu'ils tenoient de ce coſté-là, & fuyrent juſques au corps-de-garde du Palais du Vice-Roy ; ce que je n'aurois pû croire, s'ils ne me l'avoient avoüé eux meſmes durant ma priſon. Ainſy je vis revenir enſemble deux hommes qui m'eſtoient auſſy chers, que je m'y ſentois obligé par leur valeur & leur zele à me ſervir: auſſy leur teſmoignai-je par mes careſſes l'eſtime que je faiſois d'eux, & la joye que je reſſentois, que le Ciel m'eut conſervé des perſonnes qui m'eſtoit ſi neceſſaires.

J'eſtois fort ſatisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'un peu cher, au moins en abondance. Vincenzo d'Andrea m'en voulut oſter la ſatisfaction, en me la rendant inutile, & y apporta tous ſes ſoins, en empeſchant que la monnoye, que j'avois fait battre par ſon conſeil, n'euſt de cours, & comme il y en couroit desja en aſſez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, ſe voyoient en eſtat de mourir de faim. Il me fut aiſé d'y apporter du remede, en faiſant publier par un Edit, que je fis afficher par tout, defenſe à peine de la vie de la refuſer. J'eſtois ſi abſolu, & ſi fort craint, que perſonne n'oſoit deſobeïr à mes ordonnances; le chaſtiment ſans aucune remiſſion s'en faiſant ſur l'heure meſme. Ainſy cette meſchante in-

intention fut ſans effet, le mal eſtant prevenu, quaſi auparavant que d'eſtre arrivé.

Le deſordre eſtoit tout-à-fait appaiſé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ny de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'une choſe qui me paroiſſoit ſi peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de preſque impoſſibles. Je voulus reſtablir la Juſtice, & faire voir que je ſavois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis aſſembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui eſtoient perſonnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours aprés je reſtablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant general Jean Camille Cacalcio, homme fort experimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Preſident Franciſco de Pati, pour le recompenſer de l'ávis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Baſqui: je pourveus tout ce qui eſtoit neceſſaire de gens pour cette Chambre. Je reſtablis le Conſeil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allaſſent jamais ſans leurs robbes, & qu'ils ſe rendiſſent, ſans y manquer, à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accouſtumé de s'aſſembler: Et toutes les affaires s'y traitterent avec tant de ſoin, qu'il s'eſt plus vuidé de procez en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de juſtice & de ponctualité,

té, que toutes les Sentences & Arreſts qui ont eſté rendus, durant mon gouvernement, ont eſté obſervez regulierement depuis, ſans que l'on ait pû trouver de pretexte, & beaucoup moins de raiſon de les caſſer; ce qui m'acquit une ſi grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma memoire y ſera tousjours en veneration. Cela m'acquit autant d'eſtime par toute l'Italie, qu'il donna d'eſtonnement, d'avoir pû en un temps ſi embarraſſé, & dans un lieu ſi rempli de confuſion & de deſordre, regler ſi bien les choſes, dont je ne tardai gueres à reſſentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire ſi bien leur devoir, fut que tous les Mercredis & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites. Et quand j'en trouvois quelqu'une, dont le jugement me paroiſſoit defectueux, j'en faiſois faire la reviſion devant moy, & il ne s'executoit aucun Arreſt, que je ne l'euſſe auparavant approuvé & viſé; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit eſté fait, & jugeai ſouverainement. Ce qui ſe trouva avec tant de juſtice & de raiſon, que perſonne n'a ſû trouver à dire à ce que j'avois prononcé: qui a eſté executé meſme depuis ma priſon. Et pour tirer plus d'eſclairciſſement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnay à Auguſtino Mollo, & à deux ou trois de ſes amis, dont j'eſtois fort aſſuré, d'envoyer demander au Vice-Roy la permiſ-

ſion

ſion d'accepter les charges que je leur avois données, afin que menageant par cette conduite, leur confiance, ils me puſſent donner de bons & aſſurez ávis. Et meſme par mon ordre, il leur en donnoit ſouvent de quelques reſolutions ſecretes que je prenois, qu'il m'eſtoit ávantageux qu'ils fuſſent. Cette adreſſe me fut fort utile, & meſme fit ſoupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la defiance du Peuple. Mais je me ſens obligé de luy rendre ce teſmoignage, que perſonne dans Naples ne m'a ſervi ſi fidelement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conſpirations contre ma vie, & fait garantir de beaucoup de perils, que je n'aurois pû éviter ſans ſon conſeil, dont je me ſuis tousjours fort bien trouvé.

Le dix-neufieſme de Fevrier les Eſpagnols reçûrent une grande mortification, & le Peuple avec moy une joye extreme, de l'arrivée de Dom Jüan de Saint Severine, Comte de la Saponare, & depuis Prince de Biſignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maiſon du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la perſecution de pluſieurs Rois, & meſme par celle de Ladiſlas, qui en fit égorger vingt-deux dans le chaſteau de Laïna, où ils s'eſtoient rendus ſur ſa parole, picqué de ce que pour ſe garantir de ſon oppreſſion, ils avoient mis enſemble en huit jours dix-huit mil hommes, ſeulement de leurs ſujets, & ſept mil chevaux en vingt-quatre

quatre heures, en campagne. En paſſant dans le Marché tout le monde courut luy baiſer les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta en effet les meilleures nouvelles du monde, qui furent le meſcontentement general de toute la Nobleſſe, qui n'attendoit que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur Corps pour le ſuivre; & peu de perſonnes, ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant diſputer l'avantage du bien, ainſi que de la naiſſance, il avoit voulu eſtre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour ſa patrie, & employer ſa vie pour ſeconder mes bons deſſeins, & contribuer à ſon repos & à ſa liberté. Il me dit, qu'il venoit ſe ranger auprés de moy, pour recevoir mes ordres, & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité. Que ſa Maiſon avoit eſté la derniere à tenir le parti de celle d'Anjou, & qu'eſtant bien informé que j'en deſcendois, il venoit reſpecter en ma perſonne le ſang de ſes anciens Rois, depuis leſquels le Royaume avoit eſté cruellement opprimé par des Tyrans, ce qu'il ne vouloit pas ſouffrir davantage. Que des perſonnes comme luy, ne devoient jamais perdre l'occaſion de briſer leurs fers, quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens. Que les Eſpagnols avoient pris toute la conduite qu'il faloit pour perdre le Royanme. Qu'il ne les abandonnoit qu'aprés qu'ils s'eſtoient abandonnez eux-meſmes; & qu'il ne ſeroit ny honneſte ny raiſonnable, que la

Ne-

Nobleſſe ſe vouluſt enveloper dans leurs ruines ; puiſqu'à bien conſiderer les choſes, ils ne pouvoient paſſer que pour des uſurpateurs, & non pas pour leurs legitimes Maiſtres. Qu'au reſte eſtant bien informé de l'eſtat de leurs affaires, il voyoit leur perte indubitable, eſtant deſpourveus generalement de toutes choſes, & ne pouvant attendre aucun ſecours de pas un endroit. Qu'il ne faloit, pour voir finir une ſi grande entrepriſe que la mienne, que j'avois meſnagée avec tant de reſolution & de conduite, qu'outre le retour de l'armée de France, la priſe d'un des chaſteaux de Naples, & le premier jour de May, dans lequel tous les Cavaliers deſgagez du ſerment de fidelité, par la proteſtation qu'ils en avoient faite, ſe declareroient ſans y manquer ; comme il m'en reſpondoit, par la connoiſſance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Eſpagnols infaillible. Il y avoit encore un moyen plus prompt, & qui n'eſtoit pas moins ſeur, qui eſtoit qu'abandonnant la ville, je vouluſſe venir en Pouïlle, lieu plus propre que tout autre pour ſe raſſembler, pour eſtre au milieu du Royaume. Et qu'auſſy-toſt que j'y ſerois, toute la Nobleſſe monteroit à cheval pour ſe rendre auprés de moy, & me mettre à ſa teſte. Que j'y aurois bien-toſt mis enſemble un grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples. Que ce qu'il me diſoit, n'eſtoit pas pour m'en faire

ſortir,

ſortir, mais ſeulement pour oſter tout ſcrupule à la Nobleſſe, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce ſeroit ſe reünir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinſſe d'elle ſeule & mon élevation & ma fortune. Que je n'euſſe point d'inquitude des fortereſſes du Royaume, qu'elles eſtoient entierement deſgarnies de toutes les choſes neceſſaires à les defendre, & qu'enfin il n'y en avoit pas une, où quelque Cavalier n'euſt aſſez de credit & d'intelligence, pour s'en rendre le maiſtre à jour nommé Que je n'avois qu'à couler un peu de temps, aprés quoy je ne manquerois ny d'argent ny de vivres, ny de troupes. Qu'au vingt-cinquieſme d'Avril la Doüanne de Foggia me feroit toucher ſix cens mil eſcus comptant. Que ſi je le voulois faire Preſident des deux Calabres, il ſe faiſoit fort de mettre enſemble, en moins de trois ſemaines, ſix mil hommes de pied & deux mil chevaux, & de me raſſembler en ſoyes, en ſel & en huile, plus d'un million d'or. Que pour des bleds, j'en trouverois en Pouïlle & en Baſilicate plus qu'il ne ſeroit neceſſaire pour nourrir deux années la ville de Naples. Et qu'enfin il me reſpondoit, que la conqueſte du Royaume eſtoit faite. Qu'il ne faloit qu'un peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées eſtoient ſur le point de jouër.

J'avouë que ſon entretien me charma, & que j'employay tous mes efforts pour luy bien

bien teſmoigner ma reconnoiſſance, & combien j'avoüois luy eſtre obligé. Je luy ,dis que ſon arrivée m'aſſuroit de la declaration de la Nobleſſe; que je n'avois jamais douté de ſes intentions. Mais que j'avois tousjours crû, qu'il faloit un exemple comme le ſien pour fortifier ceux qui eſtoient encore irreſolus. Que je m'aſſurois de le voir bien-toſt ſuivi de tout ce qui reſtoit de gens de qualité, & que ce n'eſtoit pas d'aujourd'huy, que l'on ſavoit que la Maiſon de Saint Severine donnoit le branſle à tout le Royaume. Que j'avois tousjours eû pour elle beaucoup d'eſtime & de veneraton, & que je ſerois indigne du ſang d'Anjou dont je deſcendois, ſi je n'en avois auſſy herité tous les ſentimens pour celuy dont il tiroit ſa naiſſance. Que je m'y ſentois encore plus engagé par le galant procedé qu'il tenoit avec moy, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne ſouhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ſes amis tous les ávantages. Que j'eſtois bien informé de la foibleſſe & de l'extremité où les Eſpagnols eſtoient reduits; qu'aprés l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les meſpriſer, & n'eſtois plus en eſtat de les craindre. Que perſuadé de toutes le choſes qu'il m'avoit appriſes, je tenois la conqueſte du Royaume plus qu'à demi faite, & voyois avec plaiſir, le deſſein que j'avois entre pris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement executé, ſans neantmoins

autre

autre intereſt, que celuy d'avoir eû la gloire d'y contribuer au peril de ma vie ; & qu'aprés cela, je ſerois fort content de mourir, croyant que ma memoire ne ſeroit jamais eſteinte, m'eſtant rendu par ſon moyen l'homme le plus illuſtre de mon ſiecle. Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude que d'impatience ; aprés quoy la priſe des chaſteaux de la ville, & l'expulſion des ennemis ne ſeroient plus une affaire. Que mon deſſein avoit bien tousjours eſté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Pouïlle raſſembler toute la Nobleſſe, comme il me le conſeilloit, ce que je ferois, auſſytoſt que mon frere le Chevalier ſeroit arrivé, pour le laiſſer dans Naples, que je perdrois infailliblement, ſi je l'abandonnois ; ce que je ne conſiderois qu'à cauſe de la reputation, eſtant certain de la reprendre ſans peine, dés que je paroiſtrois devant, ſuivi de toute la Nobleſſe. Que je luy donnois de bon cœur la charge de Preſident des deux Calabres, & tout ce que generalement il pourroit deſirer de moy, puiſque ce n'eſtoit que luy faire un preſent des choſes, dont ſon credit & ſa declaration me mettoient en eſtat de pouvoir diſpoſer. Il ne demeura que deux jours auprés de moy, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en execution tout ce qu'il m'avoit fait eſperer d'avantageux. Il deſiroit amener avec luy quelques François, & je luy donnai le Baron Durand, & deux ou trois autres,

tres, avec Dom Carlo Gaëtan, pour Commiſſaire general de ſa cavalerie, que l'on a vû depuis icy, avec la Ducheſſe Gaëtane ſa femme.

Durant que nous le laiſſerons aller travailler en Calabre, il eſt bon, que pour ne pas interrompre la ſuite de ce diſcours, je retourne aux choſes qui m'arriverent cependant, & que je die l'ordre que j'envoyai au Sieur de Malet, de prendre un poſte ſur le Vulturne, pour ſerrer Capouë, luy oſter la navigation de cette riviere, & la communication de la mer. Il envoya trois cens hommes du coſté de Graçaniſe, ſe fortifier ſur le bord de l'eau; ils deſlogerent quelques gens qu'ils y trouverent. Et Dom Loüis Poderico, ayant fait inutilement attaquer les miens, reſolut d'y retourner faire un plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repouſſée vigoureuſement. Mais feignant de ſe retirer, il fit recommencer l'attaque une heure aprés; & pour luy donner plus de chaleur, fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers, qui aprés une demie heure d'eſcarmouche, forcerent mes ſoldats de ſe retirer, avec perte de trente à quarante hommes, qui demeurerent ſur la place. Ainſy nous perdiſmes ce poſte que nous avions conſervé trois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher, de ſorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la penſée.

Deux

Deux jours aprés il y eut une furieuſe eſcarmouche auprés de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal ávantage de part & d'autre. Le Sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel deſſein Dom Loüis Poderico l'avoit fait engager, en fut eſclaircy auſſy-toſt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amuſoit, il avoit fait bruſler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fiſmes.

Le lendemain je reçus ávis du Sieur Malet, que Dom Loüis Poderico luy avoit fait connoiſtre, qu'il ſeroit bien aiſe de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permiſſion, que je luy accordai; luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy ſeroit poſſible, & de taſcher à reconnoiſtre quels eſtoient ſes ſentimens, & ceux de la Nobleſſe retirée avec luy dans Capouë. Chacun de ſon coſté eſſaya de gagner ſon compagnon, par mil propoſitions & offres avantageuſes; & aprés deux heures de converſation ils ſe ſeparerent, ſans rien faire, qu'ajuſter un bon quartier entre nous, & ſe donner l'un à l'autre beaucoup de teſmoignage d'une eſtime & d'une amitié reciproque.

Cependant Dom Jüan d'Autriche, voyant ſes troupes extraordinairement affoiblies, ſe reſolut de faire une reforme. Mais il changea de ſentiment, voyant tous ſes Officiers ſur le point de ſe mutiner. Et comme

l'argent luy manquoit, auſſy-bien que les vivres, & qu'il en faloit donner à ſes ſoldats, pour les empeſcher de ſe debander ; il fut contraint de faire fondre ſa vaiſſelle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit ſecours. Le Roy d'Eſpagne, ne ſachant pas qu'il euſt eſté declaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos, qu'il connoiſſoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, & eſtre devenu inutile à ſon ſervice, par le meſpris & la defiance que tout le monde avoit generalement de ſa perſonne, luy envoya ordre de ſe retirer, & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à ſa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais deſiré autre choſe, il ſongea à ſe mettre en eſtat d'apporter avec luy quelque ſecours & de vivres & d'argent. Il prit à Genes deux cens mil eſcus ſur ſon credit, qu'il fit embarquer ſur la galere du Capitaine Gioan Andrea Brignolles, & quelque peu de bled ſur une autre. Et s'en venant les joindre, il ſe mit deſſus pour ſe rendre à Gayette, d'où il depeſcha à Dom Jüan d'Autriche Dom Antonio de Cabrera, pour luy donner ávis de ſa venuë, & de l'élection qui avoit eſté faite en Eſpagne de ſa perſonne. Il fut ſurpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas. Mais en uſant fort ſagement, il déguiſa ſon reſſentiment, & le reçuſt le deuxieſme de Mars à ſon arrivée, avec autant de demonſtration de joye, que s'il ne fuſt pas venu le depoſſeder de ſon autori-

torité. Je m'attendois que la jalouſie du commandement entre eux y feroit naiſtre quelque diviſion, dont j'eſperois de profiter ; mais quelque ſentiment qu'ils en puſſent avoir, ils le conſerverent dans leur ame avec tant de diſſimulation, qu'ils n'en donnerent jamais aucune marque. Le Comte d'Eril, Major-dome Major de Dom Jüan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la poſſeſſion qu'il avoit priſe de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy avoit donnée de ſon pouvoir, & un ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome. Mais luy ayant desja cedé la charge, il ne la voulut pas reprendre, ſe reſervant ſeulement les marques, & l'apparence de l'autorité ſupreme, avec la qualité de Plenipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Miniſtre me donna de l'inquietude, me faiſant apprehender ſon eſprit & ſon humeur agiſſante, & connoiſtre, non ſans regret, que le Ciel n'a gueres manqué juſques icy de faire un miracle en faveur de la Maiſon d'Autriche, quand elle eſt ſur le point de ſa perte. En effet la venuë de ces deux galeres empeſcha l'effet du deſeſpoir, où les Eſpagnols eſtoient reduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes, & un peu de bled, dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foibleſſe & extremité de mes ennemis, du meſcontentement de la Nobleſſe, & de l'eſtabliſſement de mon autorité, fit penſer à tous les Princes, qu'il eſtoit temps de prendre quelques meſures. Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus conſiderables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adreſſer à moy pour en obtenir la conſervation, & de me donner de belles paroles & des ſouhaits; mais neantmoins, point d'aſſiſtance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques àvis, & je reçus d'une perſonne puiſſante & bien informée, celuy de me defaire de Gennare par toutes ſortes de moyens, puiſqu'il me trahiſſoit, & eſtoit ſeul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit eſlevé. Tous les Principaux de Genes, ayant la pluſpart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, teſmoignant s'intereſſer beaucoup dans mes ávantages, & m'aſſurant que je ne pourrois rien pretendre de la Republique, que je ne fuſſe en eſtat de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, pouſſez par le meſme intereſt, m'envoyoient tous les jours faire des proteſtations & de ſervice & d'amitié. Il n'y eut pas juſques au Prince Ludoviſio, tout zelé qu'il eut tousjours paru pour l'Eſpagne, qui ne me recherchaſt, apprehendant autrement la perte de ſa Principauté

pauté de Venoze ; ce qui me faiſoit juger qu'il reconnoiſſoit mes affaires en bon eſtat. Le Conneſtable Colonne me fit offrir, ſi je voulois par quelque confiſcation le dedommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monterois à cheval, & faire auprés de moy la charge de Conneſtable du Royaume. La Republique de Veniſe donna ordre à ſon Reſident de me demander audience, que je luy donnai juſques à trois fois, & de me faire compliment ſur l'heureux ſuccés de mon entrepriſe, que je devois achever de pouſſer à bout, en me laiſſant emporter à ma bonne fortune, & m'aſſurer, que ſans l'embarras où la jettoit la guerre du Turc, elle m'aſſiſteroit auſſy bien d'argent qu'elle faiſoit de vœux & de prieres ; & me conjuroit, dés que je ſerois en repos, ce qu'elle eſperoit de voir bien-toſt, de luy permettre de lever des troupes dans le pays, pour s'en ſervir dans leur neceſſité preſente, & garentir la Candie des progrés de Infideles.

Le Pape, perſuadé que les Eſpagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, ſeroient forcez de ſe retirer ; & eſtant informé que les ordres en eſtoient venus ; & qu'ils devoient aller attendre le ſecours d'Eſpagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes ; que meſme la reſolution qui en avoit eſté priſe, avoit eſté desja deux fois ſur le point de s'executer : apprehenda que la France n'en profitaſt, & s'emparaſt du Royaume de Naples.

ples. Ce qui luy donnant une furieuſe jalouſie, fit qu'il taſcha de me flater, & d'exciter mon ambition, me repreſentant, que ſi je voulois penſer à me mettre ſur le Troſne, où il ne me reſtoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y aſſiſteroit. Qu'il feroit faire une ligue pour ma conſervation, & pour ſa liberté. Et que pour me teſmoigner, que m'aimant, comme il faiſoit, il ne vouloit pas ſe contenter de me donner des conſeils & des ſouhaits, ſi je prenois cette glorieuſe penſée, il m'aſſuroit de m'en donner l'inveſtiture, & m'offroit de me preſter trois cens mil eſcus. Je luy reſpondis, ſans me laiſſer tranſporter à la vanité, que je luy eſtois infiniment redevable de ſon affection. Que le temps m'inſpireroit ce que j'aurois à faire, quand les Eſpagnols ſeroient chaſſez ; mais que cependant, non ſeulement j'acceptois l'argent qu'il me faiſoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant un extreme beſoin, je le ſuppliois tres-humblement de m'en aſſiſter promptement ; aprés quoy je l'aſſurois qu'il verroit bien-toſt achever le deſſein que j'avois entrepris, & ſi fort ávancé, contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ſes offres, mais l'argent ſe fit attendre ſans venir, & il me manda ſeulement de me ſouvenir de tout ce qu'il m'avoit dít ávant que de partir, m'ávertiſſant de me defier de tout le monde, ſur tout de craindre également & la France & l'Eſpagne, &

de

de veiller ſoigneuſement à ma ſeureté. Toutes choſes fortifierent mes eſperances, & me firent juger que j'eſtois plus prés du port que je ne croyois, puiſque tout le monde eſtoit ſi perſuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'euſſe des lumieres ſuffiſantes, qui commençoient à me flatter d'un heureux ſuccés, je crus que des perſonnes ſi eſclairées, & ſi bien informées, comme ſont tous les Princes d'Italie, ne faiſoient point à mon eſgard des demarches pareilles, à moins que de voir de dehors ce que l'embarras où j'eſtois, m'empeſchoit de reconnoiſtre ſi clairement. Ainſy je crus qu'il faloit obſerver ma conduite avec plus de ſoin, & veiller de plus prés à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'eſtoient ſuſpects, ſans negliger les moindres choſes, puiſque les Eſpagnols, ſi prés de leur perte, n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute ſorte de voyes.

L'inquietude, que je devois avoir avec raiſon, des pratiques de Gennare me fit reſoudre à m'en defaire à la premiere occaſion, & me ſervir de celle qui ſe preſenteroit, pour m'aſſurer du Tourjon des Carmes. Et comme il eſtoit à craindre, que les Eſpagnols ne puſſent à force d'argent, ſe rendre Maiſtres de quelqu'un de nos poſtes, qui eſtoient depuis cinq mois gardez par les meſmes perſonnes, ce qui leur donnoit moyen de connoiſtre certainement celles qu'ils devoient s'efforcer

de gagner. Je repreſentai au Peuple la laſſitude qu'il devoit avoir d'eſtre depuis tant de temps les armes à la main. Qu'il eſtoit juſte de les laiſſer repoſer, reſervant leur courage & leur fidelité pour des entrepriſes importantes, ſans les entretenir dans une continuelle fatigue. Ma propoſition fut reçuë avec un applaudiſſement incroyable. Il reſolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de ſe fier à moy de leur ſeureté, & me preſſerent de faire une levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choiſir les Officiers, & qu'ils me fourniroient les armes pour les ſoldats que j'enrollerois. J'avois desja un fonds certain pour la ſubſiſtance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas eſtre une grande ſomme. J'avois vingt mil eſcus à Rome, que je me reſolus d'envoyer querir par Auguſtin de Lieto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il ſe prepara à partir, mais le mauvais temps fut cauſe que ce ne puſt eſtre que le dixieſme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il voulut emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenterie, & autres choſes de prix, qu'il avoit amaſſées, ou qu'on luy avoit données ; & comme les gens de peu ſe laiſſent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de ſuite & d'équipage, & meſme une partie de ma Muſique ; & au lieu de revenir promptement,

ment, il s'amusa à se divertir quelque temps dans Rome, & y faire esclater & sa magnificence & sa grandeur ; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçû promptement mon argent, ma levée estant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, & fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pû prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traitter. Je ne manquois pas de bons Officiers & experimentez, puisqu'outre quantité de François, qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines, que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, se debandoient pour me venir trouver ; ils arrivoient tous les jours en grandes bandes, & si je ne me fusse pas perdu si-tost, il n'en fust pas demeuré dans un mois un seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde. Car pour peu de secours qu'elle m'eust donné, l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit la conqueste aisée, durant que j'ostois au Roy d'Espagne la Couronne de Naples, qui seule par son argent, son secours, ses hommes, & ses forces de mer, soustient la guerre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de la depense qui se fait en Flandres, comme celle des Ambassades de Rome, d'Allemagne, de Venise & de Genes.

Le neufieme de Mars Auguſtin de Lieto s'eſtant rendu à Poſilippe, pour s'embarquer avec mes deſpeſches, Vincenzo d'Andrea, qui ne cherchoit qu'un pretexte de faire ſouſlever le Peuple contre moy, appuyé de Gennare & de l'Elû du Peuple, crut en avoir trouvé le plus ſpecieux du monde, publiant que je me voulois retirer, aprés avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les felouques preſtes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus precieux, de meilleur & de plus rare. Le ſoir Auguſtino Mollo m'amena ſur les dix heures Ignatio Spagnuolo, Capitaine de la Monnoye, pour me donner ávis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de ſe tenir preſt avec ſa Compagnie, compoſée de trois cens Ouvriers qui y eſtoient employez, pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais, dequoy la reſolution avoit eſté priſe ; mais il m'aſſura en meſme temps de ſa fidelité, & qu'il tiendroit tous ſes gens ſous les armes, pour marcher où je luy commanderois.

Le dixieſme au matin je fus entendre la Meſſe aux Carmes, & viſiter toute la ville, pour voir tout ce qui ſe menageoit. Je vis bien quelque alteration dans les eſprits, ſur l'apprehenſion que l'on avoit donnée à toute la ville du deſſein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, aprés l'avoir fait ſaccager, & donné les ordres neceſſaires pour en emporter le butin. Je detrompai beaucoup de

gens

gens de cette fauſſe opinion, & mandai à Auguſtin de Lieto de ne pas ſe mettre à la voile, que je ne luy euſſe envoyé une depeſche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler auſſy-toſt que je fus ſorti de table. Durant que j'eſcrivois, Hieronymo Fabrani mon Secretaire, s'en vint tout effrayé, me donner ávis que toute la ville eſtoit ſouſlevée, & qu'il y avoit desja plus de quatre mil hommes dans le Marché ſous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teſte dans mon Palais. Il faillit à ſe deſeſperer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cét ávis, je ne faiſois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Une autre perſonne vint auſſy-toſt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquietude & d'apprehenſion que luy. Je commandai pour lors qu'on me fit amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y paſſoit, & obſerver ſoigneuſement les viſages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroiſſoient à la teſte de tous ces revoltez, & quelle parole il leur auroit oüy tenir. Je me fis apporter des bottes; mais mes valets eſtoient tellement eſperdus, qu'ils ne ſavoient ce qu'ils faiſoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois beſoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter,

ter, qu'il avoit trouvé cinq ou ſix mil hommes ſous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenze d'Andrée à leur teſte ; que tout le monde y eſtoit fort émû, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu & le Peuple. Je me réjoüis de cette nouvelle, jugeant bien puiſque dans leurs cris le nom d'Eſpagne n'eſtoit pas meſlé, que ce n'eſtoit qu'une ſedition, que ma preſence calmeroit auſſy-toſt. Il me preſſa de deſcendre promptement, & de monter à cheval, pour eſtre en eſtat de me faire voir, & de me defendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en meſme temps un grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la feneſtre, pour voir ce que c'eſtoit, j'apperçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais. Je leur fis ſigne du chapeau de s'arréter, leur criant que ce n'eſtoit rien qu'un petit deſordre, auquel j'allois remedier à l'heure meſme. Je deſcendis auſſy-toſt, & montant ſur un grand Courſier haleſan, qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mouſquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là eſtoient du Regiment de Diégo Perés, il ſe mit à la teſte, & je leur commandai de ſe tenir devant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à meſme temps à tous nos poſtes, pour veiller à leur ſeureté, & faire qu'on s'y tînt ſur ſes gardes, de peur que les ennemis ne ſe prevaluſſent du deſordre,

dre, qu'apparamment il devoit y avoir dans la ville. Aprés quoy je me mis à marcher ; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capoüanne, vis à vis d'une Chapelle, nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur une haquenée isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennare, & luy en mesme posture sur un coursier noir à la teste des seditieux, criant continuellement, Vive Dieu & le Peuple. Dés qu'ils furent à trente pas de moy, je fis faire une décharge sur eux, recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit ; dequoy ils s'acquittérent si mal, qu'il n'y eut personne ni de tué ni de blessé. Alors Vincenze d'Andrée & Gennare chercherent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes, où il se renferma, tellement épouvanté qu'il n'osa paroistre de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne ; l'autre regagna par la vîsteſſe de son cheval le Marché, pour de-là prendre une retraitte assurée. Je m'avançai aussy-tost vers tout ce peuple mutiné ; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quel sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader, que je songeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Espagnols, aprés avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus precieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le

le temps que j'eſtois parmi eux, ils avoient pus remarquer que mon foible n'eſtoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuſer. Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ájouſtoient legerement foy aúx traiſtres, qui me vouloient decrier auprés d'eux, pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'eſtoient pas ſatisfaits de ma conduite & de mes ſervices, qu'il faloit me le temoigner, ſans venir tumultuairement pour m'égorger, & qu'ayant des felouques toutes preſtes à la pointe de Poſilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, ſi j'eſtois aſſez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure meſme. Mais qu'ils verroient aprés, ſi Gennare & Vincenze d'Andrée, qui avoient eû aſſez de pouvoir ſur eux pour leur faire prendre les armes contre moy, leur ſeroient & plus utiles & plus fideles, & s'ils pourroient les garantir de la vengeance & de la cruauté des Eſpagnols, empeſcher les ſaccagemens & les incendies de leur ville, aſſurer l'honneur de leurs femmes, conſerver leurs biens & leur vie, auſſy bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait juſques icy, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils euſſent à l'avenir plus de tendreſſe & d'amitié pour moy, plus de reconnoiſſance de mes ſervices, & moins de creance à des traîtres, qui me vouloient faire perir, pour les remettre ſous la tyrannie des Eſpagnols.

Tous

Tous ces revoltez furent attendris par mon discours, & se recrierent qu'ils ne meritoient pas l'amour que j'avois pour eux. Qu'ils vouloient tous mourir pour moy, & qu'il faloit traisner par les ruës, & pendre par les pieds, tous ceux qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuseroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moy appaiser le desordre de la ville; je veux établir le repos, & employer ce qui me reste de vie, pour vous tirer à jamais d'oppression. Je continuai mon chemin vers le Marché, suivi de tout ce monde, qui me donnoit mil benedictions, & ne crioit plus que Vive Dieu & son Alteſſe, sans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il estoit persuadé, que mon interest & le sien estoient la mesme chose. En arrivant dans le Marché, je tins à peu prés à tous ceux que j'y rencontray, le mesme discours que je venois de tenir aux autres, qui fut suivi des mesmes demonstrations de respect & d'amitié. Onoffrio Pagano, un des plus affectionnez à Gennare, & de ceux aussy qui m'estoient des plus suspects, se trouva enveloppé avec sa Compagnie, & me fut amené, en luy tenant tousjours vingt pointes d'espées dans l'estomach, ou dans les reins; l'on fit aussy mettre les armes bas à toute sa Compagnie; & aprés luy avoir fait une severe réprimende, de les luy avoir fait prendre sans mon ordre, & d'avoir esté un de ceux qui marchoient à la teste des gens, pour venir attenter

tenter à ma vie, m'ayant donné des marques de ſon repentir, ou pour mieux dire de ſa peur, je luy pardonnay, en luy ordonnant de ſe retirer en ſon quartier, & de tenir la main que toutes choſes y fuſſent paiſibles.

En ſortant du Marché, je vis venir tout le long d'une ruë une grande affluence de peuple, & trouvay que c'eſtoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit pû de gens, s'en venoit joindre Gennare & Vincenze d'Andrée. Il ſe faiſoit porter dans une chaiſe decouverte, l'épée à la main, & au lieu d'appaiſer le tumulte, il taſchoit par ſes diſcours, d'émouvoir une nouvelle ſedition. Il demeura tout interdit à mon abord, & ſa ſurpriſe augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'eſtoient rejoints à ceux de ma ſuite, & ne crioient plus que comme les autres, Vive Dieu & ſon Alteſſe. Tout le Peuple me regardoit, & faiſant ſigne de la main, me demandoit la permiſſion de luy couper la teſte, & de le traîner par les ruës. Je fis ſigne que je ne le voulois pas, & le voyant un peu remis, je luy demandai ce qu'il pretendoit, & où il alloit. Il me reſpondit, qu'ayant appris qu'il y avoit du ſoûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher, pour recevoir mes ordres, & ſavoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire aſſembler le Corps de Ville dans Saint Auguſtin, pour de-là me venir trouver chez moy,

moy, & ſavoir ce que je leur voudrois commander dans cette preſente conjoncture. Vincenze d'Andrée rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé luy demanda Qui vive, luy tenant le piſtolet dans l'eſtomach, il luy reſpondit Dieu & le Peuple, & comme l'on diſoit ordinairement de meſme, il n'oſa luy laſcher ſon coup, mais voulut ſeulement me l'amener; ce que l'autre apprehendant, ſe ſauva devant luy de viſteſſe de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'eſtre expliqué ſur ce ſujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmaſſe, s'il euſt fait quelque violence ſans mon commandement, il manqua à me defaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'euſt eſté la plus neceſſaire.

Je fis enſuite tout le tour de la ville, que ma preſence & mes diſcours mirent en repos; & repaſſant à Porto, l'on me vint donner ávis que l'on ſe retranchoit à la Pietra del Peſcé, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyay deux jeunes hommes, nommez les Rigues, qui y eſtoient fort accreditez, dire de ma part au Capitaine, que ſi à mon paſſage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou ſi j'y voyois la moindre émotion du monde dans les eſprits, je le ferois pendre par un pied. Il obeït ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'un reſpect & d'une ſoûmiſſion toute entiere. Et laiſſant toutes choſes tranquilles

dans

dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour ſavoir de moy ce qu'ils avoient à faire ſur un ſujet ſi dangereux & ſi delicat.

Ce grand tumulte ſe paſſa comme un feu de paille. Et comme il avoit commencé ſans raiſon, il finit auſſy ſans effuſion de ſang, quoy que ſelon toutes les apparences, les ſuittes en duſſent eſtre & faſcheuſes & ſanglantes. L'Elû du Peuple m'eſtant venu trouver, ſuivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je luy fis des plaintes du procedé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé pluſtoſt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiſer, & luy dis, que quand il arriveroit de pareilles rumeurs, il faloit venir ſavoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres. Que la choſe s'eſtant ſi bien paſſée, je voulois encore une fois donner des preuves de ma clemence. Mais que ce ſeroit pour la derniere, puiſqu'à la premiere ſedition qui arriveroit, j'en ferois faire des chaſtimens exemplaires. Il me pria, aprés m'avoir mil fois demandé pardon, de l'accorder à Vincenzo d'Andrea, ce que je fis à la priere des Capitaines des Ottines, & ſeureté pour venir reconnoiſtre ſa faute, & ſe jetter à mes pieds. Il arriva un moment aprés, & ſe mettant à genoux devant moy, il voulut ſe juſtifier, & me faire des excuſes; me proteſta qu'a-

qu'aprés la grace qne je luy faiſois de la vie, reconnoiſſant que ſon crime devoit luy attirer les plus ſeveres punitions, il ſeroit à l'ávenir plus fidele & plus ſouſmis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour luy, & que je conſiderois trop, pour luy pouvoir rien refuſer. Que l'attentat, qu'il avoit voulu faire à ma vie, meritoit les plus cruels ſupplices; qu'il priſt garde de prés à ſa conduite, puiſqu'il ne pouvoit plus deſormais faire de fautes legeres, aprés tant de rechutes, & qu'il ſe reſſouvinſt combien de marques il avoit reçû de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnuës, & quelle avoit eſté l'opiniaſtreté de ſa malice. Que je l'obſerverois de prés, ſachant & tous ſes ſentimens, & toutes ſes intrigues, & que j'aurois ſi bien l'œil ſur luy, qu'à la moindre fauſſe demarche, il ſe trouveroit puni comme un perturbateur du repos public, un traiſtre à ſa Patrie, & un correſpondant de ſes Tyrans. Enſuite me mettant à le railler, je luy conſeillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit ſon eſpée de ſi mauvaiſe grace, qu'il ne ſe devoit plus faire voir en cette poſture ridicule, & ſe contenter de la plume, dont il ſe ſervoit mieux, & qui luy eſtoit plus ſeante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare, de me venir trouver ſur ma parole, & qu'il ſe rendiſt promptement chez moy, durant que j'eſtois

en

en humeur de pardonner. Il ſe reſolut de m'obeïr, mais dans la crainte d'eſtre deſchiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'eſcorter, qui ne luy furent pas inutiles ; les femmes luy criant mil injures, & le menu Peuple ſe voulant ſi tous momens jetter ſur luy. En arrivant il ſe mit à genoux devant moy, & s'en vint me baiſer les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, eſtant naturellement fort peureux. Je le tins aſſez long-temps en cét eſtat, ne pouvant me parler, & ne faiſant que me conjurer par Noſtre Dame des Carmes, & Saint Gennare de luy donner la vie, m'embraſſant les genoux de toute ſa force. Je le fis relever, en l'aſſurant que j'avois oublié tous ſes crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'ávenir il fuſt plus ſage & plus fidele. Je luy reprochai, que ſans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deuſt faire mourir le lendemain. Que c'eſtoit la troiſieſme ſedition que je luy pardonnois. Qu'il avoit ſouvent attenté ſur ma vie, & que je ſavois à quelle intention il m'eſtoit venu chercher chez Gaſpard de Roméro. Que je n'ignorois pas ſes correſpondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez. Que j'eſtois informé de ſes negociations avec la France, pour me perdre, & qui avoient empeſché que je n'en reçuſſe des aſſiſtances, & le Peuple du ſecours. Et qu'il jugeaſt luy-meſme,

ce

ce que pouvoient meriter toutes ſes ingratitudes pour moy, & ſa perfidie pour ſon pays. Il ne me reſpondit que par des larmes, & ſe rejettant à genoux, me crioit inceſſamment miſericorde. Je luy dis : A la conſideration du Corps de Ville, je vous l'accorde. Mais ſachez que c'eſt pour la derniere fois, & je veux pour ma ſeureté, mettre garniſon dans le Tourjon des Carmes. Je ne vous en oſterai pas neantmoins le commandement. Vous y demeurerez avec les ſix-vingts hommes que vous y tenez, pour voſtre ſeureté, & voſtre garde; & j'y ferai entrer tous les ſoirs une des Compagnies du Peuple, qui ſe relevera tour à tour. Et de cette façon je n'aurai plus d'inquietude, que les ennemis y puiſſent rien meſnager. Vous en ſerez tousjours le maiſtre, tant que vous ſerez fidele, & ſi vous ceſſez de l'eſtre, je tiendrai & voſtre place & voſtre perſonne entre mes mains. Et à meſme temps je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre, avec ſa Compagnie, & à Gennare d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & juſques à tant que j'euſſe eſté obei, je le retins pour ſeureté aupres de moy. Ainſi je profitai de cette ſedition, d'avoir augmenté mon credit; & de m'eſtre aſſuré du poſte le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant avis que ſes gens avoient eſté reçus, je congediai le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy, m'alleguant pour excuſes, qu'il n'y avoit plus de ſeureté

pour

pour luy dans la ville, le Peuple ayant conçû depuis cette derniere émeute une ſi grande haine pour luy, qu'il ne pouvoit plus ny le voir, ny oüir nommer ſon nom qu'avec horreur. Je depeſchai toute la nuit à Auguſtin de Liéto, afin qu'il fiſt le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, aprés quoy mes affaires devoient eſtre aſſurées, & mon entrepriſe bien-toſt finie; & pour donner la nouvelle à Rome du bon ſuccés de cette heureuſe journée.

Cependant l'Auditeur general eſtant revenu d'Averſe, me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procés du Maiſtre dé Camp Antonio de Calco, & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui ſe trouvans convaincus d'avoir voulu debaucher mes troupes, & les mener aux ennemis, fûrent condamnez à mort; & voulant s'en racheter pour vingt mil eſcus, quoy que j'en euſſe grand beſoin, je crus qu'un exemple m'eſtoit encore plus neceſſaire. Marco Piſano me demanda ſon renvoi, dautant qu'il eſtoit tonſuré, devant la Juſtice Eccleſiaſtique, que je luy refuſai, diſant que je ne reconnoiſſois pas pour un homme d'Egliſe, un Officier qui eſtoit actuellement les armes à la main, à la teſte des troupes. Le douzieſme de Mars l'execution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec un applaudiſſement general, & leurs biens eſtant confiſquez, je fis d'inutiles diligences, pour recher-

chercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui ſe trouva ſi bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle & fort bonne, que je donnai au Chevalier de Fourbin, qui fut tuée ſous moy, le jour que je fus pris priſonnier.

Les Eſpagnols eſtant reduits à la derniere extremité, & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes, & pour leurs garniſons des chaſteaux, ſe voulant deſcharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur coſté, de ſe retirer vers le noſtre, & nous en viſmes en deux jours de temps arriver une ſi grande quantité, qu'il fut aiſé de s'appercevoir de leurs penſées. Il euſt eſté à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laiſſer chargez de leur nourriture: mais aprés deux jours de refus, comme nous n'eſtions pas ſi preſſez qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir perir de faim un ſi grand nombre de perſonnes, & touché de compaſſion, je reçus à la priere de leurs parens, & amis, tous ceux qui ſe voulurent retirer auprés de nous, puiſque c'eſtoient des gens du pays, pour qui ils avoient pris tant de haine, qu'ils euſſent bien voulu en exterminer juſques au dernier. Je ne ſongeois qu'à pouſſer le temps par l'eſpaule, voyant mes affaires ſi bien diſpoſées, que j'eſtois aſſuré, avec un peu de patience, de les voir heureuſement terminer. Je m'appliquai ſeulement à faire amaſ-

ſer des bleds, pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amaſſer tout ce qui s'en pourroit aſſembler, avec promeſſe de le faire payer aux proprietaires, l'on mit enſemble en Pouïlle, cent cinquante mil charges de bled, & quatre-vingts mil dans la Baſilicate, dont le prix fut arreſté à aſſez bon compte. Et comme il ne me pouvoit venir commodement, à cauſe de la ville d'Ariane, qui en empeſchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le Maiſtre; ce qui me fut facile, par une negociation que j'eus avec le Marquis de Buonalbergo, qui à mon grand regret eut pour luy une ſuite malheureuſe. Il m'envoya un Religieux, pour m'aſſurer de ſes ſervices, & me propoſer de l'envoyer aſſieger, afin que me la faiſant remettre entre les mains, il demeuraſt priſonnier de guerre, & que m'eſtant conduit, & le laiſſant aller enſuitte ſur la parole, qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy, il puſt, ſans ſoupçon, ſe tranſporter en Calabre, y faire declarer ſes parens & amis, & s'emparer de la pluſpart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de credit, eſtant riche, & de la noble & ancienne Maiſon de Spinelli. Je laiſſe à juger de la joye, que je reçus de cette agreable nouvelle. J'y fis en meſme temps marcher ſix mil hommes, mil de la Cave, commandez par Diego Sorrentino, que j'avois fait

fait Maiſtre de Camp aprés l'attaque des poſtes, où il avoit ſi bien fait ſon devoir, autant de Nochere, ſous leurs Chefs ordinaires, & le reſte de Saint Severin, & des troupes de Paul de Naples, qui obeïrent depuis ſa mort à Horatio Vaſſallo, & Diego Vaſſallo ſon oncle, & fis General de ce Corps le Sieur de Villepreux, à preſent Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon deſſein. Ariane eſtant inveſti, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte l'Auditeur Carlo Ruſſo, qui la vouloit defendre, & le Veneroſo, Secretaire du Duc de Salſa, Preſident de la Province de Monte-Fuſcolo, qui s'eſtoit jetté dedans, aprés avoir abandonné Monte-Fuſcolo, quand Pietro Creſcentio s'en eſtoit emparé. Aprés la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane ſe rendit, ſans avoir eſté pillée. Le Duc de Salſe, & ſes deux enfans, le Marquis de Buonalbergo, & ſon fils, Dom Carlo Spinelli, Dom Luigi Cavaniglia & ſon frere, ſe retirerent dans le chaſteau, qu'ils rendirent à compoſition, la vie ſauve; à condition de m'eſtre conduits priſonniers. Mais tous nos gens de guerre s'eſtant enyvrez, pour ſe rejouïr d'un ſi bon ſuccés, ceux de Saint Severin, accouſtumez à toutes ſortes de meſchancetez, de deſordres & de cruautez, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allerent prendre ces Meſſieurs, & les traiſnant au milieu de la place, quelque effort que put faire le Sieur de Villepreux,

pour remedier à ce desordre, que ses canailles desarmerent & lierent, ils tuerent de sang froid entre deux Capucins, qu'il avoit demandez pour se confesser, le Duc de Salse, de trois arquebusades, & luy couperent la teste, comme ils firent ensuite au Bonito, & au Marquis de Buonalbergo, le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands & considerables services; & à peine les deux Cavanigles, les enfans du Duc de Salse; âgez de quinze ou seize ans, & Dom Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent eschaper de la fureur de ces Barbares: qui aprés cette horrible action, vinrent se jetter aux pieds du Sieur de Villepreux, & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faite, luy protestant de luy obeïr desormais, ne s'estant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empeschast de faire ce massacre, qu'ils avoient resolu; aprés quoy, il les congedia, ne reservant que ce qui luy estoit necessaire de garnison, pour la defense d'Ariane, dont je luy avois donné le Gouvernement, choisissant les meilleurs soldats, & les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette estrange nouvelle, qui fut cause que je ne pus ressentir la joye d'une si importante conqueste, qui me tiroit tout à fait de la necessité, m'assurant des vivres en si grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de-là les prisonniers me furent amenez, les deux Cavanigles liez, & les autres libres, pour estre des enfans. Je fis à mesme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Je renvoyai les enfans du Duc de Salse chez leurs parens, aprés leur avoir tesmoigné la douleur, que j'avois ressentie de la mort de leur pere, & leur avoir fait cent caresses, & promis d'adoucir par mes graces la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils ressentoient si vivement. Pour Dom Carlo Spinelli, je l'embrassai cherement, donnai des larmes au malheur de son pere, luy promis de luy en servir à l'ávenir, & de reconnoistre en sa personne les obligations que je luy avois, & le retins chez moy, jusques à tant que j'eusse des nouvelles de ses parens, ausquels je tesmoignai par des lettres la part que je prenois à leur affliction, dont j'estois aussy sensiblement touché qu'ils le pouvoient estre. Ce pauvre enfant, fort spirituel & fort bien fait, reçût avec tant de reconnoissance tous les tesmoignages de mon déplaisir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la memoire, & d'estre toute sa vie attaché inseparablement à mes interests, Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grande mere, la Princesse de Saint Georges, qui me l'envoya redemander. Et j'avouë qu'une des choses que j'ay ressenti davantage dans ma prison, fut de n'avoir pas eû le temps

de chaſtier les auteurs d'une ſi horrible cruauté, dont je ne me conſolerai de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faiſant tous les jours de nouveaux embarras, & de ſemblables actions ; je reſolus de prendre mon temps, pour me defaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & ſaccagemens, rendoient inutiles tous les ſoins que je prenois d'attirer à moy toute la Nobleſſe, dés que quelqu'un me paroiſſoit affectionné, ils taſchoient de le degouſter par de mauvais traittemens. Polito Paſtena eſtoit le premier à faire de pareilles choſes, ne ſouhaittant pas que les affaires du Royaume ſe pacifiaſſent ; jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunement, ny conſerver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit ſouverainement. J'avois donné des ſauvegardes au Duc de la Rocque pour quelques-unes de ſes terres, que ne reſpectant pas, il envoya piller, comme par dépit, de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en eſcrivis une lettre fort ſeche, à laquelle il me fit reſponſe par un Preſtre, auquel je demandai ſi j'avois eſté obeï : il me reſpondit que non, & me voulut faire des excuſes ; je ne les eſcoutai pas, & deſchirai la lettre qu'il m'apportoit ſans la lire, & luy dis en colere : Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils ſoient executez ponctuellement & promptement. Polito Paſtena veut faire l'in-

l'independant & le petit Souverain ; dites-luy de ma part, que s'il continuë à en uſer de meſme, je luy apprendrai ſon devoir, & le chaſtierai ſelon ſon merite ; il n'eſt point en ſeureté dans Salerne, ny au milieu de ſes Bandits contre ma puiſſance & mes reſſentimens, & en quelque lieu qu'il ſe retire, je ſaurai bien l'attraper, & ſerai auſſy Maiſtre de ſa teſte, que je l'ay eſté de celle de Paul de Naples. Mais que s'il change de conduite, & eſt à l'ávenir plus ſouſmis & plus obeïſſant à mes commandemens, je l'aimerai & le conſiderai comme j'ay fait juſques icy, & luy donnerai plus de credit & d'autorité que par le paſſé. Son envoyé luy porta cette reſponſe, qui le fit trembler, tout aſſuré qu'il eſtoit ; je le reconnus par ſon procedé, faiſant à l'heure meſme rendre juſques à la moindre choſe qui avoit eſté priſe, & ſatisfaiſant, ſans replique & ſans remiſe, à tout ce que je luy ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour eſtre diſſimulé, & reſſerrant plus eſtroitement ſes liaiſons avec Gennare, il luy envoya une depeſche pour les Miniſtres de France, leur offrant, que ſi l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François ; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave & de Nocera, au nombre de ſix mil hommes. Ce qui cauſa l'entrepriſe malheureuſe de Monſieur le Prince Thomas, dont les Eſpagnols eſtant ávertis par cette depeſche, qui

aprés ma priſon leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui eſt le paſſage des montagnes, & ayant par-là empeſché la jonction de gens des trois terres que j'ay nommées, luy fit apprehender quelque trahiſon, veu que l'on n'executoit rien de ce qu'on luy avoit fait eſperer. Cela l'obligea de ſe rembarquer avec bien de haſte, & peu de reputation : dequoy j'avouë n'avoir pas eû peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pû, avec de puiſſantes intelligences, l'armée du Roy, & un Corps conſiderable de troupes à debarquer, faire aucun effet ; au lieu que j'avois, ſeul & ſans aſſiſtance, ſouſmis un grand Royaume, & m'y eſtois maintenu cinq mois, quoy que l'on euſt voulu deſcrier ma conduite, & m'oſter l'honneur des choſes extraordinaires, & ſurprenantes que j'avois faites, par ma ſeule adreſſe & ma vigueur.

L'Elû du Peuple, continuant tousjours ſes commerces avec les ennemis, me fit reſoudre à l'en chaſtier : & comme par l'autorité que luy donnoit ſa charge, il m'euſt eſté hazardeux de le faire publiquement, & par les voyes de la Juſtice ; je reſolus de le faire indirectement, & avec tant d'adreſſe, que je ne puſſe en eſtre ſoupçonné, & que ſa mort fuſt attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir, qu'ils avoient eû avis, par quelques-unes de leurs felouques, qu'il en faiſoit charger en l'iſle de

Pro-

Procitta, dont il oſtoit de toutes ſortes de rafraiſchiſſemens, pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle ſorte contre luy, qu'ils reſolurent; ſur l'heure meſme, de luy aller couper la teſte: je leur defendis expreſſement de l'entreprendre, leur promettant de le faire arreſter le jour meſme, de luy faire faire ſon procés, & le faire mourir juridiquement; m'eſtant important de tirer ſa confeſſion par les tourmens, & la connoiſſance de tous ceux de ſa caballe, & qui maintenoient des intelligences avec les Eſpagnols. Je les renvoyai puis aprés, en leur recommandant le ſecret; & voulant me ſervir de cette belle diſpoſition, je commandai à Cicio Batimiello & Peppo Ricco, gens fideles & reſolus, & propres à executer une affaire de cette nature, d'aller diſner en ce quartier, pour y maintenir les eſprits eſchauffez, & des gens preſts pour les ſuivre à l'heure que je le preſcrirois. En ſortant de table j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y prenoit les armes. Je montai auſſy-toſt à cheval & m'y rendis. Et trouvant tout le Peuple eſmû, je leur en demandai la raiſon. Ils me dirent, qu'ayant appris de nouvelles trahiſons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le ſouffrir, & eſtoient reſolus de s'en aller chez luy luy couper la teſte, & faire traiſner ſon corps par les ruës. Je leur defendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas

ſouffrir qu'il s'en fiſt dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moy, je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fiſt reprendre, & allaſt executer ſon deſſein, dont je ne pourrois pas eſtre ſoupçonné, aprés avoir appaiſé le deſordre. Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant apris qu'Onoffrio Pagano eſtoit chez luy, qu'il faloit enveloper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Eſtant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet, avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je eſté un quart d'heure en converſation avec luy, que l'on me vint dire, que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens, qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus auſſy-toſt me mettre à la feneſtre, où à peine eſtois-je, que je vis venir quantité de Peuple, qui portoient une teſte au bout d'une picque, trainoient un corps attaché par un pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins deſchiré ſes habits. Je fis arreſter tout ce monde, & demandai quel ſpectacle c'eſtoit. Ils me reſpondirent que c'eſtoit le corps d'Antonio Mazella, Elû du Peuple, & ſa teſte que l'on portoit au bout d'une picque. Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchoient des premiers, je leur demandai comment ils avoient eſté aſſez hardis, aprés la defenſe que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'eſtois bien tenté de les fai-

re

re pendre. Ils ſe mirent à genoux, & me demanderent pardon, permiſſion & ſeureté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils monterent dans ma ſalle, & m'amenerent liez deux beaux freres d'Antonio Mazella, & me dirent, qu'aprés que j'eus appaiſé le tumulte de Porto, on les eſtoit venu avertir d'une nouvelle trahiſon de l'Elû du Peuple, & d'une conſpiration qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit executer le lendemain. Ce qui les avoit ſi fort animez, qu'ils avoient couru l'en chaſtier à l'heure meſme, apprehendant que par trop de bonté & de clemence, je ne vinſſe à luy pardonner, & que quelque punition que je vouluſſe faire d'eux, ils s'y ſouſmettoient de bon cœur, & mourroient ſatisfaits, d'avoir teſmoigné leur paſſion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiſcretion de voſtre zele : mais ſi jamais vous retournez à faire des choſes ſemblables, j'en ferai une punition ſi exemplaire, que perſonne deſormais dans Naples n'oſera entendre des violences de cette nature. Je commandai, que pour l'exemple, l'on allaſt mettre ſa teſte ſur l'epitaphe du Marché, & que ſon corps y fuſt pendu par un pied. Pour ſes deux beaux-freres, j'en fis à meſme temps mettre l'un en liberté, eſtant aſſuré de ſa fidelité ; & pour l'autre, pour l'exemter de la fureur du Peuple, je le fis mener priſonnier dans la Vicairie, & deux jours aprés, je luy envoyai un

paſſeport, pour ſe retirer où il voudroit, avec ordre de ſortir de la ville.

Ce tragique accident toucha ſenſiblement les Eſpagnols, pour avoir perdu un homme, ſur lequel ils faiſoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieuſement alarmé, & de peur d'une pareille aventure, il ſe reſolut de s'embarquer avec tous ſes treſors, ſur une felouque, & de ſe retirer à Veniſe. Je luy produiſis avec adreſſe, des Patrons de felouques apoſtez, pour le ſervir, & qui m'en donnant ávis, me l'auroient fait ſurprendre avec tout ſon bien, qui m'auroit tiré de la neceſſité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires; & j'aurois pû, le prenant ſur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre, avec l'applaudiſſement general de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piege, qui luy eſtoit ſi finement tendu, ſi le Baron de Rouvrou, qui épioit ſoigneuſement toutes mes actions, pour luy en rendre compte, ne l'euſt áverti, que j'avois donné une audience ſecrete à des Mariniers; ce qui luy ayant donné du ſoupçon, l'obligea de s'informer ſi exactement quels ils pouvoient eſtre, qu'il reconnut que c'eſtoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui luy fit quitter cette penſée qu'il devoit executer le lendemain. Le deſeſpoir où il ſe vid, d'avoir eſté decouvert, l'obligea d'envoyer un de ſes confidens pour conclure quel-

quelque choſe avec Dom Jüan d'Autriche, & le Viceroy. Dequoy eſtant informé par Auguſtino Mollo, je crus m'en devoir defaire à quelque prix que ce fuſt. Ce qui n'eſtoit pas aiſé, ne ſortant point de ſon Tourjon, & ainſy ne pouvant pas luy faire jouër le meſme tour qu'à l'Elû du Peuple, ny rien entreprendre ſur luy, qu'à force ouverte, & avec grande effuſion de ſang, puiſqu'il avoit autant de gens dedans, que la garniſon que j'y avois fait entrer.

Auguſtino Mollo me voyant dans cét embarres, me vint trouver le ſoir & me dit, Je vous apporte dequoy vous oſter Gennare de deſſus les bras: ſes trahiſons meritent la mort: il importe fort peu de quelle maniere la juſtice s'en faſſe; voyez cette phiole pleine d'une eau ſi belle & ſi claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ſes infidelitez; ſon Capitaine des Gardes ſe chargera de luy faire prendre, ſans qu'il s'en apperçoiue, n'ayant pas le moindre gouſt du monde. En effet le lendemain, qui eſtoit un Vendredi, il luy fit avaler toute entiere à ſon dîner, mais ſoit que la doze en fuſt trop forte de moitié, ou qu'il n'euſt fait tout ſon repas que de choux à l'huile, qui eſt aſſurement le plus grand de tous les contrepoiſons, il luy prit un vomiſſement, en ſortant de table, qui le garenrit d'un peril ſi evident, & qui paroiſſoit ſi aſſure. Il en fut quitte pour un mal de teſte & d'eſtomach, de quatre ou cinq jours, ſans qu'il

qu'il euſt pû prendre aucun ſoupçon de ce qui luy avoit eſté preparé, & qui le devoit emporter ſans remede.

Je m'apperçus qu'il ſe faiſoit quelque friponnerie dans ma Secretairie, dont j'avois desja recu des plaintes ; & une expedition que j'avois refuſée trois fois, m'eſtant preſentée juſques à la quatriéme. pour la ſigner parmi une grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, & luy ayant fait une ſevere reprimende, je luy dis, que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excuſa ſur ſes Commis, que je luy fis tous chaſſer à l'heure meſme ; à la reſerve d'Innocentio, en qui j'avois beaucoup de confiance, & luy ordonnai d'en chercher d'autres, l'aſſurant qu'à l'ávenir, je ne m'en prendrois plus à ſes Commis, mais que ſa perſonne m'en repondroit. Et ſachant que depuis que j'eſtois à Naples, il avoit amaſſé plus de quarante mil écus, je luy demandai vingt mil à emprunter, luy promettant de les remplacer de l'argent, que j'avois envoyé querir à Rome. Il me repondit que c'eſtoit un méchant office qu'on luy rendoit, & qu'il n'en avoit point ; ce qui m'eſtoit difficile à juſtifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amaſſé, & la pluſpart dans des Convents de Religieuſes, pour l'envoyer à Rome, à la premiere occaſion. Son avarice cauſa ma perte : mais il n'en fut pas quitte à ſi bon marché ;

ché ; car il luy en couſta & tout ſon bien & la vie meſme ; les Eſpagnols luy ayant fait trancher la teſte, pour avoir decouvert, durant ſa priſon, qu'il écrivoit à feu Monſieur le Cardinal Mazarin, ſes lettres ayant eſté arrêtées à Rome, & renvoyées au Viceroy par le Cardinal Pauſirolle. Il donnoit ávis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de ſurprendre le Chaſteau neuf, par une intelligence qu'il y avoit menagée.

L'on continuoit le proces des priſonniers de l'armée d'Averſe, & du Baron de Modéne, que je laiſſois aller en avant, pour ſatisfaire le Peuple, reſolu neantmoins, quand il ſe rencontreroit vne occaſion ſeure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que ſon malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur & de bonté naturelle, qui luy firent faire des fautes, quoy qu'il euſt tousjours eû de bonnes intentions.

Un Medecin François que j'avois, ſe trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je reſolus, pour eſtre mon domeſtique, de le faire pendre, pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville, m'ayant par pluſieurs jours opiniaſtrement demandé ſa grace, je ne pus à la fin la leur refuſer, & je le fis demeurer priſonnier, en attendant que je le puſſe chaſſer, & faire ſortir du Royaume par la premiere commodite.

L'amitié du Peuple alloit ſe fortifiant pour moy

moy tous les jours devantage, auſſy bien que leur joye, & le deſeſpoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Pouïlle, dont le premier convoy fut de trois cens mulets, le ſecond trois jours, aprés de cinq cens, & continuant tousjours en augmentant, juſques au Jeudi de la ſemaine de la Paſſion, qu'il en vint un de quinze cens; ce qui faiſoit, que j'avois reſolu le premier jour de May de remettre le pain au meſme prix, qu'il avoit eſté dans les milleurs temps. Je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à ſi bon marché, de peur d'eſtre obligé de le rencherir par aprés, afin de gagner quelque choſe ſur ce que le bled me coûtoit, pour remettre un fonds de deux cens mil écus dans la Conſervation, comme il accouſtumé d'y avoir. Et pour ne pouvoir plus retomber dans la neceſſité, toutes les ſemaines je le faiſois baiſſer de prix. Et comme il faloit une ſomme confiderable, pour commencer les premiers achats, je m'áviſai d'un expedient, qui fut de me faire donner la liſte de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur repreſentai, que la miſere, & le manque de vivres nous pouvant rejetter dans l'embarras, ils ſeroient les premiers à en ſouffrir, puiſqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maiſons, & la diſſipation de tous leurs biens. Qu'il faloit, pour éviter cét inconvenient, me preter chacun mil écus, & que pour la ſeureté de leur argent, ils nommaſſent deux d'entre eux, pour

pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils se rembourseroient de leurs avances, à mesure que le debit se feroit des bleds: Et qu'ainsy ils n'avoient rien à hazarder. Que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme, & moy profité de cinquante mil écus, le vendant un tiers plus qu'il ne me coustoit. Cét expedient fut approuvé de tout le monde, & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella, pour Elû du Peuple, la personne de Donato Grimaldo, avec une generale satisfaction, pour estre un fort riche Marchand, fort homme de bien, & qui n'estoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils se voyoient si proches, & agissant comme des desesperez, ils s'attachoient à tout ce qui leur estoit presenté. Ils envoyerent des galeres, pour tascher de reprendre la Tour de Sperlongue. Ils firent sortir de Gayette Dom Martin de Verrio, qui commandoit dans la ville, avec une partie de sa garnison: firent marcher des troupes de Capouë, envoyerent d'un costé le Prince de la Rocque Romane, & celuy de Minorvine, & nos Bandits, depuis la defaite du Papone, n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec une legere resistance, sur la fin de Mars, & Fondi & Sperlongue.

Du costé de Calabre, Dom Jüan de Saint Severin faisoit de grands progrés; il se rendoit Maistre

Maiſtre de toute la Province, avoit amaſſé les troupes qu'il m'avoit promiſes, mis enſemble en huile, en ſel & en ſoye, pour un million d'or d'effets, fait grande proviſion & de poudres & de ſalpetres, n'attendant que l'occaſion que je vinſſe en Pouïlle pour s'y rendre auprés de moy, & pour me conduire toutes ces choſes. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stiliane, le Baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours, & qui avoit pris Tordamare; poſte important dans la Baſilicate. Il m'y arriva un petit deſordre, où je remediai à l'heure meſme. Sabbato Paſtoré, ayant tiré les garniſons de Lucera, Foggia & Troya, pour aller tenter une entrepriſe conſiderable, les Princes de Monteſarchio & de Troya, ces trois places eſtant degarnies, s'en ſaiſirent, durant ſon abſence; & par l'ávis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d'y retourner: il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en eſtans retirez, ſur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Eſpagnols ſont defians, ils s'imaginerent, qu'ils ne s'en eſtoient rendus les maiſtres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par une pure complaiſance pour moy, ils en eſtoient ſortis à la priere que je leur en avois faite, & ſur l'aſſurance, que je leur ferois raiſon des ſujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & ſachant que j'avois des intrigues ſecretes avec la Nobleſſe, ils ſoupçonnoient le plus ſouvent que ce qu'elle

ne

ne pouvoit s'empeſcher de faire n'eſtoit que pour ne me pas deſobliger, ayant pris de trop fortes meſures avec moy. Je ne travaillois pas à les deſabuſer de cette erreur, qui m'eſtoit ávantageuſe, les tenant par-là en des inquietudes continuelles, qui leur faiſoient deſobliger les gens de qualité, qui, quelques ſervices qu'ils leur rendiſſent, ne pouvoient les guerir de leurs defiances.

Tout le Royaume s'alloit diſpoſant en ma faveur. J'apprenois à toute heure que quelqu'un s'eſtoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de noſtre armée, ou celle de mon frere le Chevalier, pour terminer en un jour toutes choſes. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les deſſeins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoiſtre la Doüanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient perſonne dedans, je m'áviſai d'une invention aſſez extraordinaire. Je fis ouvrir un chemin ſous terre, dans un jardin abandonné, auprés du Convent de Saint Sebaſtien. L'on y travailloit continuellement, & faiſant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduiſis une mine de plus de quinze cens pas, capable de paſſer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la ciſterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui eſtant diſſoutes par ce moyen, en grattant tomboient ſans aucun bruit

toutes

toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverſer ſans faire d'effort. Les choſes eſtant ſi bien diſpoſées pour l'execution de mon entrepriſe, les Eſpagnols n'en ayant eû aucun ſoupçon, ny perſonne connoiſſance, que ceux qui avoient ſoin de ce travail, je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui eſtoit d'introduire deux cens hommes dans la ciſterne de l'huile, les faire ſortir dans la cour de la Doüanne, remplacer la ciſterne d'un pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les ſouſtenir, & ſortant de la maiſon, venir attaquer par derriere la Porte du Saint Eſprit, poſte des Officiers reformez Eſpagnols, & le plus conſiderable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, ſuivis de deux mil hommes de pied, pour entrer par la ruë de Toléde, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit une alarme generale dans tous leurs quartiers, dont par cette ſurpriſe, je m'emparois ſans aucune reſiſtance. J'eſtois averti tous les jours, qu'ils ne ſe doutoient de rien, puiſque l'on ne les entendoit point travailler; que par un trou, l'on deſcouvroit qu'ils n'envoyoient perſonne dans cette maiſon: & les eſpions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune defiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, une jeune Religieuſe aſſez belle, qui avoit

ſon

ſon frere de leur coſté, s'eſtant apperçuë que l'on travailloit, ſans ſavoir à quoy, leur en voulut donner avis, & ayant eſcrit un petit billet, elle monta ſur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebaſtien, afin de le jetter, & elle y reçuſt malheureuſement une mouſquetade, qui l'ayant tuée toute roide, fut trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit preſſer l'execution de mon entrepriſe. Je choiſis la nuit du vingtieſme de Mars, tout à propos pour une affaire ſemblable, eſtant fort obſcure & fort pluvieuſe, & faiſant un ſi grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les uns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoiſtre cette cave, pour y faire entrer enſuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes une alarme par le feu qui ſe prit à la bandoüilliere d'un ſoldat, dont toutes les charges brûlant, firent un aſſéz grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'eſtoit, ce ne fut qu'une matiere de riſée. J'allai donc juſques au bout de cette mine, & entendant picquer au deſſus de moy, je m'arreſtai pour eſcouter, & reconnus bien que nous eſtions deſcouverts, de quoy je fus eſclairci, quand je vis par un trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la ciſterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure meſme, & par quelques trous, qu'ils firent, ils nous tirerent deux mouſquetades. Il n'y avoit que trois

trois heures que mon affaire eſtoit deſcouverte, comme j'appris peu de jours aprés ; & j'employai le reſte de la nuit à faire boucher & terraſſer l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne ſe puſſent ſervir de noſtre travail contre nous : & j'eus bien du deplaiſir de voir, qu'aprés douze jours de peine inutile, j'euſſe manqué par la trahiſon d'un Capitaine, à me rendre maiſtre de tous les quartiers des Eſpagnols ; ce qui eſtoit infaillible & aiſé, à ce qu'ils m'ont eux-meſmes avoüé depuis.

Ils recommencerent à former des conjurations contre moy, & par le moyen de Vincenzo d'Andréa, ils firent un deſſein, qu'ils menagerent ſi adroitement, que je ne pouvois eviter d'eſtre aſſaſſiné, ſi je n'en euſſe eſté áverti. Le matin du vingt-troiſiéme de Mars, Auguſtino Mollo me vint trouver ſur les ſix heures, & m'amena un Gentilhomme Sicilien, homme d'eſprit & de reſolution, que le Duc de Medina de las Torrez, eſtant Viceroy, avoit fait venir exprés à Naples, pour luy donner la commiſſion de pourſuivre tous les Bandits du Royaume. Il eſtoit des amis de Vincenzo d'Andrea, qui par la confiance qu'il avoit en ſa perſonne, luy avoit declaré ſon ſecret ; dont il me vint rendre compte. Il me dit, qu'il avoit envoyé à Dom Jüan, & au Comte d'Ognate, pour ájuſter avec eux les conditions, & les recompenſes que l'on donneroit à Cicio de Regina, Capitaine

pitaine du Regiment de Sebaſtien de Landi, Maiſtre de Camp de la Porte d'Albe, & aux autres conjurez, qui me devoient arquebuſer le vingt-cinquiéme de Mars, durant que j'entendrois la Meſſe dans l'Egliſe de l'Annonciade ; & que ſi je faiſois obſerver ſoigneuſement Gennaro Pinto, fils du Maiſtre du Banco de li Poveri, l'on le trouveroit ſaiſi de toutes les inſtructions, & de tous les ordres, eſtant celuy qui avoit eſté chargé de cette commiſſion, pour eſtre perſonne ſpirituelle & affidée de Vincenzo d'Andrea : & il m'aſſura de me venir informer de tout ce qu'il apprendroit de plus. Je donnai les ordres neceſſaires, pour attraper ce traiſtre, qui me furent inutiles, puiſqu'au lieu de revenir par terre, il ſe fit rapporter ſur une felouque, & vint debarquer á une fauſſe porte, qui eſt au pied de la muraille de la Pietra del Peſce. Ce meſme Gentilhomme me vint ávertir de ſon retour, & que toutes les demandes ayant eſté accordées, l'execution ſe devoit faire dans l'Egliſe de l'Annonciade durant la Meſſe, & que Cicio de Regina en eſtoit le Chef, comme il me l'avoit desja dít. Le matin de cette grande journée, j'ávertis tous mes confidens de ſe tenir preſts avec leurs Compagnies, pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poſter tous ſes gens, dont je fus áverti, l'ayant fait ſoigneuſement obſerver, depuis les ávis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma cham-

chambre, & le regardant fixement, pour voir ſi je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans ſon viſage, je luy demandai s'il ne deſiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement un memorial qu'il me preſenta, & luy dis : Vous me demandez une choſe preſque impoſſible, que j'ay refuſée à beaucoup de perſonnes de conſideration ; mais à un homme que j'aime comme vous, qui à pour moy tant de zele & de fidelité, je ne ſaurois me rendre difficile : & prenant une plume & de l'ancre, je luy reſpondis de ma main favorablement ſa requeſte. Avez-vous, luy dis-je, quelque choſe à deſirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me ſauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me reſpondit que non. Je l'embraſſai deux ou trois fois, pour voir, ſi le bon traittement, que je luy faiſois, ne luy donneroit point quelques remords ; je ne remarquai en luy aucune alteration : & me demandant ſi je n'allois pas à l'Annonciade à la Meſſe, & ſi je ſortirois bien-toſt, je luy reſpondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaiſe : & prenant congé de moy, J'y cours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai ſi je devois faire inveſtir l'Egliſe, & le prendre dedans avec tous les conjurez ; mais ne voulant pas l'enſanglanter, jugeant bien qu'ils ne ſe laiſſeroient pas prendre ſans defenſe, je fus entendre la Meſſe aux Carmes, ſei-

feignant qu'il m'eſtoit ſurvenu une affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commandai à Sebaſtien de Landi, de ſe tenir tout le jour auprés de luy, me l'amener le ſoir, & le faiſant obſerver, le faire arreſter, en cas qu'il ſe vouluſt eſchaper. Le ſoir je fis trouver chez moy l'Auditeur general, & ſon Maiſtre de Camp me l'ayant conduit. Je l'envoyai à la Vicairie, diſant que je ne voulois pas voir un traiſtre, & un aſſaſſin, je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me reſpondit que non; que ſeulement il s'eſtoit arreſté ſous un portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque choſe, & mis le pied deſſus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en meſme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris auſſy-toſt, & trouvai une lettre de Dom Jüan d'Autriche, s'adreſſante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit, que l'argent qu'il m'avoit promis, eſtoit preſt à Genes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté; mais que le Roy ſon pere, aimant les Napolitains, comme ſes enfans, quoy que rebelles, il ne pouvoit ſe reſoudre à entrer par les deux poſtes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à ſang, ayant ordre exprés de les traitter avec toute ſorte de clemence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les

ſouſmettre à ſon obeïſſance, & leur pardonner leur inſolente ſedition. Et il y en avoit quatre pareilles, diſtribuées aux conjurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, aprés ma mort, feignit de la tirer de ma poche, afin d'empeſcher par cette lecture le reſſentiment de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure meſme l'Auditeur general, pour luy faire donner la queſtion, avec ordre dés qu'il commenceroit à parler, de faire ſortir tout le monde, & d'eſcrire luy-meſme ſa depoſition, jugeant bien, que pour retarder ſon ſupplice, il embaraſſeroit dans ſon crime quantité de gens conſiderables, & peut-eſtre de la Nobleſſe : afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'eſtant le Maiſtre de ſa confeſſion, je n'en declaraſſe au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choſes : mais cedant à la violence des tourmens, il declara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunement attenter à ma vie, & pour taſcher aprés, dans l'eſtonnement public, de porter tous les eſprits en faveur de l'Eſpagne. Que l'on luy donnoit pour recompenſe ſix mil eſcus, & une Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la Province de Monte-Fuſcolo. Que les billets s'en trouveroient dans un Convent, qu'il nomma, auſſy-bien que la Religieuſe qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes.

Je

Je ſoubſigné Cornelio Spinola promets de payer au Sieur Cicio de Regina la ſomme de ſix mil Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cét eſcrit, viſé de ſon Excellence le Comte d'Ognate, noſtre Viceroy. En foy dequoy j'ay eſcrit & ſigné le preſent Billet de ma main, á Naples le 22 Mars 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le Sieur Cicio de Regina.

Son Excellence m'a commandé de vous faire ſavoir, que pour recompenſe de ſervice. il vous a accordé une Compagnie de la Sachette dans le departement de Monte Fuſcolo, ordonnant qu'en vertu du preſent Billet vous en ſoyez mis en poſſeſſion, à Naples ce 22 Mars 1648.

DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'eſclaircirent tout-à-fait de ſon entrepriſe, & il conta particulierement le detail de la maniere dont il la pretendoit executer, Les Eſpagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit, quand j'eſtois priſonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes, pour ſortir de quelques maiſons voiſines, où ils eſtoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont aſſuré qu'il n'y eſtoit pas ſeulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroiſtre zelé pour les Eſpagnols, & ne pas eſtre ſoupçonné d'intelligence avec ſon frere Dom Jüan de Saint Se-

verin, qui commandoit pour moy dans la Calabre ; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano, de la Maiſon de Brancacio, avoit fourny des valets & des armes, ne s'eſtant pas ſouvenu, qu'à mon arrivée à Naples je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare. Mais comme ce n'eſtoit pas une obligation particuliere, ſa liberté luy eſtant arrivée par la fortune commune de tous les priſonniers, il n'avoit peut-eſtre pas crû m'en eſtre fort redevable. Ottaviello Brancacio eſtoit du nombre des conjurez, & bien d'autres, qu'il accuſa, entre leſquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aymois, & que je conſiderois, qu'il nommoit, afin de retarder le jugement de ſon procés par l'embarras & la confuſion, dans quoy ſa depoſition me jetteroit. Il devoit y avoir trente perſonnes dans d'Egliſe avec des mouſquetons, poſtez tout autour de la place, qui m'eſtoit preparée ; & afin d'eſtre moins apperceus, ils devoient tous tirer ſur moy, dans le temps de l'eſlevation, où tout le monde a les yeux attachez ſur le Preſtre, & le ſon de la clochette devoit eſtre le ſignal de leur decharge. Enſuite Cicio de Regina, & trois autres, qui devoient eſtre les plus proches de moy, avoient chacun une lettre, que celuy d'eux, qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire ſemblant de tirer de ma poche, & la liſant au Peuple, l'amuſer, durant que les autres conjurez s'evaderoient.

Je

Je le fis condamner à mort, & m'eſtant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio, oncle du Marquis de Monte-Sylvano, le Seigneur Joſeppe Brancacio, & un autre de meſme nom, ſes couſins, la Signora Cicia Piuſſa ſa mere, & tous les autres Cavaliers, que ce traiſtre avoit accuſez; & leur ayant lû ſes depoſitions, je leur dis à tous. Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'une action ſi noire, je ne voulois pas ſeulement qu'ils en fuſſent ſoupçonnez, & que quand meſme ils auroient eſté complices de cét attentat, j'aymois trop la Nobleſſe, pour tremper mes mains dans leur ſang, & bruſlai enſuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure meſme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte-Sylvano, fis retirer tous les mouſquetons qui luy appartenoient, & ſur la pluſpart deſquels ſes armes eſtoient gravées, pour eſtouffer les ſoupçons, que l'on en pourroit avoir contre luy, & priai ſa mere & ſon oncle de me l'amener le ſoir; ce qu'ils firent. Et je luy dis, que quoy que je le puſſe accuſer d'ingratitude, aprés luy avoir donné la liberté, & ſauvé la vie, que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de luy en faire ce petit reproche, ſachant que la honte, qu'il en auroit, & le remord de ſa conſcience eſtoient le plus grand ſupplice que l'on puſt faire endurer à un homme genereux comme luy.

Que j'oubliois de bon cœur ce qu'il avoit fait, & luy pardonnois d'avoir eû part. & contribué de ſes armes & de ſes gens, à l'aſſaſſinat d'un Prince qui l'aimoit cherement, & qui devoit paſſer pour ſon bienfaicteur. Que j'attribuois ce procedé à l'indiſcretion de ſon zele pour ſon Roy. Qu'il devoit neantmoins eſtre un peu plus reglé, & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance. Que je luy demandois ſon amitié, dans l'aſſurance, que me l'ayant promiſe, j'y pourrois faire plus de fondement que ſur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma generoſité, & venant ſe jetter à mes pieds, il me proteſta de ne jamais perdre la memoire d'une ſi grande & ſi extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute ſa vie à rechercher les occaſions de la ſacrifier, pour me teſmoigner ſa reconnoiſſance. Je l'embraſſai pluſieurs fois fort tendrement, & luy dis, que je ne voulois pas qu'il fuſt jamais parlé du paſſé, dont je pretendois tirer l'avantage de m'eſtre acquis une perſonne de ſon cœur, de ſa naiſſance & de ſon merite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprés de moy, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel employ qu'il voudroit, & que ſi la Fortune me mettoit jamais en puiſſance de diſpoſer des charges, & des gouvernemens du Royaume, qu'il n'avoit qu'à pretendre ce qui l'accommoderoit davantage, aſſuré ſur la

pa-

parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette maniere d'agir ſi contraire aux maximes de la Politique Eſpagnole, augmenta l'eſtime & l'amitié de la Nobleſſe pour moy, & le toucha ſi ſenſiblement qu'il m'embraſſa les genoux, & m'exprima ſes reſſentimens en des termes ſi reſpectueux, & ſi paſſionnez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit point de diſſimulation, & que je l'avois entierement gagné. Mais il me repreſenta, que l'animoſité du Peuple le tiendroit dans la ville dans un peril continuel, & qu'il me ſupplioit de luy permettre d'en ſortir, me jurant, que de ſa vie il ne tireroit l'eſpée contre moy Et que dés que les gens de qualité monteroient à cheval, pour ſuivre ma fortune, non ſeulement il ſeroit des premiers à ſe rendre à ſon devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ſes parens & amis dans ſes obligations, & ſes reſſentimens. Aprés quoy je luy donnai quatre de mes gardes, avec un Officier pour l'accompagner ſeurement, à un de nos poſtes avancez, & le faire paſſer du coſté des ennemis. Ses parens & ſa mère me dirent des choſes ſi tendres, & ſi reconnoiſſantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer, & je ne doute pas, que tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il ſoit, il ne conſerve dans ſon ame beaucoup d'affection, d'eſtime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio, eſtant un hom-

me, que les assassinats & empoisonnemens, dont il s'est meslé toute sa vie, ont rendu odieux à tous ses proches, (comme estant la honte de sa race) aux Peuples, & generalement à toute sa nation, je fis tous mes efforts pour le faire attraper, estant un vray homme à servir d'exemple, avec un applaudissement universel. Les soins que j'en pris furent inutiles, s'estant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt-sixiesme de Mars, Cicio de Regina fut la malheureuse victime, qui fut immolée à l'expiation d'une action si noire, & si detestable; il fut traisné sur une claye jusques au Marché, où je le fis accompagner par mes Gardes, autrement il eust esté deschiré par les chemins; il y fut pendu par un pied, & aprés sa teste fut coupée, & mise sur l'epitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans estoit si grande, qu'ils l'alloient deschirer à belles dents, & les enfans luy alloient succer le sang. Il fut tellement mis en pieces, qu'auparavant que d'estre mort, & d'avoir la teste coupée, il n'en restoit que la carcasse, toute la chair luy ayant esté arrachée, dont les morceaux estoient traisnez par les ruës.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les benedictions & les acclamations pour moy, redoublerent, aussy bien que les imprecations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent cruës desesperées, estant

sans

ſans vivres, ſans credit, & quaſi ſans forces, leurs troupes deperiſſant tous les jours, un vaiſſeau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes, commandez par le Maiſtre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particulierement Meſſine & Palerme, m'envoyerent aſſurer qu'elles eſtoient reſoluës de ſuivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. je reçus une lettre du Roy, par laquelle il ſe rejouïſſoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur Republique. L'on m'aſſuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour : l'on me mandoit de plus, que les galeres accompagneroient les vaiſſeaux. Et enfin je me voyois en eſtat de n'avoir quaſi plus rien à craindre, & toutes choſes à eſperer ; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitieſme de Mars, le Cardinal Filomarini m'envoya demander une audience. Dés que nous fuſmes ſeuls enfermez dans ma chambre, il me fit un grand diſcours ſur les malheurs de la guerre civile, qui n'eſtoit pas encore preſte à finir, ſur tous les perils que j'avois courus juſques-icy, & ceux que j'avois encore à courre, ſur la jalouſie que la France avoit priſe de mon élevation, l'incertitude de ſes ſecours, & de l'arrivée de ſon armée navale, quoy qu'elle me

la fiſt eſperer tous les jours, ſur l'aſſurance du retour de la flotte d'Eſpagne, avec des forces conſiderables, & ſur l'avantage qu'il y avoit de ſe ſervir bien de l'occaſion, & de s'attacher pluſtoſt à une fortune glorieuſe & aſſurée, avec un peu de moderation, qu'à de grandes & hautes eſperances incertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus ſouvent de peu d'utilité & de profit. J'eſcoutai tous ces beaux raiſonnemens ſans l'interrompre, pour voir à quoy aboutiroit un ſi long diſcours, & qui me paroiſſoit fort eſtudié. Il s'anima par mon ſilence, croyant que j'eſtois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de repreſenter, & me dit, Vous pouvez, Monſieur, vous faire le plus illuſtre & le plus heureux homme de voſtre ſiecle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la ſeureté à cette ville, & trouver pour vous un eſtabliſſement ſolide, & capable de ſatisfaire voſtre ambition. Elle eſt ſi haute, & ſi bien fondée, qu'il ne ſeroit pas juſte d'offrir à une perſonne de voſtre naiſſance, & de voſtre merite, quelque choſe de moins qu'une Couronne; auſſy je viens pour vous en preſenter une. Ce n'eſt point une illuſion, ny un artifice, pour vous tromper. J'ay pouvoir de vous aſſurer du Pape, de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ay charge de vous porter. Les Eſpagnols vous font l'arbitre de tous les differens de ce

Royau-

Royaume. Ils veulent vous avoir l'obligation de leur rendre paisible, & du raffermissement d'une Couronne, qui est balançante depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne. L'on fera une suspension d'armes, & cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains. Vous demeurerez tousjours icy armé, en attendant: vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume: vous en ferez vous-mesme les conditions Si celles que l'on vous proposera ne vous paroissent pas raisonnables, vous serez tousjours sur vos pieds, & au mesme estat que vous estes à present; & quand vous serez en possession de la Sardaigne, si les Espagnols manquent de parole, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces, pour assister les Peuples de ce Royaume; ainsi la sureté est toute entiere, & pour eux & pour vous, & tout le risque, & le peril est du costé des Espagnols.

Je luy demandai, en riant, s'il seroit bien avoüé de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oüy, & que si je voulois en estre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'estoit pas homme à rien avancer legerement, ni à s'exposer au hazard d'estre desavoüé. I'attendois. Monsieur, luy dis-je, apres de si belles choses, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander un saufconduit pour les Espagnols, pour se retirer seurement, & demander ma parole, en

m'abondonnant le Royaume de Naples, qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laiſſer ceux de Sicile & de Sardaigne en repos, ſans penſer à les en chaſſer ; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y reſoudre, eſtant une choſe ſurquoy jaurois bien à balancer ; la propoſition auroit eſté & honneſte & raiſonnable. Mais le change que vous me propoſez, ne ſe prend pas aiſement par un homme comme moy. Je ſai l'extremité où ils ſont reduits. I'attends l'armée de France dans peu de jours. I'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans. La Nobleſſe eſt ſur le point de ſe declarer. Toutes les Provinces ont ſuivi monparti, & eux ne ſavent pas celuy qu'ils ont à prendre. Dans trois ſemaines je toucherai ſix cens mil écus de la Doüanne de Foggia. I'ai pour plus d'un million d'or d'effets, en ſoye, en huile & en ſel, amaſſez en Calabre. I'ai plus de vingt-cinq mil hommes diſperſez, que je puis raſſembler en huit jours. I'ai grande proviſion de poudres & de ſalpetre. Et enfin dites leur, que la conqueſte de ce Royaume s'en va achevée. Que cette campagne me rendra aiſement maiſtre de toutes ſes places ; que je ne leur laiſſerai pas vn ſeul chaſteau ; qu'il ne m'en faut pas employer une à les chaſſer de la Sicile. Qu'apres je ne me contenterai pas de leur oſter la Sardaigne ; mais que je ne veux pas, avant qu'il ſoit deux ans, leur rien laiſſer dans la mer Mediterranée ; & qu'ils doivent tout

tout craindre d'un homme, qui tout ſeul, & ſans ſecours, les a pû reduire à une telle extremité; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce ſoit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir. Que rien ne me peut detacher des intereſts de la France. Que je perirai pluſtoſt mil fois, que de luy eſtre jamais infidele. Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puiſſe eſtre blaſmé, & ſuis trop peu intereſſé, pour me laiſſer tenter, & que ſi je ſuis jamais capable de l'eſtre, ce ne ſera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me repondit, qu'il avoit bien de la douleur de me voir ſi attaché à mes ſentimens, apprehendant beaucoup pour moy. Qu'ai-je plus à craindre, luy repartis-je; mes ennemis peuventils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer & le poiſon, comme ils ont desja fait vainement tant de fois. Enfin, Monſieur, je ne demords jamais, quand j'ai vne fois fait une belle entrepriſe: Je n'y puis que mourir, & je m'y ſuis reſolu. Quand je ſuis venu me jetter dans Naples, je me ſuis attendu à perir, ou à leur oſter cette Couronne. Les évenemens ſont dans la main de Dieu, il en diſpoſera comme il luy plaira; & quelque malheureux que puiſſe eſtre mon ſort, je le verrai venir ſans peur, & ſans inquietude. C'eſt pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Noſtre converſation finit parlà. Il ſe leva pour s'en retourner chez luy,

&

& je m'en allai entendre la Meſſe, révant continuellement à achever ce que j'avois ſi heureuſement commancé.

Le Comte d'Ognate, áverti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y oppoſer, il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainſy il devoit s'appliquer ſoigneuſement à la conſervatien de Pouſſole, dont dependoit celle du chaſteau de Bayes, & qui ayant une communication libre avec Capouë, luy pourroit faire venir des rafraîchiſſemens, ſi par un effort il ſe rendoit maiſtre du fauxborg de Chiaye, du fort de Grotte, & de la tour de pied de Grotte. Il embarqua de l'infanterie ſur trois galeres, & menant avec luy le Baron de Vatteville, il viſita Pouſſole, & y renforça la garniſon, & paſſant à Niſita, il y laiſſa cent hommes, jugeant bien que les galeres de France ne pourroient demeurer ſeurement dans le Golphe de Naples, dans une ſaiſon ſi peu ávancée, & ne trouveroient d'abri aſſuré, qu'entre l'iſle de Niſita & la pointe de Poſilippe. Ce qui me donna dés lors la penſée de la prendre, & je me mis en devoir de l'excuter peu de jours aprés.

Cependant le ſoir du premier d'Avril, m'occupant à mon ordinaire, à repondre les Requeſtes, qui m'avoient eſté preſentées ce jourlà, mes gens m'ayant áverty qu'il paroiſſoit quelque choſe d'extraordinaire autour de

la

la Lune; la curioſité de voir ce prodige m'obligea d'aller ſur une terraſſe, qui eſtoit au haut de mon Palais, d'où je deſcouvris, la nuit eſtant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire ſur noſtre teſte, un cercle noir, large d'environ un pied qui l'environnoit, diſtant également de ſon corps, & dont la largeur & la circonference eſtoit ſi grande, qu'elle enfermoit generalement tout mon Palais. Quelques-uns des aſſiſtans me dirent, que cela eſtoit de mauvais augure, & qu'ils apprehendoient que ce ne fuſt quelque menace de priſon pour moy. J'en eus du ſoupçon, mais le diſſimulant, je dis que ce cercle noir repreſentoit la Couronne de Naples, qui n'eſtoit plus dans ſon luſtre & ſa beauté ordinaire, & que les Eſpagnols eſtoient preſts de perdre; & qui venant à diſparoiſtre, comme il fit quelque temps aprés, & eſtant au deſſus de ma teſte, il ſignifioit que je profiterois de la perte qu'ils eſtoient ſur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'eſveillois, l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand Aſtrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & aſſeoir au chevet de mon lit, & il me dit, qu'ayant reconnu par les aſtres, que la fortune que nous avions eû juſqu'icy favorable, commençoit à tourner du coſté des Eſpagnols, il me venoit demander un paſſeport, & permiſſion de s'y retirer, puiſqu'eſtant homme d'eſtude, il ne cherchoit

choit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le queſtionnant ſur ma fortune, dont il pouvoit eſtre informé, ayant tiré mon horoſcope, il me dit, que j'avois un quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'un fort grand peril, & que n'eſtoit que les mauvaiſes directions ſont corrigées par les bonnes, celle-là eſtant la plus meſchante que je puſſe avoir, elle auroit eſté directement à ma vie ; mais que le Soleil, dans ma revolution, eſtant dans la dixieſme maiſon, dans ſon exaltation, regardant la Lune d'un trine dans la premiere, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant un ſextil avec Venus dans la huitieſme maiſon de la mort, me garentiſſoit d'une violence; & qu'ainſy ce ne pouvoit eſtre qu'une menace: mais que je n'eſviterois pas la priſon, puiſque Mars dans le temps de ma naiſſance ſe rencontroit dans la douziéme maiſon, qui eſt celle des priſons. Je luy dis que ce malheureux aſpect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir eſvité ce danger, & que toute ſa malignité eſtoit paſſée le dixieſme de Mars, quand je m'eſtois garanti de cette grande ſedition; & le vingt-cinquieſme, quand j'avois eſchapé de la conſpiration de l'Annonciade. Je le ſouhaiterois de tout mon cœur, me dit-il, mais je crains bien qu'avant qu'il ſoit huit jours, vous ne ſoyez fait priſonnier, & je le vois ſi clairement, que j'en ga-

gagerois toutes choſes. Je croy fort, luy reſpondis-je, à l'Aſtrologie ; mais ſachant bien qu'elle n'eſt pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les perils dont l'on me menace. Et puiſque la ſageſſe & la prudence predominent aux Aſtres, je croy pouvoir eſviter, par mes precautions, les malheurs, dont je ſuis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me deſtromper, puiſque je veux croire n'avoir plus rien à craindre deſormais, & avoir beaucoup à eſperer. Si mes ſouhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la voſtre ſe trouvera veritable. Mais permettez moy de me ritirer, & ayez la bonté de ſigner ce paſſeport que je vous preſente. Je fis ce qu'il deſiroit de moy, & l'ayant embraſſé, je luy dis adieu.

Vincenze d'Andrée cependant ne croyant plus eſviter ſa perte, que par la mienne, y employa toute ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, n'oſant plus paroiſtre dans la ville, & ſe cachant continuellement, ſachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre, mort ou vif, comme un des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit ſuborné, menagé ſa recompenſe, & engagé à entreprendre ſur ma vie. Sebaſtien de Landi, Maiſtre de Camp de la Porte d'Albe, ennuyé du retardement de l'armée navale de France, qui ne paroiſſoit point, aprés tant de belles eſperances, & ſe trou-

trouvant manquer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, & luy promit de livrer aux Espagnols la Porte d'Albe, moyennant cinq mil escus. Ce coup me surprit, sans l'avoir pû prevoir, estant un des hommes de Naples, dont j'avois le moins de defiance, pour l'avoir tousjours connu plus zelé, plus vigilant & plus soigneux à garder son poste, que pas un autre : jamais l'on n'avoit reconnu de negligence en luy, & non seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous ses gens si alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fust, il avoit tousjours deux ou trois cens hommes prests à marcher, par tout où j'en avois besoin. Vincenze d'Andrée ayant resolu toutes choses avec luy, en envoya donner avis à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate. Et Augustino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le decouvrir, & fis si soigneusement observer à nos postes, tous ceux qui repassoient du costé des ennemis, que faisant suivre un nommé Farraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jetta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par une porte de derriere : qui fut un effet de mon malheur, puisque s'il eust esté arresté, je decouvrois cette entrepriſe, que les Espagnols n'avoient faite que par un coup de desespoir, & je me garentissois d'estre fait prisonnier, comme

me le Cucurulle m'en avoit menacé ſi affirmativement.

Le trentiéme de Mars, un courier envoyé par le Marquis de Velade, Gouverneur de Milan, au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris ſes depeches, par leſquelles il luy donnoit avis que toutes les troupes Napolitaines ſe debandoient ſi fort, qu'il ne pouvoit plus en faire état. Qu'il travaillaſt à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy ſeroit pas poſſible de ſortir en compagne, ni reſiſter à l'attaque, que la France ſe preparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de l'argent. Qu'il n'en avoit pas pour payer ſes troupes, qui eſtoient toutes preſtes à ſe mutiner. Que depuis la campagne paſſée, il n'avoit rien reçû des ſix-vingts mil écus par mois, que Naples a accouſtumé de fournir, pour la conſervation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il ſe croyoit perdu, s'il n'y remedioit promptement. J'eus beaucoup de joye de cette bonne nouvelle, & croyant que ce ſeroit un coup mortel à Dom Jüan d'Autriche, & au Viceroy d'apprendre cette extremité, à laquelle ils ne pouvoient remedier, pour eſtre generalement depourveus de toutes choſes, je rendis les depeſches au courier, aprés les avoir veuës, & le laiſſai paſſer, pour augmenter leur deſeſpoir, par la connoiſſance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du ſecours,

cours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empreſſement. Ce fut alors qu'ils ſe crurent perdus ſans reſſource, & que je fus perſuadé que mon entrepriſe ſeroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de noſtre armée, ou par celle de l'argent que j'avois à Rome, qui m'euſt garenti de la trahiſon, qui me fut faite par la vente du poſte de la Porte d'Albe, que je ne pus empeſcher, n'en ayant eû aucune connoiſſance. Je ne laiſſois pas de m'appercevoir, qu'il ſe tramoit quelque choſe, & j'employois tous mes ſoins inutilement à le decouvrir. Je ſavois les allées & venuës, que Vincenzo d'Andrea faiſoit faire à Gennaro Pinto & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, auſſy bien que luy, qui échapa de mes mains quaſi miraculeuſement en deux rencontres. Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne ſe peut parer quand il a reſolu les choſes.

Les correſpondans, que j'avois dans le Conſeil Collateral, & les eſpions que je tenois parmy les ennemis, qui me ſervoient fidelement, m'informerent d'une Jonte d'Eſtat & de Guerre, qui s'eſtoit tenuë; (c'eſt le nom que les Eſpagnols donnent à l'aſſemblée de leurs Conſeils) & que ſe voyant ſi prés de leur perte, trois expediens avoient eſté propoſez, comme les ſeuls que l'on pouvoit ſuivre. Le premier, de forcer un des poſtes de la ville, & taſcher de s'en rendre Maiſtres; ce qui paroiſ-

ſoit

ſoit impoſſible ſans intelligence, & le Viceroy ne faiſoit pas connoiſtre d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on ſuiviſt cét ávis, il ne faloit rien hazarder legerement, & que l'on devoit à la premiere reſiſtance ſe retrancher, & ſe bien garder d'ávancer davantage, pour ne ſe pas laiſſer accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber ſur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces ſuffiſantes pour reſiſter, & ſuccomberoient infailliblement. Le ſecond, de quitter la ville, laiſſant fort peu de gens dans les chaſteaux, afin de ſe mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de ſe joindre à eux, & faire monter à cheval toute la Nobleſſe, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'oſtant toute ſorte de communication, & me ſerrant tous les paſſages de la Pouïlle, d'où je tirois ſeurement & ſans beſoin d'eſcorte, tous les bleds dont je pouvois avoir beſoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faiſois mourir de faim. Ce qui paroiſſoit fort difficile à executer, dans la defiance qu'ils avoient, que la Nobleſſe ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant desja proteſté de l'impuiſſance où ils eſtoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'eſtre eſpuiſez de tout leur argent & de leur credit; ſans quoy cét expedient leur paroiſſoit, & le meilleur, & le plus aſſuré, ne croyant pas

que

que je puſſe tirer aſſez de gens, ny avoir aſſez de cavallerie, pour oſer ſortir de Naples, & leur venir donner bataille ; les habitans eſtans bons à garder leurs maiſons, & à combattre derriere leurs murailles, mais nullement propres à ſortir, ny capables de ſe reſoudre à venir hazarder un combat à la campagne, contre des troupes reglées. Le troiſieſme, qui paroiſſoit le moins hazardeux, & le plus ſeur, eſtoit dans la crainte que noſtre armée navale ne leur bouchaſt le chemin de la mer, n'ayant pas un aſſez grand nombre de vaiſſeaux, ny de galeres, pour oſer paroiſtre devant elle, pendant l'abſence de leur flotte, (de laquelle, pour eſtre dans la derniere extremité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxhourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, ſans lequel auſſy-bien ils ne l'auroient pas pû conſerver, & ſe ſaiſir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Pouſſole, laquelle place, ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de Sardaigne, de Genes & de l'Eſtat Eccleſiaſtique, abordant à Gayette, & delà à Capouë, de Capouë à Pouſſole, & de Pouſſole par Chiaye dans leurs quartiers, ſans que noſtre armée s'y pût oppoſer. Que par ce moyen ils luy pourroient empeſcher de rien entreprendre ſur Baye, où ils jetteroient du ſecours quand ils voudroient. Que

de

de plus la saison n'estant pas encore propre pour les galeres, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant estre en seureté dans le Golphe, seroient contraintes de se retirer, n'ayant pas ny le port de Baye, ny l'abri de Nisita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient une fois occupé ces postes. L'on delibera long-temps sur ces trois partis, sans se resoudre sur aucun, Mais la pluspart des voix inclinerent à ce dernier dessein. Et la seule resolution qui fut prise, fut, qu'en cas que celuy des trois que l'on tenteroit, ne vint pas à reüssir, de faire voler les chasteaux de faire charger l'artillerie, & ce qu'il y avoit de munitions sur ce qui leur restoit de vaisseaux & de galeres, & se retirer dans Capouë, Gayette, Ischia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les secours d'Espagne, & le retour de la flotte.

Je reçus cette nouvelle avec une extreme joye, & repassant dans mon esprit ces trois propositions, je crus la premiere impossible, nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroissant si bien fortifiez, & en si bon estat, qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce costé-là, ne soupçonnant aucune trahison, & n'y voyant nulle apparence. Pour la seconde, elle me paroissoit impossible, estant assuré que la Noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moy, croyant les Espagnols ruinez,

nez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la perte entiere de leurs biens, le ſaccagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les meſures qu'ils avoient priſes avec moy; ſe contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour ſe declarer au premier jour de May, comme elle avoit reſolu, du parti qu'elle verroit & le meilleur & le plus aſſuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la derniere, que je m'eſtonnois qu'ils euſſent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ny rendre inutile noſtre armée navale; Et que je devois ſans perdre de temps, eſſayer à prendre Niſita, afin d'oſter tout pretexte au retardement de la venuë de nos galeres, ayant un abri aſſuré à leur offrir. Ainſy ayant conſideré attentivement la neceſſité de prendre ce party, je ne m'appliquai qu'à me mettre en eſtat de l'executer.

LES MEMOIRES

De feu Monſieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE V.

Le Vendredi, troiſieſme d'Avril, j'allai viſiter tous les poſtes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle defenſe, que des femmes auroient pû les garder ſans peril, contre une puiſſance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers de ce qu'ils pouvoient avoir beſoin, je leur fis donner ſuffiſamment de la poudre, & payer trois jours d'avance, pour la ſubſiſtance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de ſervir avec la meſme affection & fidelité, qu'ils m'avoient juſques là teſmoignée, je crus pouvoir ſortir de Naples ſans inquietude, & ſans crainte, qu'il y puſt rien arriver durant mon abſence ; ſur tout le quartier de la Porte d'Albe me parut ſi bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque poſſible: Le Maiſtre de Camp Landi, que j'avois trouvé tousjours le plus ſoigneux,

le plus fidele, & le plus zelé de tous mes Officiers, me confirma ſi bien dans la confiance que j'avois en luy, que je luy ordonnai de tenir des gens preſts, comme il avoit accouſtumé de faire, pour ſecourir tous les autres poſtes, qui auroient beſoin d'eſtre renforcez. Aprés quoy je me retirai chez moy, fort ſatisfait de laiſſer Naples en ſi grande ſeureté. Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple eſtant ſatisfait, il ne puſt arriver ny tumulte ny ſedition; & leur dis de m'ávertir promptement ſur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Matheo d'Amoré, de viſiter deux fois le jour tous nos poſtes, & de ſe tenir preſts pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit ſurvenir, & porter du ſecours en tous les endroits qu'ils jugeroient eſtre neceſſaire. Je chargeai Auguſtino Mollo de veiller ſoigneuſement ſur toutes les actions de Gennare, de me donner ávis de ceux qu'il recevroit du coſté des ennemis, & de prendre garde qu'il ne ſe paſſaſt rien dans Naples, dont il ne me donnaſt connoiſſance. Et comme il m'eſtoit venu de la poudre de dehors, j'en fis preparer ce qui m'eſtoit neceſſaire, pour marcher le lendemain, avec quatre pieces de canon, & cinq

ou

ou ſix cens hommes de pied, choiſis ſur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatrieſme d'Avril, aprés avoir entendu la Meſſe à Noſtre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moy, & reſortant de mon Palais auſſy-toſt aprés, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval, ſuivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini, faire mes prieres devant le Chef de Saint Gennare, & baiſer la phiole miraculeuſe de ſon ſang. Et marchant droit à Poſilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoiſtre l'iſle de Niſita. Je remarquai qu'il y avoit une Tour dans le milieu, où eſtoit la plus grande partie de leur garniſon. Qu'entre cette Iſle & la terre ferme, il y avoit ſur une arche de pierre, ou pour mieux dire, la pointe d'un rocher, un logement, nommé le Lazaret, ou lieu, où l'on fait faire la quarantaine aux peſtiferez. Qu'à la deſcente de l'Iſle il y ayoit cinq ou ſix maiſons, où les ennemis avoient logé vingt cinq ou trente mouſquetaires, & deux petites pieces de canon, pour y empeſcher le debarquement. Le bras de mer entre Niſita & la pointe de Poſilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'eſt large que d'environ deux cens pas. Je reſolus de mettre à cette pointe deux pieces de canon, pour à la faveur de cette batterie, deſloger les ennemis, qui eſtoient poſtez dans ces petites

maiſons, & faire paſſer dans des felouques les gens que je commanderois, pour tenter le debarquement dans l'Iſle. Je fis auſſy faire une batterie en bas, ſur le bord de la mer, de deux pieces de canon, pour battre en flanc ces petites maiſon, & chaſſer les mouſquetaires qui defendoient l'abord de l'Iſle.

Dés que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'une à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en un lieu nommé la Gagole: & laiſſant des gens ſuffiſans à la garde de mon canon, la nuit commençant desja de s'avancer, mon attaque ne ſe pouvant faire ſans des felouques, j'ordonnai de les tenir en eſtat pour le lendemain, Dimanche des Rameaux, aprés la Meſſe, & me contentai pour le premier ſoir, de deſloger les ennemis du Lazaret, & d'y poſter trente mouſquetaires; aprés quoy je m'en retournai ſouper, & coucher à Poſilippe, commandai à tous les habitans de ſe tenir preſts à marcher avec leurs armes, en cas que nous euſſions quelque alarme, eſtant averti que les ennemis devoient eſſayer cette meſme nuit de ſe rendre maiſtres du Vomero.

Le lendemain je fis dire la Meſſe de fort bonne heure, & ayant enſuite mangé un morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouër le canon de mes deux batteries, & aprés une vingtaine de volées, nous demontâmes

tâmes les deux petites pieces, que les ennemis avoient dans l'Iſle. Ils ſe trouverent fort incommodez de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maiſons, & renverſa leurs corps-de-garde. Et les voyant dans le deſordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le debarquement, favoriſez de mon canon, & ſouſtenus du feu continuel de trente mouſquetaires, que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repouſſez, & mes ſoldats marchandans d'y retourner, je commandai les Sieurs de Saint Amour, & Saint André Clapied, Cornette & Mareſchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François, d'aller faire la deſcente, & les fis ſuivre par trente ou quarante mouſquetaires. Saint Amour y eut le bras droit caſſé d'une mouſquetade, dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent bleſſez : mais Saint André Clapied ſautant à terre, l'eſpée à la main, ſuivi de ſes gens, aprés un combat d'un demi quart-d'heure, chaſſa les ennemis de ces maiſons. Alors me voyant Maiſtre du debarquement, je fis paſſer environ cent cinquante hommes, qui pouſſant les ennemis, les obligerent de ſe retirer dans la Tour, qui eſt au milieu de l'Iſle. Ils y avoient fait quelques meſchans dehors, qui furent emportez, aprés une aſſez legere reſiſtance. J'y fis couler

davantage de monde, & avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis ſommer ceux qui eſtoient dedans de ſe rendre. Mais croyant de pouvoir eſtre ſecourus, ils ne voulurent pas parlementer, & teſmoignerent eſtre en eſtat, & reſolus de ſe bien deffendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya un compliment, & ſavoir en quel eſtat eſtoit mon petit ſiege, bien moins par cette curioſité, que pour eſtre aſſuré ſi je retournerois la nuit à Naples, pour en ávertir les ennemis, avec leſquels eſtant d'intelligence; il eſtoit bien informé, que l'on leur devoit cette nuit livrer un poſte, & qu'ils eſſayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les Maiſtres. Je dis à ſon Envoyé, que j'eſperois avoir pris Niſita dans deux heures, & que je faiſois eſtat de m'en retourner. Jean Baptiſte Tyradany, Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara, que j'avois envoyé, aprés la mort de Pietro Creſcentio, ſon parent, pour commander aux Bandits, qu'il avoit aſſemblez dans la Province de Monte-Fuſcolo, me vint donner ávis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient reſolu de tenter quelque choſe, mais qu'il n'avoit pû ſavoir diſtinctement ce que c'eſtoit : ce qui me perſuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit reſoudre de demeurer, pour eſtre plus en eſtat de m'oppoſer á leur attaque. Dans le meſme

meſme temps, Auguſtino Mollo m'eſcrivit un billet en ces termes. *Naples vous importe plus qu'un eſcueil, revenez promptement, ou vous le perdrez, puiſque les ennemis ont reſolu cette nuit d'y entreprendre quelque choſe.* Je luy mandai, que je m'en retournerois ſans faute, & qu'il en fiſt courre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la viſite de tous les poſtes, me mander en quel eſtat il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque choſe de nouveau dans la ville, de m'en avertir. Qu'il dît cependant à tout le monde, que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette eſperance, chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris une telle confiance en moy, qu'il eſtoit perſuadé, que ma preſence remedioit à toutes ſortes de deſordres, & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire ſapper la Tour, & ayant fait apporter des faſcines pour mettre le feu à la porte, ceux de dedans s'en eſtant apperçus demanderent à capituler, & firent ſortir des oſtages. Le Comte d'Ognate envoya une galere pour leur porter du ſecours, mais voulant debarquer, ils furent repouſſez par mes gens, & n'entendant plus tirer ils s'en retournerent, croyant que l'Iſle s'eſtoit desja renduë. Les oſtages m'ayant eſté preſentez, me demanderent une bonne capitulation, que je

leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils ſortiroient le lendemain matin ſur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'eſtoient ſecourus dans ce temps-là, par un corps aſſez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à ſe retirer ; à quoy cependant ils ne contribuëroient point, puiſqu'il ne leur ſeroit pas permis, ny de prendre les armes, ny tirer pendant le combat. Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viceroy de leur capitulation ; que pour cét effet, je ferois paſſer vers luy celuy qui ſeroit chargé de cette commiſſion ; mais je le retins, & l'envoyai paſſer la nuit dans mon logis de Poſilippe.

Je balançai fort alors, ſi ſur l'ávis que j'avois reçû d'Auguſtino Mollo, je devois retourner dans la ville, & laiſſer en cét eſtat les affaires de Niſita. Je ſuſpendis ma reſolution, juſques à tant que j'euſſe des nouvelles du Chevalier de Fourbin, croyant que ce pourroit eſtre quelque artifice des ennemis, qui me faiſoient donner de fauſſes alarmes, pour me faire abandonner mon entrepriſe ; & je reſolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivaſt quelque ſecours, qui empeſchaſt l'effet de ma capitulation, & de la priſe de Niſita, que je jugeois m'eſtre d'aſſez grande importance. Je ne ſai ſi ce fut ou mon bonheur ou mon malheur, qui me fit prendre cette reſolution. Mais tant plus je conſidere les choſes, tant moins je me puis determiner là-deſſus. Gen-

Gennare, ennuyé d'eſtre dans l'inquietude de ce que je ferois, me renvoya une ſeconde fois, pour s'en eſclaircir : & j'ay appris dans ma priſon, que ſi d'un coſté il apprehendoit mon retour, de peur que ma preſence n'empeſchaſt l'execution du deſſein que les Eſpagnols avoient pris ; de l'autre il le ſouhaittoit, pour me faire perir certainement, ayant reſolu d'envoyer à la premiere alarme, ſix-vingts Bandits, qui ſous pretexte de ſe rallier auprés de moy, me devoient arquebuſer dans le combat. Une demie heure devant le jour, je vis paroiſtre deux galeres qui venoient à Niſita, que je ſalüai de deux coups de canon, que je pointai, & tirai moy-meſme, ſi heureuſement, qu'une galere en fut bleſſée à fleur d'eau, & fut contrainte de ſe mettre à la bande, pour ſe racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure meſme, & leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me perſuada que j'eſtois le Maiſtre de Niſita, & qu'aprés ſa priſe rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuſes à m'alleguer pour ſes galeres, manque de port, à cauſe de l'incommodité de la ſaiſon.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos poſtes au meilleur eſtat qu'il les euſt jamais veus. Que tous nos gens eſtoient ſous les armes & bien

reſolus, & ſur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire ; & le Maiſtre de Camp Sebaſtien Landi luy avoit paru plus zelé & plus agiſſant encore que de couſtume. Les Capitaines Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Matheo d'Amoré & Cicio Batimiello, avoient rodé une partie de la nuit par toute la ville ; ce qui avoit fort embarraſſé les ennemes, & faire reſoudre, s'ils fuſſent demeurez une heure davantage, à remettre l'execution de leur entrepriſe à une autre fois. A peine furent ils ávertis qu'ils s'eſtoient retirez, & Fourbin revenu chez moy, pour ſe repoſer une heure, aprés m'avoir donné ávis du bon eſtat où il voyoit toutes choſes, dont je me tenois fort en repos, & ſans inquietude, quand ils s'avancerent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement une muraille de vinaigre & d'eau de vie, pour la pouvoir renverſer tout d'un coup, comme ils firent, & une breche ſuffiſante à paſſer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé ſans bruit ; & Landi eſtant continuellement en cét endroit, & empechant que ſes gens n'en priſſent de ſoupçon, dont je ne pus avoir aucun ávis, ils entrerent ; & ſe rendans maiſtres de trois retanchemens, ſans alarme qu'au dernier, qu'un Capitaine ayant eſté tué, les ſoldats fuyans, tirerent ſeulement trois mouſquetades, dés qu'ils eurent gagné une grande ruë, ils formerent leurs bataillons, & marche-

cherent droit à Saint Anielle, dont ils ſe ſaiſirent. Je ne m'amuſerai point à conter l'ordre de leur marche, ny celuy qu'ils tinrent pour ſe rendre Maiſtres de toute la ville, puiſque ce n'eſt pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop debité dans toutes leurs relations. Mais je dirai ſeulement, qu'ils publierent que j'eſtois d'accord avec eux, & que j'eſtois avec Dom Jüan d'Autriche ; ce que mon abſence perſuada à beaucoup de gens, & jetta une ſi grande conſternation dans tous les eſprits, que perſonne n'eut penſée de ſe mettre en defenſe. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Eſpagne, meure France, & le mauvais gouvernement ; & faiſant ſigne avec des mouchoirs, les femmes leur reſpondoient des feneſtres avec des ſerviettes blanches, & tout le monde ne penſoit qu'à ſe cacher. Ils diſtribuerent aprés leurs troupes par tous les quartiers de la ville, & marcherent à la Vicairie, pour s'en rendre les Maiſtres.

Vincenzo d'Andrea s'eſtant mis à leur teſte, un de leurs premiers ſoins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouverent quelque reſiſtance par mes domeſtiques, qui s'y rencontrerent. Je ne puis m'empeſcher de conter icy l'action reſoluë d'un jeune Tailleur François, qui s'eſtant fait fort tout ſeul dans une chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fuſil le Capitaine Dom Joſſeppe Moya, qui y entroit le premier, & mettant le

feu à un baril de poudre qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de ſept ou huit des ennemis, & ſe jettant aprés par la feneſtre, il ſe caſſa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours aprés, faute d'eſtre penſé. Tout mon Palais fut ſaccagé, & le Chevalier de Fourbin eſtant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocſin de la cloche de Saint Laurens, que les Eſpagnols envoyerent ſonner dés qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour rallier du monde, me depeſchant un nommé Chutin, pour me donner ávis de ce qui ſe paſſoit, qui fut pris par le chemin, ſans pouvoir parvenir juſques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello, avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Turſi, qu'ils trouverent s'en eſtre desja fuye; & que le Duc de Turſi & le Prince d'Avelle eſtans en liberté, eſtoient allé ſe rendre auprés de la perſonne de Dom Jüan, qui les reçût avec beaucoup de joye, & de teſmoignage d'eſtime & d'amitié. Batimiello ſe jetta derriere une petite muraille en forme de parapet, avec ſes gens, pour faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'eſtant abattu ſous luy, il l'abandonna, & aprés avoir fait cent pas, il trouva un bataillon d'Eſpagnols, & un eſcadron de cavalerie, qui luy demanderent Qui vive. Il reſpondit. Le Peuple & Son Alteſſe; & voulant tirer ſes deux piſtolets, ils firent

faux

faux feu, & l'on luy fit une deſcharge de huit ou dix mouſquetades, dont l'une le bleſſa à la cuiſſe. Un Chirurgien, qui eſtoit ſorti de ſon logis pour le ſuivre, avec aſſez de reſolution, voyant les ennemis en ſi grand nombre, ſe retira. Et luy ſe voyant tout ſeul, & bleſſé, ſe jetta dans l'Archeveſché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouïl. Les Eſpagnols ſe preparans à y mettre le feu, un Preſtre ſurvint qui leur alla ouvrir, & lors ſe diſpoſant l'eſpée à la main à ſe defendre, les Officiers luy crierent Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, ſe voyant cent hommes ſur les bras. Matheo d'Amoré, brave & fidele, ayant ramaſſé trente hommes de ſes gens, courut vaillamment à l'alarme, & rencontrant vers le ſiege de Nido, trois cens Eſpagnols, il ne repondit à leur Qui vive, que Son Alteſſe & le Peuple & ne voulant point prendre de quartier, diſant qu'il vouloit mourir pour moy, & pour ſa patrie, fut tué en combattant, de ſept ou huit mouſquetades; action trop belle, & trop glorieuſe pour un homme de ſi baſſe naiſſance.

Toutes les troupes s'eſtant par differens endroits renduës au Marché, Dom Jüan, & le Comte d'Ognate prierent le Cardinal Filomarini, qui les eſtoit venu joindre, d'aller trouver Gennare, & luy porter parole de ſeureté, & qu'ils executeroient ponctuellement toutes les choſes qu'ils luy avoient promiſes; & faiſant entrer trois cens hommes dans

dans le Tourjon, reprirent de la ſorte la ville de Naples ſans reſiſtance, & quaſi ſans effuſion de ſang, par un coup de deſeſpoir, qui leur fit entreprendre une choſe, dont ils n'attendoient aucun ſuccés : reſolus ſi elle leur manquoit, d'abandonner les chaſteaux le lendemain, & de ſe retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les ſecours d'Eſpagne, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, & n'en eſperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoüé pluſieurs fois, pendant ma priſon.

Durant que toutes ces choſes ſe paſſoient, j'eſtois attendant (ſans en avoir de connoiſſance) que la garniſon de Niſita ſortiſt ſur les ſix heures. L'Aide Major du Regiment de Landi me vint dire, que le poſte d'Albe avoit eſté pris, & que les Eſpagnols eſtoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit ſi hautement, & avec tant d'effroy, que je faillis à le faire tuer, pour empeſcher l'eſpouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange celuy qui luy apporta le matin la nouvelle de la defaite de ſon avantgarde. Je donnai ordre en meſme temps au Maiſtre de Camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'iſle de Niſita, & railliant tous les autres, de me ſuivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de remedier à un malheur ſi grand, & ſi impreveu. Je traverſai le bourg de Poſilippe, où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le der-

dernier eſtonnement. Je leur fis reprendre le courage & les armes, & paſſant vers le Vomero, je vis que les ſoldats avoient abandonné leur poſte, & ſe preparoient à ſe retirer: ils me parurent meſme balaçans s'ils tireroient ſur moy, ou s'ils marcheroient. Je pouſſai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'ils ne ſongeoient qu'à ſe ſauver, les Eſpagnols s'eſtant rendus Maiſtres de Naples. Je leur reſpondis, que c'eſtoit une fauſſe nouvelle, qu'ils retournaſſent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il eſtoit vray qu'il eſtoit arrivé quelque deſordre dans la ville, auquel j'allois remedier par ma preſence. J'avois envoyé dés la premiere nouvelle, le Sieur de la Botelerie, l'un de mes Aides de Camp, pour voir ce qui ſe paſſoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes, pour me les depeſcher l'un aprés l'autre, m'avertir de tout, durant qu'il iroit voir les choſes de plus prés. Il paſſa auprés des Eſtudes, & s'avançant juſques à la Porte Saint Gennare, il y trouva un bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges eſtoit desja rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais ſuccés, l'on luy ſaiſit la bride de ſon cheval, & luy arrachat-on ſa canne, & ſe faiſant jour le piſtolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vid que l'on avoit coupé la teſte à mes deux gardes, qu'il m'avoit depeſ-

peſchés. Ayant appris par luy, que je ne pourrois pas rentrer par ce coſté-là dans la ville, je rencontrai Marco de Lorenzo, celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moy : Il me cria. Sauvez-vous pauvre Prince, vous eſtes perdu, l'on vous a trahi, les Eſpagnols ſont Maiſtres de la ville ; je m'en vas chez moy, pour taſcher d'empeſcher ma maiſon d'eſtre pillée, & pleurant à chaudes larmes, me vint embraſſer, & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps le Chevalier des Eſſars me vint propoſer de retourner à Poſilippe, m'embarquer ſur des felouques, pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers, & luy dis, J'avois tousjours crû juſques icy que vous aviez amitié pour moy : mais je connois bien le contraire : il ne faut aujourd'huy penſer qu'à mourir les armes à la main. Et je jure que ſi quelqu'un eſt aſſez hardi, pour me parler de me ſauver, je luy paſſerai mon épée au travers du corps. Je pris la route de la campagne, pour faire le tour du fauxbourg des Vierges, & taſcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane ; & me trouvant dans un chemin creux, je vis un homme d'aſſez meſchante mine ſur le haut, avec douze ou quinze mouſquetaires, qui me demanda où eſtoit ſon Alteſſe, ne me reconnoiſſant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit : il me reſpondit, Luy rendre mes reſpects, & luy baiſer les pieds. Je

luy

luy dis, qu'il venoit derriere, & continuai de marcher. Et voyant un Capitaine de cavalerie, nommé la Bréche, avec un collet de buffle, des manches & des chauſſes en broderie d'or, il fit tirer ſur luy cinq ou ſix mouſquetades, dont ſon cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai desja occupée par les ennemis, & tirant vers la teſte du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moy, qui me dirent que non ſeulement la Porte Capoüane eſtoit priſe; mais que je trouverois des mouſquetaires à la barriere de la teſte du fauxbourg. Je voulus aller reconnoiſtre ſi elles m'avoient dit la verité, dont je fus bien-toſt éclairci par une ſalve que l'on fit ſur moy, dés que je me fus approché. Je crus que peut-eſtre ils n'auroient pas avancé juſques au Marché, & que paſſant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui eſt au deſſous du Tourjon des Carmes, je pourrois, en y ralliant le Peuple, ou mourir à leur teſte, ou y repouſſer les ennemis, faiſant par ma preſence reprendre les armes aux habitans, & ceſſer, par la confiance qu'ils avoient en moy, la conſternation generale, qui eſtoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis ſur le haut du Tourjon des Carmes ſept ou huit drapeaux d'Eſpagne d'arborez, qui me faiſant connoiſtre mon mal irremediable, je me reſolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë,

pouë, pour degager le Sieur de Mallet, & railliant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit, aller paſſer le Vulturne auprés de la ville de Gayazze, où j'avois garniſon, pour m'en aller dans l'Abbruzze, m'unir aux troupes qui y faiſoient la guerre ſous mes commiſſions.

Quelques Napolitains me propoſerent de prendre le chemin de Benevente, d'où aprés je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choiſir. Mais je ne fus pas de ce ſentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chauſſées de la Cerra, puiſque vrai-ſemblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprés de moy, commençoient les uns apres les autres à ſe retirer. L'Abbé Laudati ſongea prudemment d'aller chercher quelque retraitte aſſurée. Iomo Santa Apollina mon Eſcuyer s'en retourna à Naples, ſur un fort beau courſier pie qu'il montoit, croyant y trouver ſa ſeureté, & eſtre bien reçu, en le preſentant à Dom Iüan d'Autriche. Mes Gardes, qui eſtoient Napolitains, defilerent l'un aprés l'autre, ayant jetté la cornette dans un foſſé; & de ſix-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieuës, plus de la moitié m'avoit desja quitté.

Comme j'eſtois à la veuë de Iuliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averſe, ne me fiant pas à Pepe Palombe, qui en eſtoit Gouverneur; & voulant m'informer où je pour-

pourrois paſſer un petit ruiſſeau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Iuliane, & m'y en allai tout ſeul ſur une fort bon courſier gris. I'entendis que l'on s'y battoit feurieuſement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rouſſe, il m'apprit que ſon oncle, ennemi juré de Iüan Andréa, Curé & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de reſolution, eſtoit alle avec ſept ou huit cens hommes, qu'il avoit ramaſſez pour s'en défaire; s'étant desja revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maiſons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper le teſte au Capitaine Tullo, beaufrere de Iüan Andrea, qu'il tenoit aſſiegé dans ſa maiſon, ſe defendant vigoureuſement. Je dis à ſon neveu, que j'eſtois bien aiſe qu'il executaſt de la ſorte les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquaſt pas de le prendre mort ou vif, puiſque je voulois qu'il fuſt chaſtié de toutes les mechantes actions qu'il avoit faites, feignant que ſon oncle n'agiſſoit que par mes ordres, & que l'autre, dont j'eſtois aſſuré, fuſt contre moy. Il s'informa de moy s'il eſtoit vrai que les Eſpagnols fuſſent les maiſtres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville, qui ſonnoient en rejoüiſſance leur faiſoient connoiſtre. Je luy dis qu'il eſtoit vrai qu'ils eſtoient entrez avec quelque intelligence, par le Porte d'Albe, & s'eſtoient avancez juſques vers les Eſtudes. Mais qu'eſtant arrivé de Poſilippe avec des troupes, je les avois repouſſez, & re-

rechaſſez de toute la ville, avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en rejouïſſance de cet heureux ſuccés j'avois commandé qu'on fiſt ſonner toutes les cloches, & que c'eſtoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy repondis, que la plus grande partie de la garniſon de Capouë eſtant ſortie pour quelque entrepriſe, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui reſtoit à ſe retirer dans le chaſteau, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner ávis auſſy-toſt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes, en y entrant, ne fiſſent quelques inſolences, ce que ma preſence empeſcheroit. Que c'eſtoit ce qui m'obligeoit à mener ſi peu de monde, afin de faire plus de diligence; & ne voulant point entrer dans Averſe, où je ſerois obligé de ſejourner quelques heures, il me feroit plaiſir de me dire où je pourrois paſſer le ruiſſeau. Il me montra un petit village ſur la droite, où il m'aſſura que je trouverois un pont auprés d'un moulin. Je luy commandai de debiter à ſon oncle les bonnes nouvelles que je luy avois appriſes, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aiſe de ſavoir la route que j'avois à tenir.

En paſſant dans ce petit village un païſan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe, Gouverneur d'Averſe, ce qui luy perſuada puiſque je me retirois, que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Eſpagnols

gnols dans Naples, eſtoit veritable ; & auſſy-toſt il l'eſcrivit à Dom Loüis Poderique, qui commandoit dans Capouë, luy mandant que s'il envoyoit ſaiſir les paſſages du Vulturne, il ne pourroit manquer de me prendre, puiſque je prenois ce chemin là, pour me ſauver. Le tour qu'il me falut faire pour eſviter de paſſer dans Averſe, luy donna le loiſir d'envoyer ſa depeſche par un Officier affidé, accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheval, qui marchoient devant moy, je pris les trois mieux montez de ma ſuite, & leur commandant d'obſerver ce que je ferois, pour faire la meſme choſe, je pouſſai aprés eux, & les joignis incontinant, & marchant à coſté de l'Officier, chacun de mes gens accoſta ſon homme. Je le queſtionnai de ce que l'on diſoit à Averſe, & aprés un peu de converſation, le ſurprenant tout d'un coup, je luy mis le piſtolet à la teſte, & luy commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faiſant de meſme au ſien, & je l'obligeai de m'avouër que Pepe Palombe le depeſchoit à Dom Louïs Poderique, avec des lettres, qu'il me remit entre les mains : tous mes gens eſtant arrivez, je les fis fouïller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoit données. Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empeſcher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains en-

enſemble, & les fis jetter dans le foſſé qui eſtoit à coſté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faiſant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittez, je pris ſans inquietude le chemin de Sainte Marie de Capouë, eſtant aſſuré que la nouvelle de la priſe de Naples n'eſtoit pas encore paſſée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraſſe, & je ne fiſſe arreſter.

Dés que je fus à un quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le Sieur de la Botellerie, dire au Sieur de Mallet de me venir trouver, & que j'avois quelque choſe de preſſant à luy communiquer. Il ne put pas m'obeïr ſi-toſt, à cauſe d'une eſcarmouche fort chaude, qui avoit eſté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le Sieur de Liſola Napolitain, qui avoit deſerté de la cavalerie du Royaume qui ſert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir ſon pardon, en portant la nouvelle de ma retraitte, eſtant monté ſur un fort beau courſier bai qui eſtoit à moy, ſauta un grand foſſé ſur la gauche de noſtre chemin, & me demanda permiſſion d'aller reconnoiſtre deux vedettes des ennemis qui paroiſſoient ſur une hauteur; ce que je luy accordai, puiſqu'auſſy bien il auroit eſté inutile de luy defendre. Il fut cauſe, par l'ávis qu'il alla donner, que l'on deſtacha de la cavalerie pour me ſuivre; que l'on envoya

voya l'ordre à tous les villages de la campagne ſur mon paſſage, de prendre les armes contre moy ; & que le Prince de Fourine fut commandé avec ſa Compagnie d'arquebuſiers à cheval, de s'aller ſaiſir du paſſage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secretaire, entra dans Sainte Marie de Capouë ſi effrayé, & tellement hors de luy, qu'il fit bien-toſt reconnoiſtre qu'il y avoit de meſchantes nouvelles.

Le Sieur de Mallet m'eſtant venu trouver, & m'ayant dit que nos troupes eſtant aux mains avec les ennemis, il ſeroit fort difficile de les retirer ſans les engager à me ſuivre, & qu'il valoit mieux, durant qu'ils eſtoient occupez, eſſayer de gagner le paſſage de la Barque du Vulturne, avant que l'on euſt envoyé s'en ſaiſir, Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies eſtoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval pour me ſuivre, & le Sieur de Mallet ſe mettant à noſtre teſte, pour nous ſervir de guide, nous fit prendre le chemin de la riviere. Et comme nous fuſmes arrivez proche du chaſteau de Caſerte, je vis ſortir d'un bois, ſur noſtre gauche, un eſcadron de cavalerie. Je fis eſcadronner à meſme temps ce que j'avois de gens auprés de moy, qui ne pouvoient plus eſtre que quarante-cinq ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné ; & trouvant que le courſier gris que je montois eſtoit un peu haraſſé,

&

& n'eſtoit pas trop viſte, je le donnai au Baron de Rouvrou, & pris une haquenée porcelaine, ſur laquelle il eſtoit, fort bonne & d'une extraordinaire viſteſſe, & m'en allai reconnoiſtre l'eſcadron qui venoit à nous. Comme j'en eſtois à trente pas, l'Officier de deſtacha le chapeau à la main pour venir à moy, me diſant que c'eſtoit la Compagnie de Cicio Ferlingere, General de noſtre cavalerie, dont il eſtoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, ſuivant mes ordres, & qu'il venoit ſavoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il euſt à me ſuivre, & faire l'arriere-garde. Cette Compagnie eſtoit desja revoltée; l'Officier ne s'eſtoit ávancé vers moy, que pour m'empeſcher d'approcher de ſa troupe, de peur que je ne reconnuſſe un Aide de Camp des ennemis nommé Batimielle, qui eſtoit à la teſte, & qui me voyant, s'eſtoit retiré dans le premier rang.

Auſſy-toſt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait une demie lieuë de chemin, deſcendant une montagne aſſez rude, proche d'un village nommé Mouronne, j'entendis crier derriere moy, tuë, tuë; & tournant la teſte, je vis que la Compagnie qui me faiſoit l'arriere-garde, me chargeoit l'eſpée & le piſtolet à la main, & apperçus ſur le haut de la montagne trois eſcadrons de cavelerie. Je criai à mes gens, de paſſer à toute bride le defilé de cette deſcente, & de gagner une prairie que je voyois au pied, où jettant le

le manteau, dans lequel j'eſtois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me ſuivoient en deſordre, je les renverſai, & durant qu'ils ſe rallioient, ayant reconnu à quelque mil pas de-là un grand foſſé, nous allames le paſſer à toute bride, & nous nous remîmes en corps de l'autre coſté, & chargeaſmes les ennemis quand ils voulurent paſſer le foſſé devant nous. Et les ayant rompus, nous fiſmes la meſme choſe que nous avions desja fait; & cette campagne eſtant coupée de foſſez & de ravins, nous tournions à tous les defilez, & ayant mis les ennemis en deſordre, nous nous en allions regagner un autre, & fiſmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraitte. Au bout deſquels, trouvant un rideau à monter, garni de quelques brouſſailles, où il faloit defiler un à un, & ayant ſur noſtre gauche une haye garnie d'environ trente mouſquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à eſſuyer leur ſalve; baiſſant le boutondes reſnes de mon cheval, & prenant mes deux piſtolets dans mes deux mains, je pouſſai droit à eux, pour les obliger à faire leur deſcharge avec plus de precipitation. Cela me reüſſit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups paſſerent pardeſſus moy, ſans me bleſſer, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & un cheval de bleſſé. Nous fiſmes bien aprés une demie lieuë, durant laquelle les ennemis nous

preſſant trois ou quatre fois, nous nous defimes de la meſme maniere, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocſin ſonnoit ſur nous de tous coſtez dans les villages, & tous les payſans venans occuper les paſſages, nous n'approchions d'aucune haye, ny d'aucun buïſſon, que l'on ne tiraſt ſur nous. Il y avoit un petit foſſé à paſſer ſur le bord d'un pré, garni d'une haye, & bordé de payſans: ce qui n'eſtoit pas peu incommode, c'eſtoient des gens, qui eſtant ſous la contribution du Sieur de Mallet, le reconnurent, l'appellerent par ſon nom, le prierent de leur venir parler, & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de paſſer chemin, & d'avancer tousjours, durant qu'il les amuſeroit, & que la jument griſe qu'il montoit eſtant fort bonne & fort viſte, il nous auroit bien-toſt rejoint. La cavalerie qui nous ſuivoit, ayant abordé ces payſans, leur dit, que nous eſtions des traiſtres de François, qui nous retirions, aprés avoir ſaccagé le pays; qu'il ne faloit point nous donner de quartier; & leur commandant de faire leur deſcharge ſur le Sieur de Mallet. qui s'en revenoit à nous à toute bride, ſa jument en eut la cuiſſe caſſée, & luy tomba deſſous, ſans ſe pouvoir relever. Au bruit de ce feu je m'eſcriay qu'il y auroit de la laſcheté de laiſſer perir un ſi galand homme, qui s'eſtoit ſacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournaſſent avec moy, pour l'aller degager; ce que

je

je fis moy ſixieſme : & eſtant à vingt pas de luy, le Chevalier de la Viſſeclette me dit, le voyant eſtendu par terre ſans remuer, qu'il eſtoit mort, & par conſequent inutile de nous hazarder, & que cela nous faiſoit perdre bien du temps. Ces payſans ayant eû celuy de recharger, & tirant ſur nous, bleſſerent quelques-uns de nos chevaux ; le mien entre autres le fut d'un coup qui entroit au deſſous du mouvement de l'eſpaule, & luy reſſortoit au poitrail ; je ne ſaurois dire, ſi ce fut d'un coup de carabine du Viſconti, Lieutenant de cuiraſſe de Dom Diego de Cordoüa, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'une arquebuſade de ces payſans.

Je me ſens obligé de faire ſavoir icy la propoſition qui me fut faite par le Marquis de Chaban, & le Chevalier de la Viſſeclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des defilez qui ſe rencontroient, où l'on ne pouvoit paſſer qu'une perſonne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer : quelque preſſe qu'ils m'en puſſent faire, je n'y voulus jamais conſentir, & leur dis, que je n'eſtimois pas aſſez ma vie, pour la vouloir conſerver aux dépens de celles de deux hommes auſſy braves, & auſſy genereux qu'ils eſtoient, & que je voulois ou mourir avec eux, ou qu'ils ſe ſauvaſſent avec moy.

Cependant, le pays eſtant fort coupé de foſſez & de hayes, bordées de mouſquetai-

res, il nous falut paſſer par les armes d'une deſcharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins caſſez, ce qui le força de l'abandonner, & de ſe jetter dans une haye, où il ſe couvrit de feuïlles, & s'enterra pour ſe garentir de la fureur des païſſans. Le Sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derriere de la ſelle, qui luy fit un tel effort dans les reins, & une ſi grande contuſion, qu'il crut long temps avoir eſté bleſſé. Le cheval du Sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans un foſſé, & ne ſongeant pas à le faire relever, il ſe mit à nous ſuivre à pied, avec une ſi grande frayeur, que l'eſprit luy en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en eſt mort fou. Il me crioit que les ennemis le ſuivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un, pour luy donner ſon cheval. Je luy reſpondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, eſtoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au Sieur de Bar, qui eſtoit monté ſur un grand courſier bai brun, de la race des Stilianes. Un cheval tygre du Sieur de la Chaiſe eſtant bleſſé, tomba du coup, mais il le fit relever, luy donnant de l'eſpée dans la feſſe, & ſautant deſſus, il ſe mit en eſtat de me ſuivre. Alors le Sieur des Mareſts, Chanoine de Saint Jean de Liege, mon Aumoſnier, s'approcha de moy, pour me demander ſi je voudrois me confeſſer. Je luy reſpondis qu'il n'eſtoit pas encore temps,

temps, & que j'avois bien d'autres choſes à faire. Un cheval d'Eſpagne noir qu'avoit le Chevalier des Eſſarts; eſtoit deferré des quatre pieds, pour l'avoir tousjours pouſſé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoiſtre les paſſages. Nous commencions à trouver le marais, & n'avions plus qu'un quart de lieuë à faire pour gagner la riviere, & nous mettre en ſeureté. Et toute noſtre troupe, par les morts, & ceux qui s'en eſtoient fuis, n'eſtoit plus que de vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut bleſſé d'une mouſquetade dans le corps, qui luy entroit par le coſté, au defaut de l'eſpaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoit plus ſe ſouſtenir, ſe traiſnant ſeulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis. Vous voyez, Meſſieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux ſont ou eſtropiez ou rendus, mettons nous en eſcadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons; nous ſommes ſuivis par cinq ou ſix cens chevaux, tous les chemins ſont bordez d'infanterie, & tous les paſſages nous ſont coupez: & me tournant au Sieur de la Chaiſe, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous ſommes forcez de le prendre, ſinon faites leur connoiſtre qu'ils ne nous tuëront pas à ſi bon marché

qu'ils s'imaginent. Dés qu'il leur eut parlé, ils nous crierent, Toute ſorte de courtoiſie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un Officier, ne voulant point me rendre à d'autre. Le Viſconti, Lieutenant de cuiraſſe, s'avançant pour me parler, un payſan me vint tirer de dix pas un coup de mouſquet, en me diſant Point de quartier. Je voulus pouſſer, pour luy donner de l'eſpée : mais mon cheval affoibli, comme il eſtoit, s'embourba, & eut bien de la peine à ſe retirer ; Il ſe jetta dans un bois, & le Viſconti luy tira ſon coup de carabine, dont il le manqua. Eſtant retourné à moy, nous parlions enſemble, quand deux hommes arriverent, l'un monté ſur un cheval gris avec un juſte-au-corps de velours noir, & l'autre veſtu de deüil ſur un cheval bai, le gris eſtoit de la teſte plus avancé que l'autre. Le Viſconti me dít, que le premier eſtoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, couſin du feu Marquis de Saint Juliane, tué à l'eſcarmouche d'Averſe, & qu'ils eſtoient tous deux Capitaines, & qu'ainſy il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon eſpée, mais ils me reſpondirent, qu'ils avoient trop de reſpect pour moy, pour me vouloir deſarmer, & qu'ils me donneroient les leurs, ſi la mienne eſtoit ou rompuë ou perduë. Je leur offris mes piſtolets, qu'ils refuſerent, me diſant qu'ils s'en ſaiſiroient quand je deſcendrois de cheval. Mais me demandant chacun une marque,

que, comme je m'eſtois rendu à eux, je leur detachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un un verd, & à l'autre un iſabelle. Je les priai d'empeſcher que ceux qui eſtoient avec moy ne fuſſent ny maltraittez ny depoüillez, ce qui fut executé ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs eſpées, & ne les ayant point foüillez, l'on ne leur euſt pas oſté leur argent, s'ils ne ſe fuſſent preſſez eux-meſmes de le donner. Le Chevalier des Eſſars avoit une croix de diamans qui valoit bien mil eſcus; il la jetta dans la campagne, dont il eut aprés bien du deplaiſir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Gouland, Colonel de cavalerie, Bourguignone, arriva auſſy-toſt, avec Dom Proſpero Tuttavilla, qui commandoit le parti, & Dom Giuſeppe Caëtano, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner un autre cheval, le mien ne ſe pouvant quaſi plus ſouſtenir. Je les en remerciai, leur diſant qu'il m'avoit ſi bien ſervi, que je ſerois bien aiſe de n'en point deſcendre, & qu'il me mouruſt entre les jambes, & que pour aller en priſon, je n'en avois point tant de haſte, qu'il ne valut autant s'y traiſner à trois jambes, que ſur un cheval qui marchaſt mieux, puiſqu'auſſy-bien, quelque preſſe qu'ils euſſent, j'eſtois aſſuré qu'ils m'attendroient, n'eſtant pas à ce que je croyois reſolus de me

laiſſer derriere, & de s'en aller ſans moy. Ils ne ſe purent empeſcher de rire de ma reſponſe. Le Chevalier de la Viſſeclette; monté ſur un courſier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner, & que j'avois refuſé, pour eſtre retif, & ne vouloir point abandonner la compagnie, me vint aborder au milieu de tous ces Meſſieurs, & me dit, que tant qu'il avoit cru ma vie en peril, il n'avoit pas voulu m'abandonner, & eſtoit tousjours demeuré pour mourir avec moy; mais que la voyant en ſeureté, & ſe croyant plus utile à mon ſervice, eſtant en liberté, qu'en priſon, il alloit eſſayer de ſe ſauver; donna des eſperons à ſon cheval, qui contre ſa couſtume, partit de la main d'une viſteſſe incroyable; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le ſuiviſſent, il s'en alla devant eux, & mit pied à terre dans un bois, à une lieuë de-là, il ſe coupa les cheveux, & ayant trouvé un Convent de Cordeliers, il en prit un habit, que l'on luy donna charitablement, & fut aſſez heureux pour ſe retirer à Rome dans cét équipage. Trois perſonnes qui tenterent la meſme choſe, furent aſſommées par les païſans. Et je fus conduit à Capouë avec le Sieur Marſilli, Gentilhomme Bolonnois, & Joſeppe Scopa, Italien, ce Preſtre, qui avoit fait prendre le Duc de Turſi, & dix-ſept François, à ſavoir, les Sieurs Chevalier des Eſſars, Baron de Cauſans, Marquis de Chabans, de Canherou, de la Chaiſe, d'Heureux, de la Bo-

Botelerie, de Souïllac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Miniere, Compagnon, mon Maiſtre d'hoſtel, Deſmareſts, mon Aumonier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A une lieuë de là, ces Meſſieurs me demanderent ſi je voulois boire & manger un morceau de pain, & un peu de fruit; ce que j'acceptai volontiers, mourant de ſoif. Joſeppe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, debaucha pour cent ſequins qu'il avoit ſur luy, un Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à ſe retirer, fut ravi de cette heureuſe rencontre, & l'emmena fidelement à Rome. Nous entendiſmes du bruit dans une eſtable à pourceaux, dont je vis ſortir, quand la porte en fut ouverte, avec une joye extreme, le Sieur de Mallet, que j'avois regreté ſenſiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu ſauver & la liberté & la vie. Je l'embraſſai pluſieurs fois tendrement, & ces Meſſieurs qui me conduiſoient en firent de meſme, ayant lié une amitié eſtroite avec luy, dans quelque conference qu'ils avoient euë enſemble. Je luy demandai des nouvelles de ſon avanture. Et il me conta, qu'eſtant demeuré pris ſous ſa jument, qui avoit eſté tuée ſous luy, pour eviter la fureur des païſans, il avoit fait le mort, juſques à tant qu'ayant vû paſſer un Officier de Cavalerie de ſa connoiſſance, il s'eſtoit rendu à luy, qui l'avoit fait conduire

dans le lieu où nous l'avions trouvé. Nous achevaſmes noſtre chemin dans une converſation aſſez galante, & aſſez gaye. Dom Joſeppe Caëtano s'en allant devant l'eſpée nuë, & faiſant crier à tous les payſans, Vive Eſpagne ; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teſte à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré une ſomme conſiderable. Ce qui me faiſoit trouver ma mauvaiſe fortune aſſez douce, d'eſtre tombé entre les mains de ſi honneſtes gens.

La nuit eſtoit venuë, quand j'arrivai à mil pas de Capouë. Je trouvai Dom Loüis Poderico avec des flambeaux, & un caroſſe s'eſtant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy ; & comme je deſcendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'eſtrier, quand il prit un grand tremblement au mien qui tomba mort à la portiere du caroſſe. Il ſe fit beaucoup d'embraſſades de part & d'autre, aprés quoy nous remontaſmes dedans : & je fus reçû dans Capouë, non pas comme un priſonnier. mais avec les meſmes honneurs que ſi j'en euſſe eſté le Maiſtre, & que j'y euſſe fait mon entrée. Monſieur de Poderique me conduiſit dans ſon logis, où je trouvai à la porte une Compagnie d'infanterie Eſpagnole, il m'en preſenta le Capitaine, & enſuite toute la Nobleſſe, & tous les Officiers de ſes troupes : & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeu-

meurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner ; me demanda ſi je voulois ſouper en particulier, ou en public : & l'ayant laiſſé à ſon choix, il me dit, que ſi je l'agreois, les principaux de la Nobleſſe ſeroient ravis de m'y tenir compagnie. Enſuite il me dit, qu'il croyoit que je ſerois bien aiſe de demeurer un peu en repos, & me delaſſer, & que ſi je voulois eſcrire quelques lettres pour mes affaires, il les envoiroit la nuit meſme, par un courier exprés au lieu où je voudrois ; & s'eſtant retiré, ne laiſſant avec moy que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au ſortir de ma chambre, faire publier un ban, que l'on ameuaſt à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, ſans les maltraitter ny depouïller, à peine de la vie : il fit prendre la liſte de tous les priſonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Nobleſſe, & tous les autres par billet, leur donnant une ſentinelle à chacun, pour les ſuivre, & commandant qu'ils puſſent aller librement chez eux, & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit. Et chacun s'attachant à bien traitter ſon hoſte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez & de careſſes. Dés que je me vis un peu en liberté, mon premier ſoin fut de bruſler une lettre, que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit couſté la vie à pluſieurs perſonnes

ſonnes de qualité, ſi elle euſt eſté veuë, & que je n'avois oſé deſchirer, de peur que l'on n'en puſt ramaſer les pieces. Enſuite j'allai eſcrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner ávis de ma diſgrace, & quelques lettres en France du ſtile du Roy François Premier, aprés ſa priſon de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie & la reputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Eſſars à Dom Loüis Poderico, avec mon cachet, pour les faire fermer aprés qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire, & les cachetant devant luy, il les fit partir auſſy-toſt, par un courier qu'il depeſcha exprés à Rome. Nous nous ſerviſmes du papier qui nous reſtoit, à faire des chanſons ſur noſtre avanture, & ſur ceux qui avoient fait paroiſtre le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuvent teſmoigner que ny dans ma retraitte, ny dans ma priſe, ny dans tout le temps que j'ay eſté à Naples, l'on n'a jamais remarqué ſur mon viſage ny changement ny alteration, & que les differens accidens de ma bonne ou mauvaiſe fortune, ne m'ont donné ny inquietude ny embarras, ayant agi tousjous avec autant de ſang froid, que ſi je n'y euſſe eû nul intereſt. Ce que l'on doit pluſtoſt attribuer à une inſenſibilité naturelle, que j'ay aux choſes, qu'à une fermeté d'ame, qui m'euſt fait reſoudre à toutes ſortes d'evenemens.

En-

Enſuite Dom Loüis Poderico m'envoya demander, s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre viſite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer, ſuivi de force gens de qualité. Il me teſmoigna d'abord le déplaiſir qu'il avoit de me rendre ſes devoirs dans une ſi faſcheuſe conjoncture, & qu'il reſſentoit mon malheur autant que je le pouvois faire. Je luy reſpondis, qu'un homme qui portoit une eſpée à ſon coſté, eſtant ſujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laiſſer ſurprendre. Que les bons & mauvais ſuccés dependant plus de la fortune que du merite, une perſonne de cœur & de naiſſance ſe devoit tousjours mettre au deſſus d'elle, & voir d'un œil indifferent tous ſes caprices. Que je n'avois de regret de ma priſon que celuy de n'eſtre plus en eſtat de pouvoir eſtre utile aux intereſts de la Nobleſſe de Naples, que je conſiderois beaucoup plus que les miens propres, & que la ſeule conſolation que je recevois dans mon malheur, eſtoit les bons traittemens qu'il me faiſoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux perſonnes, pour qui j'avois beaucoup d'eſtime, & que je ſouhaitois paſſionnement de ſervir. Quelques-uns de ces Meſſieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fuſſe fort à plaindre, ils l'eſtoient encore plus que moy, puiſque la perte de ma liberté les remettoit à la chaiſne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus

peſans

pesans que ceux qu'ils avoient portez jusques icy. Dom Loüis Poderico, interrompant ce discours, me dit: Que n'ayant point eû d'ordre de Naples de m'arrester, ny mesme appris ce qui y estoit survenu, quand j'estois arrivé à Sainte Marie de Capouë, si je luy eusse envoyé un trompette, pour luy demander passage pour me retirer, non seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu avec toute la Noblesse, m'accompagner jusques aux confins de l'Estat Ecclesiastique, d'où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, aprés m'avoir donné sa parole, qu'il y eust eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit servi, & nous allasmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gayement; l'on y fronda un peu le Peuple de Naples. Je l'excusai neantmoins de sa legereté naturelle, & declarant la verité de mes sentimens, je tesmoignai hautement, que quoy que j'eusse beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit tousjours esté de remettre les choses dans l'ordre, & le rassujettir à l'autorité de la Noblesse, comme il avoit esté autrefois, & connoissois qu'il estoit juste & raisonnable; que le malheur où j'estois, ne m'estoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers declarez pour moy. Que j'avois tant d'estime pour ceux de ce Royaume, que j'estois assuré, que si j'eusse pû me voir un jour à leur teste, la puissance d'Espa-

ne

ne ne m'auroit plus eſté redoutable; & que je n'aurois pas craint meſme celle de toute l'Europe jointe enſemble. Tous ces Meſſieurs ſe ſentans fort obligez de l'eſtime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remercierent, auſſy bien que du ſoin que j'avois pris de conſerver leurs biens & leurs maiſons du pillage, & des ſaccagemens, comme leurs perſonnes, & celles de leurs proches, de l'inſolence des Peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et enſuite prenant des verres, ma ſanté fut beuë ſolemnellement, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table aſſez long-temps avec beaucoup de rejouïſſance, de liberté, & de teſmoignage d'amitié & d'eſtime reciproque. Quelques-uns me diſans, que puiſque j'avois conſervé la vie & la reputation, je devois eſperer avec le temps, que la Fortune, qui n'eſtoit ferme que dans ſon inconſtance, m'accorderoit ſes faveurs apres m'avoir fait ſentir ſa diſgrace. Je reſpondis, que ce monde icy n'eſtant qu'une comedie, le premier acte de la mienne s'eſtoit achevé par des coups de baſton, comme fait d'ordinaire celuy des comedies Italiennes. Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir aſſez, pour remonter de nouveau ſur le theatre, avec un different ſucces, pretendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dans l'Europe, & d'y acquerir quelque eſtime, & peut-eſtre de l'avantage. Tous ces

ces discours, qui furent tenus sans se trop precautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquant, suivant leurs humeurs defiantes, redoublerent le soupçon qu'ils avoient eû, que j'avois de grandes mesures prises avec la Noblesse, & le porterent mesme si loin, qu'ils crurent qu'elle s'estoit assemblée deux fois, pour deliberer, si l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n'estoit pas de leur interest, l'armée navale de France arrivant, de se declarer, & me laisser monter à cheval, pour me mettre à leur teste. Ils me l'ont dit souvent pendant ma prison, & à Gayette & en Espagne; & j'ay vainement fait mes efforts, pour les detromper d'une imagination aussy ridicule, que peu vraisemblable.

Aprés avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous rentrâmes dans une nouvelle conversation, & je dis en raillant à Dom Louïs Poderico, que j'avois à luy faire bien des excuses, d'avoir tardé si long-temps à luy rendre une depeche, dont j'estois chargé pour luy, & d'avoir eû mesme l'effronterie de l'ouvrir; ce qui estoit pardonnable à une personne naturellement aussy curieuse que je l'estois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy ecrivoit Pepe Palombe, & que j'avois prises à son courier par les chemins. Il les lut tout haut, & se mettant à soûrire, me dit, qu'il n'auroit pas crû, que je dusse estre

le

le porteur d'une ſemblable nouvelle. Il m'apprit, que celle de ma retraitte luy avoit eſté donnée par un nommé Liſola, qui crut par-là aſſurer ſa vie qu'il meritoit doublement de perdre, pour n'avoir ſû eſtre fidele à aucun parti. Qu'il eſtoit Officier dans ſes troupes à Milan. Qu'il avoit deſerté, ſur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'huy il m'avoit trahi pour rentrer dans le parti d'Eſpagne. Mais, comme on ſe ſervoit des trahiſons, ſans aimer les traiſtres, il avoit reçu l'ávis qu'il luy eſtoit venu donner ; ce qui n'empecheroit pas neantmoins qu'il ne le fiſt pendre, & que par-là nous en ſeroiens tous deux vengés, luy comme d'un deſerteur, & moy comme d'un traiſtre. Cette ſentence fut approuvée generalement de tout le monde, & il n'y eut perſonne dans la compagnie qui n'en demanda l'execution, au lieu d'interceder pour ſa grace.

Il nous arriva enſuite une choſe aſſez ridicule. Hieronymo Fabrani, mon Secretaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n'eſtant pas ſi touché de la perte de ſa liberté, que de celle de ſon argent, en eſtant quaſi troublé, me pria, en preſence de ces Meſſieurs, de vouloir écrire à Dom Iüan d'Autriche pour luy faire rendre vingt mil ſequins qui luy avoient eſté pris. Je luy repondis, en riant, qu'il faloit auparavant que d'hazarder mon credit, que je l'eprouvaſſe en quelque choſe de moindre

moindre importance ; parce qu'eſtant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'expoſer à la honte d'un refus. Mais que pour luy dire la verité, je croyois que la peur qu'il avoit euë luy avoit troublé le jugement, puiſqu'il ne ſe ſouvenoit pas, qu'il y avoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette ſomme, qui l'auroit garenti, auſſy-bien que moy, de l'eſtat où nous eſtions preſentement, il m'avoit repondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas oſé me mentir, j'eſtois perſuadé que ce qu'il m'en diſoit à preſent, n'eſtoit qu'une reſverie. Il fit tous ſes efforts pour me perſuader le contraire, mais je m'opiniaſtrai à luy jurer, que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il euſt eſté capable de me dire une choſe pour une autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ſes meubles, & ſes tapiſſeries, puiſque je voulois douter qu'il euſt de l'argent; Je luy repreſentai que mon credit ne pouvoit pas aller juſques-là, puiſque les meubles & les tapiſſeries, venans à eſtre reconnus par les proprietaires, l'on ne voudroit pas à ma conſideration, leur faire l'injuſtice de ne leur pas rendre. Il ſe retira en grondant, & fort chagrin; & toutes choſes paroiſſant diſpoſées à nous faire rire, quoy que vray-ſemblablement je n'en duſſe pas avoir trop de ſujet, nous fuſmes tous ſurpris de voir ſortir d'une garderobe, le Sieur de Miniere, tout nud, ayant

ayant les cheveux nouëz ſur la teſte, en aigrette, avec un ruban couleur de feu, & ſes bottes ſur l'épaule, en forme de beſace, qui s'en vint ſe jetter à genoux devant moy; la peur qu'il avoit euë l'apreſdinée, comme j'ay desja dít, luy ayant fait tourner l'eſprit. Je luy demandai, tout eſtonné, ce qu'il me vouloit en cet équipage. Il me reſpondit, que voulant eſtre mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le ſerment de cette charge, de la maniere que les Romains le faiſoient aux anciens Empereurs. Cette ávanture, quoy que divertiſſante, ne laiſſa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'apprehenſion de la mort ſur un eſprit foible. Je recommandai en meſme temps que l'on en priſt ſoin, & que l'on le menaſt coucher. Fabrani, que le deplaiſir de ſa perte n'empeſcha pas de s'aſſoupir, ſe voulant appuyer contre une petite table, qui eſtoit au milieu de la chambre, comme il eſtoit ordinairement endormi le ſoir, il ſe laiſſa tomber deſſus ſi rudement qu'il la rompit, & comme il eſtoit gros & peſant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruït fit tourner la teſte à tout le monde, ne ſachant d'où il pouvoit venir. Et comme nous nous en fuſmes apperçus, il n'y eut perſonne qui ne fiſt de grands éclats de rire, qui durerent aſſez longtemps. Dom Loüis Poderico me dít qu'eſtant tard, il craignoit qu'il ne luy en puſt arriver autant, ou à quelqu'un de ces Meſſieurs,

& qu'ainſy il valoit mieux me donner le bon ſoir, que d'appreſter à la compagnie une nouvelle matiere de rire: aprés quoy il ſe retira; & tous nos priſonniers s'en allerent chez eux, ne demeurant de mes gens, que ceux qui coucherent dans ma garderobe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Eſpagnol qui eſtoit de garde, demanda à me venir donner le bon ſoir, pour eſtre aſſuré qu'il me laiſſoit dans la chambre, dont il ferma en ſortant la porte à la clef: & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit precedente, je me recompenſai en celle-cy, & ne me reveillai que le lendemain ſur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon lit, aprés quoy il reſortit, pour me laiſſer en repos toute la journée. Dom Louïs de Poderico envoya ſavoir des nouvelles de ma ſanté, & s'il ne m'incommoderoit pas, dés que je ſerois habillé, de me venir viſiter; & comme il ſavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter, & une caſaque, dautant qu'il faiſoit encore froid, n'ayant ſur le corps qu'un colet de buffle, avec lequel j'avois eſté pris. Il arriva auſſytoſt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Sevére, ſon neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiuſane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juſeppe Gayëtano, de Dom Ceſar de Capua, & de pluſieurs autres

tres Cavaliers. Il me demanda ſi je voudrois aller à la Meſſe, où ils m'accompagnerent tous, faiſant demeurer au logis la garde Eſpagnole, diſant qu'où eſtoient tous ces Meſſieurs, ils n'en avoient pas de beſoin. Tous les priſonniers François ſe rendirent auprés de moy. Nous fuſmes en une Egliſe voiſine, où je reçus tous les honneurs & toutes les civilitez, que l'on m'auroit pû rendre, ſi j'euſſe eſté en pleine liberté; & tout ce cortege avoit bien plus l'air de gens qui me faiſoient leur cour, que de perſonnes qui veilloient à ma ſeureté, & qui ſongeoient à me garder.

Au ſortir de la Meſſe, je fis un tour de promenade, aprés quoy je fus reconduit chez moy. Et Monſieur de Poderico m'ayant tiré à part, me dít qu'il faloit penſer à la conſervation de ma vie, tout eſtant à craindre de l'humeur defiante & cruelle des Eſpagnols. Que la Nobleſſe m'eſtoit trop obligée, & avoit trop d'eſtime & d'amitié pour moy, pour ſouffrir que je couruſſe quelque fortune, & qu'ils periroient tous aſſurement, pluſtoſt que de me voir en danger. Mais qu'il faloit que je m'aidaſſe, & que je cherchaſſe le moyen de gagner du temps, qui eſtoit le plus grand remede, que l'on pût apporter à des maux de cette nature. Que je devois teſmoigner un extreme meſcontentement de m'eſtre vû abandonné de la France, & ne reſpirer autre choſe que le deſſein de m'en venger. Qu'il faloit faire voir, que je voulois m'engager

ger dans le parti d'Eſpagne, & ſur tout leur perſuader, que j'avois des pretentions ſur le Duché de Modéne, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'inveſtiture de l'Empereur. Que la haine eſtant plus grande encore, & l'envie de ſe venger de ce Duc, que de moy, ils eſcouteroient les propoſitions que je ferois, par la grandeur deſquelles je devois éblouïr Dom Jüan, jeune Prince ambitieux, & le Viceroy, ami naturellement des negociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue. Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la premiere chaleur de leurs reſſentimens, & l'exemple du Mareſchal de Stroſſi dans les Terceres.

Son ávis me parut fort bon, & je le priai d'eſcrire à Naples, que l'on m'envoyaſt quelqu'un pour m'eſcouter, ayant des choſes à dire d'une extraordinaire importance. Il y depeſcha auſſy-toſt, & nous eûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit choiſi l'Eveſque d'Averſe, homme d'eſprit & de capacité, frere du Prieur de la Rochelle, de la Maiſon des Carafes, pour venir conferer avec moy. Je diſnai tout ſeul ce matin-là, me faiſant des excuſes, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cauſe de la quantité d'affaires, dont il eſtoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Aprés m'eſtre repoſé

poſé quelque temps, au ſortir de table, toute la Nobleſſe s'en revint me faire ſa cour, & entrant avec moy en une converſation des choſes paſſées, & de leurs intereſts & des miens: elle s'eſchauffa de façon, que je commençois à entrer dans une negociation fort preſſante, & dont j'aurois aſſurement tiré de grands ávantages, quand un Eſpagnol entra, que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte; un de ces Meſſieurs me pouſſant du pied, je changeai tout d'un coup de diſcours; ce qui ne put eſtre ſi adroitement, qu'il n'en euſt du ſoupçon: & ſortant à l'heure meſme, il s'en alla eſcrire au Comte d'Ognate, qu'aprés avoir ſi long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur debaucher la Nobleſſe; & qu'il eſtoit à craindre, ſi l'on n'y apportoit un prompt remede, que je n'en puſſe venir à bout.

Sur le ſoir Monſieur le Prince d'Aveline me vint voir, & me remercier du ſoin que j'avois pris de faire remaſſer tout le pillage de ſon chaſteau, & du chaſtiment de Paul de Naples, qui eſtant nai ſon ſujet, luy avoit fait toutes les inſolences imaginables, & perdu le reſpect en toutes ſortes de maniere. Je luy reſpondis, que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres ſervices plus conſiderables; mais qu'en l'eſtat où j'eſtois, tout ce qui m'eſtoit permis de faire pour ſes intereſts, eſtoit, de l'ávertir d'aller promptement à Naples, pour ſauver ſes meubles, qu'ayant fait ramaſ-

ramaſſer avec ſoin, & porter dans le garde-meuble de mon Palais, les Eſpagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moy, & que j'avois bien de la douleur, qu'en penſant conſerver tout ce qui luy appartenoit, je l'euſſe fait ſaccager plus aiſement. Il m'en teſmoigna ſa reconnoiſſance, & ſe ſervant de mon ávis, partit auſſy-toſt pour aller donner ordre à ſes affaires.

Enſuite le Prince de la Rocque Romane me vint voir, dont la converſation me fut fort ennuyeuſe. Car comme il eſt fort grand parleur, elle ne ſe paſſa qu'en des proteſtations de ſa fidelité pour l'Eſpagne, & au recit des ſervices qu'il luy avoit rendus, & de la joye qu'il avoit de voir que le Ciel s'eſtoit declaré pour elle. Et aprés m'avoir fait un aſſez leger compliment ſur mon malheur, il ſe retira.

Cependant les Eſpagnols s'aſſemblerent, pour deliberer quelle reſolution ils devoient prendre ſur mon ſujet. Les ávis furent differens. Tous ceux du Collateral opinoient à ma mort, alleguant pour raiſon, que je m'eſtois acquis un ſi grand credit, & une eſtime ſi generale, auſſy-bien parmi la Nobleſſe que parmi le Peuple, qu'il y avoit tousjours à craindre, tant que je vivrois, que le Royaume ne fuſt jamais en paix, & les affaires ne s'y brouillaſſent de nouveau, ſi par hazard je venois à recouvrer la liberté. Que les meſcontens en conſerveroient tousjours dans

leur

leur cœur une eſperance ſecrete, qui feroit germer dans les eſprits une ſemence de revolte, qui viendroit à produire quelque effet à la premiere occaſion. Que connoiſſant la clemence naturelle de leur Roy, c'eſtoit le ſervir utilement, que de luy oſter le moyen de l'exercer en un ſujet ſi dangereux, & d'une ſi perilleuſe conſequence. Que l'on le delivreroit par-là des importunitez de tous les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats, à qui j'eſtois lié de ſang, d'alliance & d'amitié, qui intercederoient pour ma vie, & pour ma liberté. Que j'avois eſté ſi prés du trône, que mon ambition ne ſe pourroit plus laiſſer flater par aucun eſtabliſſement qui fuſt au deſſous. Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la memoire ; que tant que je vivrois, je penſerois continuellement à la poſſeſſion d'une Couronne, que je croirois n'avoir perduë, que par un pur effet de malheur, & de hazard, & que j'avois quaſi conſiderée comme à moy. Qu'il faloit en uſer de meſme, qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Tercerés à l'eſgard du Mareſchal de Stroſſy. Que l'on ne devoit pas differer cette execution, de peur que la France ne la leur rendiſt impoſſible, en ávoüant mes actions, & me reclamant, comme une perſonne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ſes pouvoirs, & par ſes ordres. Que l'on devoit pas balancer à ſuivre l'exemple de Charles d'Anjou,

pour Conradin, par le conſeil meſme du Pape Clement Quatrieſme. Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procedé, au moins la ſureté s'y trouveroit toute entiere. Et que quand il s'agiſſoit d'affermir un Royaume, les plus violentes reſolutions eſtoient tousjours les meilleures. Qu'outre cela ma mort ſerviroit d'un grand exemple, pour intimider & empeſcher les perſonnes ambitieuſes de venir prendre part & s'intereſſer dans les ſouſlevemens des Provinces, à quoy la Monarchie d'Eſpagne pouvoit eſtre plus ſujette qu'une autre, pour avoir tant de Nations differentes à gouverner, & ſes Eſtats ſi eſtendus & ſi eſloignez les uns des autres. Le zele de la Patrie ne les attachoit pas tant à ſuivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moy, pour la conſervation de leurs charges & de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correſpondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas tousjours demeurer ſecretes, & qu'ils pretendoient par ma mort tenir fort cachées, ſe voulant oſter de devant les yeux un teſmoin irreprochable de leur perfidie, & de leur infidelité.

D'autre coſté le Duc de Turſi, qui m'avoit obligation de la vie, croyoit eſtre engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me la ſauvant, & alleguoit pour cela toutes les raiſons, que la Politique & la bien-ſeance pouvoient ſuggerer. Elles eſtoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui eſtant mon parent,

parent, deſcendant par le Duc de Gandie, du Pape Alexandre, & moy par Lucrece de Borgia ſa fille, mariée dans la Maiſon de Ferrare, qui eſtoit ma biſayeule, il ſe croyoit par-là eſtre engagé de reputation à me conſerver. Auſſy n'oublia-t-il aucune choſe pour en venir à bout, prenant mes intereſts avec toute la chaleur poſſible, ſuivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit, & douce & bienfaiſante. Ces perſonnes eſtoient d'un poids extraordinaire, & d'un autre credit, que celles du Collateral, pour eſtre tous deux du Conſeil d'Eſtat d'Eſpagne, & les Miniſtres qui avoient eſté choiſis du Roy Catholique, pour aſſiſter à la jeuneſſe de Dom Jüan d'Autriche, par les ávis deſquels il avoit ordre de ſe gouverner, & de ne rien faire ſans leur participation, & leur conſeil. Ils ájouſtoient de plus, que ſi l'on avoit à ſuivre des exemples, il faloit s'a tacher aux plus honneſtes, & mieux reçus generalement de tout le monde. Que le Marquis de Sainte Croix avoit eſté fort blâmé, & que ſa precipitation & ſon emportement auroit pû couſter cher à l'Eſpagne, ſans les embarras qui ſurvinrent fort à propos en France, pour la garantir de ſes reſſentimens. Que la cruauté de Charles d'Anjou avoit eſté fort condamnée, & terni toute cette grande reputation qu'il avoit eſtablie par ſa valeur ; & qu'il s'en eſtoit repenti tout à loiſir, par la ſanglante guerre, que ſon action luy avoit attirée, à laquelle il fut ſur le point

de ſuccomber ; qu'il en perdit enſuite la Sicile, & que ſon fils avoit failli, s'il ne ſe fuſt ſauvé miraculeuſement, à payer de ſa teſte celle de Conradin. Que l'autorité du conſeil du Pape Clement ne ſe devoit pas alleguer pour excuſe, eſtant ennemi declaré de Conradin, dont il apprehendoit & les reſſentimens & la puiſſance, & que ne luy ayant ſervécu que peu de jours, il ſembloit que le Ciel euſt voulu le punir d'un conſeil ſi violent & ſi intereſſé. Que l'Hiſtoire d'Angleterre offroit un autre exemple en la perſonne du Roy Edoüard Troiſieſme, qui par ſa clemence s'eſtoit acquis une reputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Perſi s'eſtant revolté contre luy, Archambaud de Douglas, de ſon chef, ſans eſtre autoriſé du Roy d'Eſcoſſe ſon Souverain, entra dans ſon Royaume, les armes à la main, en faveur de ſon ami revolté, luy donna une camiſade, où il fut contraint de ſe ſauver nuds pieds, & l'ayant renverſé de ſon cheval d'un coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rafermit ſes Eſtats: Et aprés avoir puni ſeverement tous ſes ſujets rebelles qu'il avoit fait priſonniers, ſon Conſeil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme un particulier, qui ſans áveu d'aucune Couronne eſtoit venu fomenter une revolte dans ſon Royaume, Ce grand & ſage Edoüard reſpondit, Que n'eſtant pas nai ſon ſujet, il n'avoit pas

ſur

ſur luy d'autorité legitime. Que ſa mort ſeroit une foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire qu'il s'eſtoit acquiſe. Et que jugeant par le mal qu'il luy avoit fait, les ſervices qu'il luy pourroit rendre, s'il devenoit ſon ami, il luy vouloit donner la liberté, comme il fit, luy demandant ſon amitié, l'embraſſant cherement, & loüant hautement & ſa vertu & ſon courage: action certes d'un genereux Prince, & qui le releva pardeſſus tous ceux de ſon ſiecle. Qu'ils laiſſoient à juger ſans paſſion, quel de tous ces exemples eſtoit le plus digne d'imitation, par un Roy ſi puiſſant que celuy d'Eſpagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier, que ſa generoſité luy attacheroit à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate, fin & habile, inclinoit au premier ſentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raiſons: mais il ne vouloit pas ſeul ſe charger de la choſe, qu'il euſt bien voulu voir paſſer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les negociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'eſcouter ce que j'aurois à propoſer, ce qui ne tireroit pas de longue: & qu'aprés avoir examiné, ſi les offres que je pourrois faire, ſeroient ou de moindre importance pour le ſervice de leur Monarchie, que ma mort; il en ſeroit le Maiſtre aprés, quand il luy plairoit, puiſqu'elle ne deſpendroit que de ſa volonté, & de ſon ordre: & ſe tenoit ſi glorieux d'avoir

repris Naples, qu'il ne vouloit pas hazarder legerement ſa reputation, ny rien faire dont il puſt eſtre blâmé. Eſtant la maxime ordinaire des Eſpagnols, que le temps & la patience ne gaſtent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la precipitation.

Dom Jüan d'Autriche, jeune Prince, brave & genereux, ſe laiſſant emporter aux mouvemens de ſon cœur, & prenant le parti le plus beau & le plus honorable, fit un fort grand raiſonnement, & fort delicat, & que l'on n'auroit pas aiſement attendu d'une perſonne de ſon âge, mais qui ſentoit pluſtoſt un homme conſommé dans les affaires, & qui ne penſant qu'à la gloire, veut menager les avantages de ſa nation par des voies hautes & eſclatantes. Il dit, que les actions qu'il m'avoit vû faire, m'ayant acquis ſon eſtime, il ne ſe pouvoit auſſy defendre de me donner ſon inclination; qu'il auroit trop de regret de voir perir miſerablement un Prince, le pouvant ſauver. Qu'il le croiroit honteux, & à luy & à l'honneur du Roy ſon pere, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie, que de mon ſupplice. Qu'il devoit uſer de ſa clemence, en une rencontre qui luy attireroit les benedictions, & l'applaudiſſement de toute l'Europe; qu'il n'en trouveroit jamais de ſujet, qui le meritaſt mieux que moy, & qu'il pouvoit, en ma perſonne, obliger tous les Princes à qui j'appartenois. Que c'eſtoit faire tort à la Monarchie d'Eſpagne, que de faire

faire voir aux yeux de tout le monde, qu'elle ſacrifioit ma vie à ſa ſeureté. Qu'elle eſtoit trop puiſſamment eſtablie, pour pouvoir eſtre ébranlée par un homme ſeul. Que nous n'eſtions plus dans le temps des Romans, où un avanturier eſtoit capable, par ſa ſeule valeur perſonnelle, de faire perdre des Royaumes. Que veritablement je ſerois un ennemi à redouter, ſi je pouvois diſpoſer des forces de la France, mais qu'elle avoit aſſez fait connoiſtre ne vouloir pas contribuer, ny à l'eſlevation, ny à l'eſtabliſſement de ma fortune. Que j'avois eſté abandonné dans un temps, où elle pouvoit ſans peril, leur faire perdre une Couronne, & qu'il eſtoit aiſé de voir, qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ſes ennemis, que de ſouffrir qu'un autre profitaſt de leurs depoüilles. Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette ſi extraordinaire maxime, puiſque ne pouvant faire ſeule des conqueſtes conſiderables & eſloignées, ſa nation auſſy-bien n'eſtant pas propre à les conſerver, l'Eſpagne ne devoit plus craindre ny les ſeditions, ny les revoltes de ſes Eſtats; le temps eſtant tousjours en ſa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à une protection, qui avoit paru ſi inutile, & ſi intereſſée en ce rencontre; & que pas un Prince, aprés cét exemple, n'embraſſeroit le parti d'une nation, qui ne voudroit pas ſouffrir leur agrandiſſement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les ávantages que l'on pourroit

acquerir en la ſervant, aux dépens de ſes ennemis. Que jugeant de mes ſentimens par les ſiens, il me croyoit outré de n'avoir pas eſté aſſiſté dans une entrepriſe ſi glorieuſe, & ſi fort piqué, que je ne devois reſpirer que la vengeance, ny ſouhaitter la conſervation de ma vie, que pour me pouvoir ſatisfaire, & rechercher les moyens de pouſſer à bout mes reſſentimens. Qu'il eſtoit d'ávis de les menager dans leur chaleur, & d'acquerir à leur ſervice une perſonne ſi capable de leur en rendre de conſiderables. Que plus j'avois teſmoigné d'ambition, & plus l'on pouvoit prendre en moy de confiance. Et qu'eſtant trop bien informé, que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inſeparablement à l'Eſpagne, qui m'aſſiſteroit de toutes les choſes neceſſaires, pour la pouſſer à ſes deſpens. Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puiſqu'il eſt bien-ſeant à un Prince, qui a du cœur, de chercher ſon avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raiſonnablement, ny le rechercher avec plus de juſtice, que contre les ennemis de ſa nation. Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il euſt eſté à ma place, & que l'on ne doit qu'eſtimer une perſonne, qui ſe veut acquerir une Couronne, aux deſpens de la Monarchie oppoſée à celle dont il eſt nai ſujet. Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particulieres,

qui

qui ſont plus glorieuſes, devoient paſſer pour plus criminelles que les generales, ſervant également, & quelquefois plus utilement à l'avantage de ſon parti. Et que celles qu'il m'avoit vû faire, eſtant ſi peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, eſtant juſte d'aimer les vertus dans les perſonnes meſme de ceux, qui nous font la guerre, & que nous hayſſons pour ce ſujet. Qu'il croyoit de ſes intereſts de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par ſon diſcours, la facilité & la ſeureté qu'il y avoit à m'acquerir, il deſſerviroit le Roy ſon pere, s'il n'y apportoit tous ſes ſoins. Que par ce que j'avois fait ſans ſecours, & ſans aſſiſtance, il eſtoit aiſé de juger ce que je pourrois faire dans mon pays, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'un eſprit de vengeance, dans un Royaume ſi inquiet, & tousjours preſt à remuer. Que ſon ſentiment eſtoit, non ſeulement de me ſauver la vie, mais meſme de me donner la liberté. Qu'eſtant genereux, je ſerois aſſurement toute ma vie fidele à l'Eſpagne, en recevant des graces ſi conſiderables, ſans les avoir meritées, au lieu que la France n'avoit payé mes ſervices que d'ingratitude, & d'abandonnement. Qu'il eſtoit bien plus juſte d'avoir de la haine, & de l'animoſité contre le Duc de Modéne, que contre moy, qui aprés avoir eſté ſi bien traitté du Roy ſon pere, n'ayant aucun ſujet de s'en plaindre, ny de dependance, & d'attache-

ment à aucun parti, luy avoit de gayeté de cœur declaré la guerre, attaqué l'Eſtat de Milan, pretendant d'accroiſtre les ſiens de ſon debris Mais que pour moy, c'eſtoit une choſe bien differente, que j'eſtois nai François, que la guerre eſtoit declarée entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais eſtois venu ſeulement chercher ma fortune, en aſſiſtant des gens qui avoient desja les armes à la main, contre les ennemis declarez de ma patrie. Qu'il eſtoit de la Politique de ſe venger d'un ennemi, par un autre. Que j'eſtois le ſujet le plus propre qu'on puſt choiſir contre le Duc de Modéne. Que l'Empereur avoit aſſez de ſujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Imperial. Qu'il me faloit procurer l'inveſtiture de ſes Eſtats, & me donner les forces dont j'aurois beſoin, pour faire un chaſtiment qu'il ne pourroit entreprendre, ſans s'attirer l'oppoſition & la jalouſie de toute l'Italie. Que cette Politique paroiſtroit nouvelle à tout le Conſeil, mais qu'il en faloit changer, ſuivant les occurrences, & que quand celle-cy ſeroit examinée ſans preoccupation, il croyoit qu'elle ſeroit approuvée de tout le monde, & que le Roy ſon pere ne s'y oppoſeroit pas. Ce diſcours ſuſpendit le ſentiment de toute l'aſſiſtance, mais il ne fut pas ſuivi, pour m'eſtre trop favorable. Et auſſy n'oſa-t-on pas s'attacher à celuy qui eſtoit tout-à-fait contraire. Deux Conſeillers d'Eſtat ayant opiné pour la

con-

conſervation de ma vie ; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'ávis de tous les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, & d'en attendre la reſponſe, avant que de ſe determiner à rien ſur mon ſujet.

Marco de Lozenzo cependant, pour me témoigner ſon zelé, reſolut d'hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui ſe paſſoit dans Naples ; & ayant chargé un Muſicien qu'il avoit de cette commiſſion, il eut l'adreſſe, malgré mes gardes, de me venir trouver dans ma chambre, & me dít que toute la ville n'avoit point fait de reſiſtance à l'entrée des Eſpagnols, & n'avoit ozé courir aux armes, abuſée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'eſtois d'accord avec eux. Qu'en ayant eſté detrompée par l'àvis de ma priſon, il ne ſe pouvoit imaginer, quel eſtoit le deſeſpoir & la douleur que le public en reſſentoit. Que les habitans eſtans encore les armes à la main, l'on avoit penſée de les deſarmer ; que l'on les flattoit de cent belles promeſſes, & qu'on leur faiſoit eſpérer la confirmation de leurs privileges, & l'exemption de toutes les Gabelles : Mais que refuſant tous ces ávantages, il avoit eſté reſpondu d'une commune voix, Que m'ayant des obligations ſi eſſencielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ny expoſé à un ſi grand péril de la vie, ſans en eſtre touché ſenſiblement. Qu'ainſy renonçant à toutes leurs pretentions, les peuples ſe ſoû-

mettoient ſans repugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me miſt en liberté, & qu'ils ſacrifieroient volontiers à mes intereſts leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon conſolé de ma diſgrace par cette reconnoiſſance, que la ville de Naples avoit de ma priſon, & de la fidelité que j'avois euë pour ſon ſervice. Et quoy que je cruſſe que ma vie en eſtoit en plus grand danger, je ne laiſſai pas d'eſtre flatté agreablement de ce recit, & priai cét Envoyé d'aſſurer ſon Maiſtre de ma reconnoiſſance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'eſtois affligé de mon malheur, que parce qu'il m'empeſchoit de les tirer d'oppreſſion, comme je leur avois promis, & comme je le ſouhaittois ſi ardemment.

L'apreſdiſnée, Monſieur l'Eveſque d'Averſe me vint voir, conduit par Dom Louïs Poderico, & aprés m'avoir fait le compliment à quoy l'eſtat où j'eſtois, obligeoit un homme auſſy genereux que luy, nous prîmes des chaiſes; & ayant fait ſortir tout le monde, il me dít, que ſur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyaſt quelqu'un, pour écouter les propoſitions que j'avois à faire, Dom Jüan d'Auſtriche & le Viceroy l'avoient chargé de cette commiſſion. Qu'il l'avoit acceptée avec joye, afin d'avoir une occaſion de me ſervir utilement, & qu'au moins devois-je eſtre aſſuré, qu'elle ne pouvoit

voit tomber entre les mains de perſonne mieux intentionnée qu'il eſtoit, & qu'il m'aſſuroit d'employer & ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, pour me tirer de mon malheur, ou du moins pour le ſoulager, & pour faire reüſſir toutes les choſes à ma ſatisfaction, à quoy il s'employeroit & de tout ſon cœur, & de tout ſon pouvoir.

Ie luy contai, Que je n'eſtois venu à Naples que par la participation de la France, & qu'apres avoir eſté aſſuré que c'eſtoit le plus grand ſervice, que je puſſe luy rendre. Qu'il avoit eſté reſolu que je m'embarquerois ſur l'armée navale, que je commanderois, pour apporter à ſes Peuples tous les ſecours qu'ils luy avoient demandez. Que l'extremite où ils eſtoient reduits, ne leur permettant pas de pouvoir artendre les Miniſtres de France à Rome, m'avoient preſſé d'hazarder le paſſage, dont j'eſtois venu à bout avec tant de peril & de peine, que je m'eſtois ſacrefié ſans repugnance, pour la gloire & les intereſts d'une Couronne, dont j'eſtois nai ſujet. Que le Roy avoit approuvé, non ſeulement ma reſolution, mais avoit témoigné par ſes lettres, m'en avoir une obligation extreme, m'aſſurant de m'aſſiſter de toutes les choſes neceſſaires, & de m'envoyer une puiſſante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres & des troupes. Qu'aprés tant d'aſſurances, la malice & l'envie de mes ennemis, ou pourmieux dire, la perfidie d'un homme,

homme, penſionnaire d'Eſpagne, m'avoit fait malheureuſement abandonner. Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie, que pour les ávantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ny la volonté ni le courage. Qu'il pouvoit ſavoir comme j'avois refuſé ceux qui m'avoient eſté offerts, n'ayant pas balancé à ſuivre mon devoir. Que tous mes travaux n'avoient eu qu'une priſon pour recompenſe. Que par un ſi mauvais & injuſte traittement, j'eſtois aſſez diſpenſé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidelité. Que les reſſentimens que j'en avois, eſtoient auſſy grands que legitimes. Que je me voulois entierement jetter ſous la protection, & dans les intereſts de l'Eſpagne. Que par ce que j'avois fait contre elle, il eſtoit aiſé à juger, quand je ſerois appuyé de ſes forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui eſtoit ſur le point de ſe ſoûlever. Que j'y avois des amis & des parens mal ſatisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçuës, d'avoir vû ma fidelité ſoupçonnée, & que pour me perdre elle euſt renoncé à ce qui eſtoit de ſes ávantages. Qu'il y avoit des Provinces, où j'avois des partis puiſſans. Que j'avois des places à moy, & pourrois meſnager la declaration de quelques autres conſiderables, la couſtume y eſtant établie d'y ſervir pluſtoſt ſes amis que ſon Roy. Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens

que

que j'avois entre les mains. Que j'eſtois l'inſtrument le plus propre pour chaſtier le Duc de Modéne, contre qui l'on eſtoit animé plus juſtement que contre moy. Et que pour faire voir, que je ne pretendois pas m'engager à demi, ſi l'on vouloit ſe ſervir de moy, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je ſavois les moyens infaillibles. Que la ſeureté ſe trouvoit toute entiere dans mes offres, puiſqu'eſtant priſonnier, ma vie pouvoit reſpondre de la verité de ce que je propoſois. Et particulariſant par le menu tout ce que je rapporte icy en gros, il y trouva de ſi grands ávantages pour l'Eſpagne, qu'il m'aſſura que j'en ſerois reçû à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute ſorte de ſatisfaction, & meſme la liberté. Qu'il s'en retournoit y travailler, avec une application & une affection incroyable. Qu'il eſperoit dans trois jours m'en venir rendre réponſe, ſi j'eſtois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louïs Poderico, ſi la reſolution que l'on avoit priſe de m'y conduire, eſtoit executée.

Comme il eſtoit queſtion de me ſauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Eſpagnols. Je leur fis voir la ruine de la France ſi facile, que comme ils ſe perſuadent aiſement ce qu'ils deſirent, y eſtant portez par leur vanité naturelle, & le meſpris qu'ils font des autres nations, & de toute

autre

, que j'aimois, & eſtimois particulie-
nt ; ce qui ne fut pas un petit effort
je fis ſur moy. Le Pape, dis-je, envo-
ercher le Cardinal Albornos, & luy dir,
'eſtoit fort ſurpris d'apprendre, qu'aprés
eſté abandonné de la France, l'on vou-
le ſavouër que tout ce que j'avois entre-
ne fuſt pas pour ſon ſervice, & par ſes
, puiſque ſon Ambaſſadeur le lende-
de mon embarquement, luy eſtoit ve-
nom du Roy, donner part de mon vo-
, & aſſurer que je ſerois puiſſamment aſ-
& que l'on équipoit en Provence,
me l'envoyer, une armée navale,
me porteroit toute ſorte de ſecours ; ce
offroit de juſtifier & de luy ſouſtenir,
que l'on n'oſeroit luy nier ce que l'on
ſtoit venu apprendre, par une audience
ordinaire, que l'on luy avoit demandée
s. Qu'il le chargeoit de le mander en
gne, & de faire ſavoir qu'il s'intereſſoit
en la conſervation de ma vie, que ſi
ſe eſté ſon neveu. Et ne ſe contentant
d'avoir fait dire la meſme choſe à tous les
inaux, & Miniſtres de la meſme faction,
les engager d'eſcrire à Naples, de ne rien
reprendre ſur ma perſonne, ſans avoir re-
les ordres du Roy Catholique, il luy deſ-
cha luy-meſme un courier, avec des let-
s dans les termes, & les plus preſſans &
plus obligeans du monde, demandant ma
comme la plus grande grace, & la plus
nſible qu'il puſt jamais recevoir. La

autre puiſſance que la leur ; je crus que mes propoſitions ſeroient envoyées à Madrid, & que les choſes ne s'y reſolvant pas à la legere, aprés une infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celuy de faire agir tant de gens pour ma conſervation, que ma vie ſeroit en ſeureté, ne craignant que la premiere chaleur, qu'il faloit laiſſer refroidir, n'ayant pas lieu d'apprehender qu'ils me fiſſent couper la teſte au bout de trois mois. Ainſy je commençai de bien eſperer, ayant eû l'adreſſe de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, eſtant arrivé, les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, & leurs Miniſtres s'aſſemblerent pluſieurs fois, pour deliberer ſur une affaire ſi importante. Et le Pape, qui m'aimoit tendrement, & qui avoit meſme donné des larmes à ma mauvaiſe fortune, ſachant que le plus grand peril que je pourrois courre, ne viendroit que du deſaveu de la France, Monſieur de Fontenay publiant, que l'action que j'avois entrepriſe, eſtoit bien de ſa participation, mais non pas de ſon ordre, croyant que cela precipiteroit ma perte, qu'il ſouhaitoit, pour s'oſter de deſſus les bras un ennemi, qu'il avoit deſobligé par ſa conduite, & qui ne luy pardonneroit de ſa vie, n'ayant depuis donné mes reſſentimens, qu'à la priere de perſonnes puiſſantes, & que je conſiderois trop pour leur rien refuſer, & de plus en veuë de l'alliance qu'il avoit priſe dans une famille,

mille, que j'aimois, & eſtimois particulierement ; ce qui ne fut pas un petit effort que je fis ſur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dír, qu'il eſtoit fort ſurpris d'apprendre, qu'aprés avoir eſté abandonné de la France, l'on vouluſt deſávouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fuſt pas pour ſon ſervice, & par ſes ordres, puiſque ſon Ambaſſadeur le lendemain de mon embarquement, luy eſtoit venu, au nom du Roy, donner part de mon voyage, & aſſurer que je ſerois puiſſamment aſſiſté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, une armée navale, qui me porteroit toute ſorte de ſecours ; ce qu'il offroit de juſtifier & de luy ſouſtenir, puiſque l'on n'oſeroit luy nier ce que l'on luy eſtoit venu apprendre, par une audience extraordinaire, que l'on luy avoit demandée exprés. Qu'il le chargeoit de le mander en Eſpagne, & de faire ſavoir qu'il s'intereſſoit plus en la conſervation de ma vie, que ſi j'euſſe eſté ſon neveu. Et ne ſe contentant pas d'avoir fait dire la meſme choſe à tous les Cardinaux, & Miniſtres de la meſme faction, & de les engager d'eſcrire à Naples, de ne rien entreprendre ſur ma perſonne, ſans avoir reçû les ordres du Roy Catholique, il luy deſpeſcha luy-meſme un courier, avec des lettres dans les termes, & les plus preſſans & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus ſenſible qu'il puſt jamais recevoir. La

La Cour de Rome eſtant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires ſe conſiderent plus attentivement, & où l'un regarde de plús prés aux conſequences ; ces Cardinaux, ſolicitez par tous leurs autres confreres, qui avoient beaucoup d'amitié pour moy, prirent des ſentimens moderez, & eſcrivirent & en Eſpagne & à Naples, de la façon que j'aurois pû le ſouhaitter. Ce qui donna le temps à la France, non ſeulement d'ávouër tout ce que j'avois fait, mais de menacer de repreſailles ſur tous les priſonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire, ſi l'on ſongeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe, à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'intereſſerent pour moy. Monſieur le Duc de Lorraine, eſtant áverti de mon malheur, dít à Monſieur l'Archiduc, & au Comte de Fuenſaldaigne, avec la derniere vigueur, qu'il ne ſerviroit jamais des perſonnes, dont les mains ſeroient enſanglantées du ſang de ſa Maiſon. Que les ſervices, qu'il avoit rendus à la Maiſon d'Autriche, meritoient bien que l'on euſt aſſez d'égard à ſon entremiſe, pour ne luy pas refuſer ma vie, qu'il tiendroit pour recompenſe de tout ce qu'il pouvoit pretendre : & envoya ſon Capitaine des Gardes à Madrid, repreſenter la meſme choſe.

Toutes ces puiſſantes interceſſions, jointes aux propoſitions que je fis de ſervir les Eſpagnols,

gnols, produiſirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois uſant tousjours de clemence, celuy d'Eſpagne n'ordonneroit jamais mon execution, quand tout le monde verroit, qu'elle eſtoit remiſe à ſa volonté, & ne ſe pouvoit plus faire que par ſes ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'execution en fut differée, juſques à tant que l'on euſt choiſi la perſonne, qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on euſt fait preparer une galere pour m'y porter.

Le Mercredi Saint, Dom Louïs Poderico me demanda, ſi je voulois aller entendre Tenebres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des convens de Religieuſes les trois jours de ſuite, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empreſſoient pour me voir, avec des demonſtrations extraordinaires, & d'amitié & de douleur.

Le jour de Paſques je fus entendre la Meſſe à la grande Egliſe, & faire mes devotions, où il m'arriva une choſe aſſez plaiſante. Je me confeſſai au Sieur des Mareſts mon Aumoſnier; & m'accuſant d'avoir fait mourir bien du monde, & que je m'eſtois peut-eſtre un peu flatté, en conſiderant plus l'intereſt de ma conſervation, que le zele de la juſtice; il me reſpondit tout en colere: J'eſtois à Naples avec vous, vous n'en avez pas aſſez fait, j'en ſuis teſmoin, & ſi vous n'euſſiez pas tant épargné de gens, nous y ſerions encore, & nous

nous ne ſerions pas priſonniers. J'avouë que cette reſponſe que je n'aurois pas attendu d'un Confeſſeur, me fit quelque envie de rire, que je contentai, eſtant de retour à mon logis, l'ayant conté à ces Meſſieurs, qui aprés s'en eſtre un peu divertis, ávoüérent qu'il n'avoit pas trop de tort, & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Nobleſſe, & leur amitié, qui croiſſoit tous les jours pour moy, par la frequentation, fit juger au Comte d'Ognate qu'elle pourroit avoir quelque ſuite dangereuſe, ne la croyant pas trop affectionnée à ſon parti, & le fit reſoudre à ne le pas ſouffrir davantage. Il envoya un ordre, portant que les Cavaliers ne me viſſent plus en particulier, ny avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane, en qui il avoit une extreme confiance, de commander un petit corps independant de Dom Louïs Poderico, dont il s'offenſa au point, qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû juſques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'eſtre plus en eſtat de me ſervir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom Ceſar de Capua, Gouverneur de la ville, duquel il m'aſſuroit neantmoins, eſtant fort galant homme, & ſon ami particulier, dont je recevrois toute ſorte de courtoiſie, & partit pour Naples, afin de faire ſes plaintes du traitement qu'il avoit reçû, dont il paroiſſoit fort

fort picqué. Trois jours aprés l'on me fit mener, avec tous les priſonniers, à Caſtel Vulturne, où je devois trouver une galere armée, pour m'embarquer, dans des caroſſes, attelez la pluſpart de bœufs, à cauſe de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par une Compagnie de cavalerie, avec ordre dés que je ſerois arrivé à Caſtel Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louïs Poderico, ayant ájuſté ſes affaires à Naples, & reçû commandement de venir prendre toutes les troupes, qu'il avoit laiſſées à Capouë, & de marcher inceſſamment en Abruzze, pour en chaſſer Tobia Palavicini & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obeïſſance, l'on chargea un Lieutenant de Maiſtre de Camp general, Bourguignon, de ma conduite. Je trouvai à mon arrivée, que la galere qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y rendre à cauſe du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours aprés. Ainſi je ne fus gardé que par une Compagnie d'infanterie, compoſée la pluſpart de Bourguignons, Lorrains & François. Et ce que je trouvai de plus bijarre, c'eſt que le ſoldat, qui eſtoit en ſentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François, m'apprit qu'il eſtoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui deſpendoit de luy pour me ſauver, & me dit, que la pluſpart de la Compagnie

pagnie eſtans Lorrains, il eſtoit aſſuré qu'ils feroient volontiers la meſme choſe, & que tous ſes camarades ayant eſté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deſerter. Je luy donnai l'ordre, dés que l'on l'auroit relevé, de ſonder les ſentimens de tous ſes compagnons. Deux heures aprés il vint me rendre reſponſe, & me dire de leur part, que je pouvois faire eſtat d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient meſme leurs armes ſi j'en avois beſoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Maiſtre de Camp general, qui m'avoit accompagné, peſtoit continuellement contre les Eſpagnols, dont il diſoit avoir eſté mal traitté. Qu'aprés trente ans de ſervice, au lieu de recompenſe, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occaſion de ſe retirer. Il s'informoit ſoigneuſement, ſi je n'avois point d'argent à Rome, dans la penſée de trouver ſa fortune avec moy; ce qui m'eſtoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé, puiſqu'il fit ſauver Compagnon, mon Maiſtre d'hoſtel, pour douze ou quinze piſtoles de bagatelles qu'il avoit ſur luy. Il me laiſſoit promener ſur le bord de la mer, & meſme juſques à une petite chapelle de Noſtre-Dame, pelerinage d'une grande devotion, qui eſtoit à un quart de lieuë de Caſtel Vulturne, ne me faiſant ſuivre que par quatre mouſquetaires, quoy que nous fuſſions bien trente-deux priſonniers

ſonniers enſemble, tous François, n'y ayant que le Sieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'eſtoit acru durant noſtre ſejour de Capouë, par les Sieurs Baron de Rouvrou, du Fargis Gouverneur de Gayaze, Beauvais, Maiſtre de Camp dans Averſe, Saint Maximin, Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient eſté ramenez en ſuite du ban dont j'ai parlé, que le Sieur Poderico avoit fait publier.

Quelques-uns de nos gens s'eſtant allez promener ſur le port, y trouverent ſix felouques armées de voiles, de timons & de rames, dont ils vinrent auſſy-toſt me donner ávis, Les Sieurs de Mallet & d'Heureux me propoſerent de me ſauver, & que n'eſtant beſoin que d'embarquer un peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en une heure de temps. Le Sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galeres de France, en qualité de Lieutenant, m'aſſura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire ſans difficulté, & ſans oppoſition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Eſtat Eccleſiaſtique. Ce deſſein me parut trop aiſé pour me tenter, & repaſſant dans mon eſprit l'artifice dont les Eſpagnols s'eſtoient ſervi, pour empecher le Peuple de Naples de prendre les armes, & ſe defendre, le jour qu'ils s'en rendirent maiſtres, je crus qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'aſſez de negligence, pour avoir laiſſé les choſes en eſtat, que je puſſe

ſortir

ſortir de leurs mains avec tant de facilité. Et que beaucoup de gens ſe perſuaderoient plûtoſt, qu'ils auroient par un concert pris, donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit, de s'en retourner dés qu'elle m'auroit mis à Caſtel Vulturne, où ils auroient laiſſé exprés de garniſon, une Compagnie d'infanterie de Lorrains, Bourguignons & François, afin que je les puſſe aiſément debaucher, fait trouver des felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galere qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette; & que de mon coſté pour couvrir mon intelligence, je me ſerois laiſſé prendre priſonnier, aſſuré d'avoir les moyens de me ſauver quand je voudrois, Ces choſes me parurent ſi vraiſemblables, que je crus, que j'aurois peine à m'en juſtifier, & que ceux qui avoient empeſché que je ne fuſſe aſſiſté, eſſayeroient de le perſuader à tout le monde, pour ſe laver de mon abandonnement, & de leur meſchante conduite. Qu'il me ſeroit quaſi impoſſible d'oſter cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la pluſpart de l'Italie. Ainſy preferant mon honneur, & la reputation que j'avois acquiſe, à ma liberté, & à ma vie, quelque peril que j'euſſe à courre, j'aimai mieux me reſoudre à demeurer priſonnier, qu'à me rendre libre ſi aiſément, & par une voye qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procedé avec netteté

teté, & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde euſſent pris le meſme parti que moy. Mais je ſuis ſi chatouïlleux ſur ces matieres, que je ne veux pas ſeulement laiſſer dans les eſprits la moindre ombre de ſoupçon. Je dis à tous mes camarades, que je les conjurois de ſe ſauver, & qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'ils ſouffriſſent de mon caprice, & de la delicateſſe de mon humeur. Ils eurent la generoſité de ne vouloir point m'abandonner: mais ils firent tous leurs efforts inutilement, pour me guerir de mon opiniaſtreté; me repreſentant que le temps, & mes actions juſtifieroient aſſez ma conduite, & que j'avois acquis aſſez d'eſtime, pour ne la pas perdre legerement, & ne rien hazarder, en profitant d'une occaſion favorable, que le Ciel & ma bonne fortune me faiſoient naiſtre, & qu'ayant une fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laiſſer perſuader à toutes leurs raiſons. Et quoy que j'en aye pati depuis aſſez long-temps, quand j'y fais reflexion, je ne puis me repentir d'en avoir uſé de la ſorte, & preferé ma gloire à ma liberté & à ma vie.

Le lendemain matin la galere d'Eſpagne parut; & comme à cauſe du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au large. Et Dom Alvaro de la Torre, Lieutenant de Maiſtre de Camp general, ſe mettant dans la caïque

avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domeſtiques eurent alors une ſenſible affliction. On leur avoit fait eſperer, que je pourrois choiſir huit ou dix perſonnes, & les emmener avec moy à Gayette, pour me tenir compagnie, & chacun diſputoit à l'envi à qui ſeroit du nombre des eſlus. Dom Alvaro de la Torre m'ayant abordé, les mit bientoſt tous d'accord. Car aprés m'avoir fait un compliment aſſez ſec de la part du Viceroy, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux perſonnes avec moy, à ſavoir un Cuiſinier & un Valet de chambre : mais n'ayant pas là de Cuiſinier, la permiſſion eſtant pour deux perſonnes, je le priai d'agréer que ce fuſt un Gentilhomme & un Valet de chambre. Il me reſpondit rudement, que ce ne pouvoit eſtre que l'un ou l'autre. Et le Chevalier des Eſſars eſtant entré tousjours devant dans la cayque, je ne voulus pas l'en faire ſortir, & y prenant ma place, l'on ſe mit à ramer, & tous les gens qui demeurerent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, teſmoignerent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus ſenſiblement touché, que de l'eſtat malheureux où je me voyois reduit, & en parus fort mal ſatisfait. L'on plaça un Cordelier auprés de moy ; ce que je trouvai d'aſſez meſchant augure : & j'entendis dire en Eſpagnol à un Capitaine reformé, nommé Ambroſio Fernandez, qu'il eſtoit

eſtoit eſtrange qu'on laiſſaſt encore vivre des mal-contens ; ce que je ne luy ay jamais pardonné. Je demeurai un moment ſans rien dire, faiſant des reflexions ſur l'eſtat preſent de ma fortune. Et Dom Alvaro de la Torre, naturellement fort mal honneſte homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua dés lors, comme il a fait tousjours depuis, qu'à me donner tous les dégouſts imaginables. Je ne voulus point luy teſmoigner ny de chagrin, ny d'inquietude, & commençant une converſation aſſez enjoüée, il l'interrompoit, pour me dire, que l'on avoit desja fait deux aſſemblées, pour deliberer ſur ma vie. Que ſans Dom Jüan d'Autriche, qui s'y eſtoit oppoſé, ma mort eſtant neceſſaire à la ſeureté des affaires d'Eſpagne, & au reſtabliſſement de ſon autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit desja fait monter ſur un eſchafaut, pour me punir, d'avoir oſé pretendre de me mettre ſur le throne ; mais qu'on avoit remis à ſe determiner ſur ce ſujet juſqu'au retour d'un courier, que l'on avoit depeſché à Rome, pour ſavoir les ávis des Miniſtres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainſy je me devois tenir preparé à toutes choſes. Je luy reſpondis en riant, que j'eſtois bienheureux que l'on ne luy demandaſt pas ſon ſentiment, puiſque je voyois bien qu'il ne me ſeroit pas favorable. Mais que ma teſte tenoit trop bien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le ſang des per-

ſonnes de ma naiſſance ne ſe reſpandoit pas ſans la participation, & les ordres bien precis des Teſtes couronnées.

Cét entretien aſſez deſagreable ne finit qu'à l'abord de la galere, qui ne me ſalüa pas, & où l'on me fit monter ſans aucune ceremonie, & meſme avec fort peu de civilité, les Eſpagnols ayant accouſtumé de n'en point rendre aux priſonniers, de quelque qualité qu'ils puiſſent eſtre. Dés que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit aſſeoir entre deux Capucins, qui ſe mirent à m'entretenir de diſcours, que l'on tient d'ordinaire à des perſonnes, que l'on veut preparer à la mort. Je ne m'alarmai point neantmoins de toutes ces façons, qui je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis ſeulement en ſoûriant, que de l'humeur dont j'eſtois je recevois toutes choſes avec tant d'indifference, que j'eſtois incapable d'apprehenſion. Que je voulois, pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attriſter d'aucune choſe, & que ma vie eſtant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de ſa durée. Mais bien eſtois-je reſolu, tant que je la conſerverois, de la paſſer le plus doucement, & le plus agreablement qu'il me ſeroit poſſible.

Le Chevalier des Eſſars, un peu plus aiſé à ébranler que moy, n'eſtoit pas ſi à ſon aiſe; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy diſant, que c'eſtoit fait de ma vie, & que comme il eſtoit Suiſſe, & qu'il

s'en

s'en retournoit en ſon pays, il ſe chargeroit volontiers de paſſer en France, pour faire ſavoir à mes parens mes dernieres volontez. Ce qu'il n'eſcoutoit qu'avec beaucoup d'emotion, & me vint rapporter avec aſſez d'alarme. Je luy reſpondis avec un eſclat de rire, qu'il eſtoit bien fou de contribuer à divertir les gens, qui eſtudioient toutes nos grimaces, pour ſe mocquer enſuite des foibleſſes qu'ils reconnoiſtroient en nous : & me tournant vers Dom Franciſco de la Cotera, Capitaine de la galere, je luy dis. Il me ſemble, Monſieur, que nous nous entretenons bien ſerieuſement, pour des gens qui n'ont pas diſné. J'ay fait fort meſchante chere à Caſtel Vulturne, je meurs de faim, & vous me ferez plaiſir de me faire donner à manger, les gens accouſtumez, comme moy, à courir le monde, ne ſont pas honteux, & demandent librement leurs neceſſitez. Il en donna les ordres, & incontinent aprés je deſcendis pour aller diſner dans la chambre de poupe. Comme il eſtoit honneſte homme, il me teſmoigna avoir pris tant d'eſtime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte ſans douleur, & que ſe ſentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois euë en Flandres pour ſon frere, Dom Pedro de la Cotera, Maiſtre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir ávertir du peril où j'eſtois, dont je me pouvois aiſement garentir, en me montrant fort picqué con-

tre la France, & resolu de me jetter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'une personne comme moy, dont le courage & l'adresse pouvoient estre fort utiles à ses interests. Je le remerciai d'un si bon ávis, & luy respondis, que non seulement c'estoit toute ma passion, mais que j'en avois mesme fait desja parler à Dom Jüan d'Autriche & au Viceroy. Il en tesmoigna de la joye, & m'assura que non seulement il ne doutoit pas, cela estant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'establissement d'une fortune fort esclatante.

Aprés avoir disné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus mesme estre le sentiment general de leur nation, puisque tant de gens m'avoient desja dit la mesme chose. Dés que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on puist avoir contre moy, le Roy d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, luy ayant conservé une ville si florissante que celle de Naples, d'incendies, & de saccagemens, & empeschè tout son Royaume d'estre depouillé de toutes ses richesses, à quoy j'avois travaillé plus utilement que tous ses Ministres. Que je ne pretendois pas en demeurer-là, mais voulois le luy rendre paisible, ce qui m'estoit fort aisé par les moyens que j'en avois, & que personne que moy ne pouvoit pratiquer. Qu'il estoit aussy raisonnable,

nable, que pour un ſervice ſi important, il m'accordaſt ſa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obſtacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois miſe au point de me rendre le plus glorieux homme de mon ſiecle, pour peu d'aſſiſtance que j'en euſſe reçû. Qu'ainſy je ne ſouhaittois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu & le ſouſlevement; ce que je pouvois auſſy facilement que je le deſirois. Mon diſcours fut reçû avec un applaudiſſement general. Et comme les Eſpagnols ſont la pluſpart mal inſtruits des affaires du monde, & ſe flattent facilement de ce qui leur eſt ávantageux, ils me parurent eſtre tous perſuadez de la ruine de la France, & qu'elle eſtoit entre mes mains. Cette converſation leur fut ſi agreable, que je m'apperçus bien que l'on commençoit à me traitter un peu moins incivilement.

Cependant nous arrivaſmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans une chaiſe, & l'on me porta dans le chaſteau, tous mes gardes eſtant à l'entour, & prenant un ſoin exacte de ne laiſſer approcher perſonne, & d'empeſcher que je ne puſſe ny voir ny eſtre vû. Dés que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faiſant monter un degré, je voulus tourner dans un appartement, qui eſtoit à main gauche, l'on me dit, que c'eſtoit encore plus haut; ne voyant plus de degré, j'entrai

ſur une terraſſe que l'on me fit traverſer, & me faiſant paſſer par une petite porte, je ſuivis un eſcalier fort obſcur, au bout duquel je rencontrai une autre petite terraſſe, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mouſquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans un recoin que je n'avois pas apperçû, l'on ouvrit une groſſe porte de fer, & une autre grillée enſuite me donna l'entrée dans une tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt ou vingt-deux pieds d'eſpaiſſeur, ſans que l'on puſt approcher la feneſtre de plus prés. C'eſtoit l'honorable demeure que l'on m'avoit preparée : j'y trouvai un méchant lit, ſans rideaux, avec des draps, dans leſquels avoit couché deux mois, un parent de Mazanielle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fiſt mettre de blancs, ce que l'on me refuſa, me diſant que je n'eſtois que trop bien, & qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de delicateſſe. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La choſe ſeule qui me parut inſupportable, fut qu'il y avoit au chevet du lit, un grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé : je priai que l'on le fiſt emporter, la puanteur en eſtant ſi horrible, que le cœur m'en faiſoit mal. L'on me reſpondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y tou-

toucheroit pas auparavant. Le Cordelier, que j'avois vû dans la caïque de la galere, ſe preſenta à la porte de la tour : le Chevalier des Eſſars alarmé, demanda ce qu'il venoit faire : l'on luy dít que c'eſtoit pour me confeſſer, & le voyant accompagné d'un Officier Mayorquin, de fort meſchante mine, il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé. C'eſt à ce coup que nous ſommes perdus. Laiſſez-les, luy dis-je, en riant, jouër la comedie, ils n'auront pas le plaiſir de me faire peur. L'on me faiſoit garder par quatre Capitaines reformez, qui ſe relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers & de Sergens : un Capitaine, deux Alfiers, dont l'un eſtoit valet de Dom Alvaro de la Torré, qu'il m'avoit donné pour me ſervir, & un Sergent, ne me perdoient jamais de veuë, & couchoient dans ma chambre. Je dis à Franciſco d'Herrera, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que voyant bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaiſir à ceux qui ne m'aimoient pas, de ſe rejoüir de mon chagrin, & ne voulois ſonger qu'à me divertir ; qu'ainſy l'on me feroit plaiſir de me donner quelques livres pour me deſennuyer. Il me dít qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant reſpondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Eſpagnol, je me contenterois d'en avoir en l'une de ces deux langues. Il

m'en envoya chercher : & le premier qui me fut preſenté, fut Eſpagnol, intitulé *Preparation à bien mourir*. Je le rendis, ſans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore beſoin, & n'eſtant pas aſſez devot pour prendre plaiſir à de ſemblables lectures, & priai qu'on me fiſt venir quelques livres de Comedies ou d'Hiſtoires. L'on me fit apporter celle de Naples, eſcrite par le Summonte, & la curioſité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marque dans un livre, je trouvai, en depliant un feuïllet, une grande taille douce de Conradin, à qui l'on coupoit la teſte, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaiſir du monde. Que j'avois oüy parler de ſa tragique ávanture, mais que n'en ſachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joye de les apprendre ; je ſerrai ce livre dans un coin de la tour, & fis demander à ſouper, afin de me coucher, & me repoſer enſuite. L'on m'en fit apporter un, le plus meſchant du monde, afin que le regal fuſt entierement complet ; ce fut un morceau de viande fort ſec, & fort bruſlé, que je croy que l'on avoit fait exprés traiſner dans les cendres, une ſalade fort puante, aſſaiſonnée, à mon ávis, avec l'huile de la lampe de la Chapelle ; le pain eſtoit fort ſec, & ſentoit le relan : l'on me ſervit pour fruit, deux pommes fort ridées & des noix ; le vin ſeulement eſtoit paſſable. Ce que je mangeai ne me chargea

pas

pas l'eſtomach : mais la mal-propreté du lit ne me permit pas de me deshabiller ; je ne fis ſeulement que me debotter, pour me mettre dedans, & aprés avoir fait apporter un meſchant matelas, pour coucher le Chevalier des Eſſars, & le Capitaine qui eſtoit de garde, l'on ferma ſur nous les deux portes de fer, avec un fort grand bruit de clefs & de verroux. Je croy que tout autre que moy auroit eû peine à s'endormir dans un ſi mauvais giſte, & parmi de ſi meſchantes ſenteurs ; mais la laſſitude m'empeſchant d'y faire de grandes reflexions, je m'endormis juſques à tant que le jour venant à donner dans mes feneſtres, m'euſt réveillé.

Le lendemain matin ſur les dix heures, Dom Alvaro de la Torre me vint trouver, & me demanda ſi je voulois aller à la Meſſe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dés qu'elle fut finie me reconduiſit. Je le priai, en paſſant ſur la terraſſe, que nous puſſions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du diſner ; ce qu'il me refuſa, me permettant ſeulement de demeurer ſur la petite qui eſtoit devant la porte de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bien prés d'une heure, entouré des Officiers de garde, & de huit ou dix mouſquetaires, aprés quoy il me fit apporter à diſner dans ma chambre, où il reſta pour me tenir compagnie, comme il fit tousjours depuis, mangeant avec moy, avec le

Chevalier des Eſſars, & le Capitaine qui eſtoit de garde ; la chere ne fut pas du tout ſi mauvaiſe, que celle du ſouper. Durant le diſner la converſation fut aſſez divertiſſante, me faiſant reconnoiſtre ſon peu d'eſprit, ſon ignorance, & ſa vanité inſupportable. Il me conta, que ſa premiere guerre avoit eſté à l'eſcarmouche des Collines d'Orbitelle. Qu'enſuite il avoit vû tout ce qui s'eſtoit paſſé à Naples, depuis les premieres revolutions juſques à ma priſon. Mais qu'il ne ſe ſoucioit pas de n'en avoir pas vû davantage, puiſqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres, de Milan, ou de Catalogne, & qu'il s'y eſtoit paſſé des actions plus extraordinaires, & de plus belles occaſions, que l'on n'en liſoit dans toutes les Hiſtoires. Je luy reſpondis, en ſoûriant, que je ne m'en eſtois pas apperçû, quoy que vraiſemblablement j'y duſſe avoir vû plus que luy, puiſqu'il n'eſtoit attaché qu'à la garde d'un poſte, & que toutes les choſes roulant ſur moy dans le parti où j'eſtois, il faloit de neceſſité que je fuſſe par tout. Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le meſtier, dans une guerre ſi irreguliere, où il ne s'eſtoit rien pratiqué de nouveau, ny de rare, que de s'y battre ſur des goutieres comme des chats. Il teſmoigna ſur tout d'eſtre fort aiſe, d'avoir appris comme l'on faiſoit les mines, dont il n'avoit eû juſques-là aucune connoiſſance. Je luy repliquai,

quai, que faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, & que je ne m'eſtois point apperçû qu'on en euſt fait de ſon coſté. Il me dit, qu'il avoit perdu un ſoldat dont il avoit eû beaucoup de regret, un des plus grands mineurs qui fuſt en Italie, qui luy avoit donné le divertiſſement d'en faire jouër une devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple ſe trouvant logez dans une chambre haute, dont il tenoit le deſſous, le ſoldat y ayant porté un baril de poudre, & ayant fait une traiſnée y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher. Que cela luy avoit paru fort beau, & fort ſurprenant, & que luy ayant appris, qu'on faiſoit auſſy des mines, en fouïllant ſous terre, il en eſtoit en de telles inquietudes, qu'il ſe tenoit à lerte jour & nuit, au moindre bruit qu'il entendoit, & eſtoit ſi exact, qu'il avoit meſme pris des alarmes, pour avoir ouï gratter des ſouris. Que ſa vigilance, & l'experience qu'il s'eſtoit acquiſe en cinq ou ſix mois de temps, luy avoit ſi fort donné la confiance du Viceroy, qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes, où il avoit paſſé deux ou trois jours avec aſſez d'inquietude, de peur de quelque ſurpriſe; mais qu'aprés l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je luy demandai, quels travaux il y avoit fait faire; que connoiſſant le fort, & le foible de ce poſte, j'en pourrois juger auſſy bien

bien que perſonne. Il me reſpondit, avec le plus grand ſerieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne puſt approcher de la porte. Le reſte du repas ſe paſſa en niaiſeries pareilles, qui peuvent faire connoiſtre l'incapacité & le talent du perſonnage.

Apres que l'on euſt deſſervi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'ecouter les propoſitions que j'avois à faire, pour les luy faire ſavoir. Il demanda du papier & de l'encre, & ſe mit à écrire ſous moy toutes les choſes, dont je le voulus charger. Je reconnus alors, que j'avois trouvé le veritable moyen de me ſauver la vie, & de tirer mes affaires de longue. Je luy fis un tableau de l'eſtat de la France, non pas tel qu'il eſtoit, mais tel que les Eſpagnols l'auroient voulu voir. Je l'aſſurai du mécontentement general des perſonnes de qualité, de la preparation de toutes les Provinces à ſe ſoûlever. Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fuſſent aiſez à gagner. Que beaucoup avoient dependance de moy. Que j'en avois en mon particulier d'importantes. Que les troupes ne demandoient qu'à ſe mutiner. Que les Parlemens, jaloux de l'autorité du premier Miniſtre, ſouhaitoient de voir quelque nouveauté. Qu'enfin tout le monde eſtant au deſeſpoir, on n'avoit beſoin que d'un Chef, pour faire un boulverſement general. Que j'eſtois d'une Maiſon fort aimée, fort conſidera-

derable, & fort puiſſante, comme l'on l'avoit vû dans les ſiecles paſſez. Qu'eſtant outré des mauvais traittemens que j'avois reçus, & d'avoir eſté abandonné dans l'entrepriſe de Naples, j'eſtois reſolu de tout entreprendre, aſſuré d'eſtre ſuivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves & plus conſiderables, qui s'intereſſeroient volontiers dans mes reſſentimens, & aideroient à me venger, pour peu qu'ils me viſſent aſſiſté. Enfin je luy dis toutes les choſes où il pouvoit y avoir quelque vrai-ſemblance, & les lui fis ſi faciles, qu'il fut perſuadé, que j'avois plus de credit, que n'avoient jamais eû tous mes peres, & que je n'avois beſoin, pour executer de ſi grandes choſes, que la protection d'Eſpagne, que je luy particulariſai de ſorte, qu'il n'euſt pas cru eſtre bon Eſpagnol, s'il euſt eſté capable d'en douter. Et de-là venant à parler des affaires de Naples, je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de deſarmer le Peuple, & de remedier à toutes les intelligences, que l'on pourroit avoir avec luy : avec cette reſtriction neantmoins, de ne decouvrir jamais les choſes qui m'avoient eſté confiées, eſtant trop homme d'honneur pour le faire, quelque mecontentement que j'euſſe ; mais que pour tout ce que j'avois penetré par mon adreſſe, & dont l'on s'eſtoit caché de moy, je le declarerois avec joye, pour faire

faire échouër toutes les entrepriſes qu'on y pouvoit faire ; ne pouvant ſouffrir qu'un autre puſt profiter du debris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir aſſiſter des perſonnes, que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour reüſſir dans une entrepriſe, dans laquelle je n'avois pas eſté aſſiſté. Enſuite luy faiſant voir mes droits ſur le Duché de Modéne, je luy fis ávouër que j'eſtois propre à en chaſſer le Duc, ſi l'on me faiſoit venir l'inveſtiture de l'Empereur, & des forces ſuffiſantes, pour m'en mettre en poſſeſſion, apres quoy je traitterois, ſi l'on vouloit, de cet Eſtat. Il fut ravi d'avoir une affaire entre les mains de cette importance, & ſe croyant un negociateur fort conſiderable, il me remercia de luy avoir donné une ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & aprés mil complimens, il s'en alla pour faire ſes dépeches.

Trois ou quatre jours ſe paſſerent, durant leſquels il m'entretenoit continuellement des meſmes choſes, me faiſant bien voir qu'il faiſoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir un jour, par les intrigues que je luy mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Eſpagne. Je l'entretenois tousjours dans cette vanité, puiſque j'en eſtois beaucoup mieux traitté, & que cela contribuoit à mon divertiſſement, prenant plaiſir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps me faire un compliment de la part du Comte d'Ognate, & me dit avoir ordre de luy, de

faire

faire accommoder pour moy le plus bel appartement du chaſteau, que l'on nommoit celuy du Roy. L'on le fiſt meubler aſſez proprement, & l'on m'y fit deſcendre, aprés avoir eſté douze ou quinze jours dans la tour. J'avois une fort grande ſalle, une fort belle chambre, & une garderobe de plain pied. Le corps-de-garde demeuroit le jour ſur le haut du degré, & j'avois la liberté de tout cét appartement pour me promener, qui eſtoit percé de deux coſtez, de l'un ſur la cour du chaſteau, où j'avois le plaiſir de voir entrer & ſortir tout le monde, & de l'autre, ſur la mer, dont la veuë eſtoit des plus agreables, voyant meſme peſcher tous les jours de mes feneſtres, & traverſer tout ce qui paſſoit de vaiſſeaux, de galeres, de brigantins, & de felouques, qui alloient & venoient de Naples du coſté de Rome. Le ſoir on cadenaſſoit toutes mes feneſtres, & l'on fermoit ma porte à la clef, avec deux verroux, & un gros cadenas l'on faiſoit coucher dans ma ſalle douze ou quinze mouſquetaires, un Capitaine au pied de mon lit, deux Alfiers, & un Sergent dans ma garderobe. L'on me faiſoit aſſez bonne chere, & je reconnus, par la difference de ce traittement, que mes negociations avoient commencé à faire leur effet; & que ſi ma vie n'eſtoit tout-à-fait en ſureté, au moins commençois-je à n'avoir plus ſi fort à craindre. Et ſans l'humeur incivile de Dom Alvaro, dont l'ignorance & la brutalité

me

me faiſoient tous les jours quelque incartade, ma priſon m'auroit eſté aſſez facile à ſupporter. L'on me parloit desja des intereſts d'Eſpagne, comme ſi j'y euſſe eû beaucoup de part, & je riois en moy-meſme, d'avoir affaire à des gens, qui ſe laiſſoient abuſer ſi lourdement, & eſtoient de ſi legere croyance. Dés que le Comte d'Ognate euſt recû cette dépeſche, il m'envoya un Cuiſinier, & un Officier pour me ſervir, à condition qu'ils demeureroient tousjours en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Un Valet de chambre nommé Caillet, qui n'eſtoit pas encore bien remis de l'apprehenſion, qu'il avoit euë le jour que je fus fait priſonnier, ne trouva point de cheval à Poſilipe quand j'en partis, & me ſuivit deux lieuës à pied, au bout deſquelles il fut arreſté, & tombant entre les mains des payſans, un Boucher vint pour luy couper la teſte, avec un grand couteau. Le Curé du lieu l'eſtant venu confeſſer, le Boucher s'ennuyant de la longueur de ſa confeſſion, battant de ſon couteau ſur un bloc, qui s'eſtoit trouvé-là tout exprés, pour faire cette execution, luy crioit de ſe depeſcher, ſe laſſant de tant attendre, quand un Officier arrivant tout à propos, luy ſauva la vie, le tirant d'entre ſes mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les priſons du Chaſteau-neuf.

Dom Alvaro me vint faire un compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoye-

yeroit en Eſpagne mes propoſitions, dont il me feroit ſavoir les reſponſes auſſy-toſt qu'il les auroit reçuës. J'aurois eû aſſez de joye de voir que mes affaires prenoient un ſi bon chemin, ſi elle n'euſt eſté moderée par le chagrin que je reçus, d'apprendre que mes valets, & principalement les eſtaffiers, que j'avois amenez de Rome, avoient eſté envoyez en galere. Je me plaignis de cét injuſte traittement, repreſentant que ſi j'eſtois priſonnier de guerre, mes valets devoient eſtre renvoyez, puiſque je payerois la rançon pour eux; & que ſi je l'eſtois d'Eſtat, ils ne devoient point ſouffrir pour moy, puiſque ne m'eſtant point ſervi de leurs conſeils, ils n'eſtoient pas cauſe que j'euſſe pris les armes, pour venir ſouſtenir le Peuple de Naples, & pour appuyer ſa revolte. Ces raiſons, quoy que juſtes, ne furent pas conſiderées, & la reſolution ſi tyrannique qu'on en avoit priſe, fut executée, qui me fit naiſtre le deſſein de m'en venger, & que je reſſens dans mon cœur plus violent que jamais, toutes les fois que j'y penſe, Mais croyant la diſſimulation neceſſaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage; & pour perſuader l'attachement que j'avois aux intereſts d'Eſpagne, je ſatisfis à la priere que me fit le Viceroy, de luy donner mes ávis ſur la maniere, dont il ſe devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai un memoire de tout le bled,

bled, que j'avois fait amaſſer, luy en mandai le prix, & le lieu où il eſtoit, & appris l'expedient de faire un fonds de deux cens mil eſcus, ſe faiſant preſter deux mil eſcus par cent Marchands, dont je luy envoyai la liſte, pour l'achapt de celuy qui eſtoit neceſſaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de neceſſité, ceſſaſt de s'émouvoir; & ſongeant à faire mourir ceux qui avoient fait des deſſeins contre ma vie, qui eſtoient les plus capables, comme les correſpondans de Gennare, pour luy donner de l'embarras, je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarente, l'aſſurant, que s'il les faiſoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville: ce qui fut executé ponctuellement, & j'eus la ſatisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de chaſtier. Ainſi peu de jours aprés j'appris avec plaiſir l'execution de Gennare, & de tous ſes complices. Et comme Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello m'avoient tousjours ſervi fidelement, je luy mandai que ſur ma parole il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma teſte, qu'ils l'ávertiroient de tout ce qui ſe paſſeroit dans la ville, luy deſcouvriroient toutes les intelligences eſtrangeres, luy faciliteroient les moyens de deſarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos. Et pour les engager à le faire de la bonne ſorte, je luy envoyai un billet, par où je leur

leur mandois, qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choſes à quoy je les avois engagez, puiſque ma teſte leur ſervoit de caution, & qu'auſſy je leur reſpondois d'une ſureté toute entiere. Par ce moyen je me defis de mes ennemis, & conſervai trois perſonnes qui m'eſtoient cheres. Et le Viceroy s'eſtant ſervi utilement de mes ávis, fut perſuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Eſpagne, & que ma conſervation luy eſtoit neceſſaire, luy pouvant eſtre útile en pluſieurs rencontres. Son humeur altiere, & la deference qu'il vouloit que l'on rendiſt à toutes ſes volontez, ne tarda gueres à nous broüiller enſemble.

L'on m'envoya de Rome du linge, des habits & des hardes, dont je pouvois avoir beſoin, & deux mil eſcus d'argent, pour remedier à mes neceſſitez. Il ordonna que le payement de mes gardes ſe prendroit prealablement ſur cette ſomme, à ma nourriture; ce que Dom Alvaro de la Torre executa ſi ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'un quartier d'ávance, celuy des reparations qu'on avoit fait faire au chaſteau de Gayette, pour accommoder ſon logement & le mien. Il me fit faire des meubles, & conſuma ſi bien tout ce fonds, qu'il me dít qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puiſqu'il n'en reſtoit plus pour faire ma deſpenſe. Je luy reſpondis, qu'on

n'avoit

n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux priſonniers, & qu'ainſi je ne le pretendois point, & que j'en ſerois trop blaſmé, puiſque cela pourroit tirer à conſequence. Que les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne pourroient regler à Rome cette difficulté, & que j'en paſſerois par ce qu'ils auroient reſolu enſemble. Et que cependant il devoit ſonger à me faire bonne chere, puiſqu'il avoit aſſez d'argent entre les mains pour cela. Il me dít qu'il ne luy en reſtoit plus, le payement des gardes ayant eſté pris, comme il ſeroit tousjours par preference, ſur tout celuy qui viendroit. Je l'aſſurai, que juſques à tant que cette difficulté fuſt levée, je ferois ſavoir qu'on ne m'envoyaſt plus d'argent, que celuy ſeulement qui ſeroit neceſſaire pour ma deſpenſe.

Deux jours aprés ayant reçû des nouvelles du Viceroy, il me dít qu'il ne faloit plus conteſter ſur ce point, dont on ne ſe rapporteroit à perſonne; le Comte d'Ognate voulant eſtre obeí, & ne donnant point d'autre raiſon de ce qu'il faiſoit que ſa volonté. Je repartis, qu'il n'eſtoit point maiſtre de la mienne, & n'en pouvoit diſpoſer à ſon gré, quoy que ma perſonne fuſt entre ſes mains. Et que puiſqu'il eſtoit queſtion de faire voir, qui ſeroit le plus opiniaſte de nous deux, je ne luy cederois en façon du monde, voulant conſerver la ſeule liberté qui me reſtoit, de ne voir point ma volonté aſſujettie. Cela m'attira

tira beaucoup de mauvais traittemens; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'eſtoient venus, & je fus trois mois tout dechiré, ſans linge, à traiſner les bottes avec leſquelles j'avois eſté pris, faute de ſouliers, à ne manger que du pain & un peu porcfrais, encore n'eſtoit-ce pas mon ſaoul; ſeulement les jours maigres, le poiſſon ſe donnant pour rien, nous y faiſions un peu meilleure chere; s'imaginant me reduire par ce mauvais traittement. Mais me faiſant un point d'honneur de le ſouffrir avec patience, je le faiſois enrager d'en teſmoigner tant de meſpris, diſant qu'au lieu de me deſobliger, il me faiſoit le plus grand plaiſir du monde puiſq'il m'apprenoit à connoiſtre, ſi j'eſtois, auſſy propre à ſouſtenir un ſiege par famine, que je croyois l'eſtre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par une ávanture aſſez plaiſante. Le Grand Duc envoyant par un Gentil-homme, un compliment à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, ſur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'eſcrivit en meſme temps une lettre ſur ma diſgrace; & craignant qu'elle ne puſt apporter quelque alteration à ma ſanté, il m'envoya une caſſette de medicamens de ſa fonderie. Dom Alvaro de la Torre eut ordre de me mettre l'une & l'autre les mains, & de tirer ma reſponſe, pour faire voir que je les avois reçuës; & dés qu'il fut, que ce Gentilhomme eſtoit

eſtoit parti de Naples, pour s'en retourner à Florence, il m'envoya un matin à mon reveil le Capitaine Franciſco d'Herrera me demander la caſſette, pour la garder, dont je pourrois conſerver la clef. Je reſpondis qu'auſſytoſt que j'aurois diné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au ſortir de table, je luy dis. Je vois bien, Monſieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette caſſette dequoy endormir ou empoiſonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des feneſtres: je vous aſſure qu'il n'y à dedans que des armes defenſives, & il euſt eſté de meilleure grace, ſi vous aviez quelque ſoupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de ſept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'eſprit en repos, comme il eſt raiſonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les caſſai tous les uns aprés les autres, autant que j'en trouvai, qui, n'eſtoient que pour les bleſſures, la colique le mal d'eſtomach, la brûlure & autres choſes pareilles, & trouvant une huile contre les poiſons, & une poudre pour le meſme effet, je luy dis en ſoûriant, Ceci me peut eſtre neceſſaire, ainſy vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moy que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai un Confeſſeur. Il fut ſurpris de ce diſcours, & me demanda, ſi je croyois les Eſpagnols capables de ſemblables

bles actions. Je luy reſpondis froidement qu'oüy, & de pis encore. Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire eſprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenty. Il me repartit avec emportement. Si le Roy mon Maiſtre avoit deſſein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas beſoin de recourir à de ſemblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit commandé. Le regardant alors avec meſpris, je luy dis, Voſtre nation ménage trop les apparences pour faire des violences ſi publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ny vous eſtime davantage, pour ce que vous me dites; vous me faites connoiſtre ſeulement, que vous eſtes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il ſortit de depit de ma chambre, pour s'en aller en eſcrire de grandes plaintes, auſquelles on ne luy reſpondit autre choſe, ſinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir aſſez de diſcretion pour ne me rien dire, qui luy puſt attirer quelque reſponſe deſagreable.

Il nous arriva un autre demelé cinq ou ſix jours aprés, un peu plus fort que celuy-là. Comme il avoit eſté nourri page du Duc de Medina de las Torres, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y euſt hors des Roys, rien dans l'Europe au deſſus de ſon Maiſtre, & me dit aſſez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'eſtoit que d'eſtre Prince, & qu'à le bien conſiderer, ce n'eſtoit qu'une chime-

re, & une pure imagination, & que les Grands d'Eſpagne eſtoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'eſtant ſi ignorant, il me faiſoit pitié, & que je le voulois inſtruire. Que je ne le croyois pas ſi mal informé, que de ne pas ſavoir ce que c'eſtoit d'eſtre Souverain. Que pour Prince, ce n'eſtoit pas aſſez d'eſtre de Maiſon Souveraine, & de ſortir d'un Chef Souverain, mais qu'il faloit eſtre capable d'heriter de la Souveraineté. Qu'il y avoit grande difference entre les Princes & les Grands d'Eſpagne, puiſque les Roys ne faiſoient les Princes que dans le lit, & qu'en Eſpagne, pour faire un Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde. Qu'auſſy ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vû juſques icy qu'ils en euſſent donné à pas un Grand. Il s'emporta pour trop s'eſchauffer ſur cette matiere : & voyant qu'il commençoit à parler aſſez mal-à-propos, je luy [illegible] que la malheur d'un priſonnier de ma naiſſance eſtoit aſſez grand, ſans que l'on le luy accruſt en luy perdant le reſpect. Que je le priois de ne pas continuer, par ce qu'il me feroit oublier que j'eſtois priſonnier, & me feroit ſouvenir que j'eſtois Prince, & qu'en quelque eſtat que je fuſſe reduit, je ſavois bien me faire rendre ce qui m'eſtoit dû. Surquoy m'ayant reſpondu une inſolence, je ſaiſi le chandelier, & luy frondai à la teſte, que je luy aurois caſſée, s'il n'euſt

n'euſt eſté aſſez heureux pour la baiſſer à temps. Il ſortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte ſur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours ſans me revoir, attendant quelle reſponſe il recevroit du Viceroy ſur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort ſatisfaiſante à ſon gré : car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant un genouïl à terre devant moy, quand je paſſai pour aller à la Meſſe deux jours aprés. Je l'embraſſai, en l'aſſurant que j'avois oublié ce qui s'eſtoit paſſé, & que je luy pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'ávenir il vouluſt eſtre plus ſage.

Il ne ſe paſſoit jamais cinq ou ſix jours, qu'il ne m'arrivaſt des démélez ſemblables, ſoit avec luy, ſoit avec ſes Officiers, deſquels ayant reconnu l'humeur, je m'eſtois reſolu de n'en rien ſouffrir, & les tenir au contraire fort ſouſmis ; eſtant le genie de la nation Eſpagnole de ſe rendre inſolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, & d'eſtre rampans, devant les perſonnes qui les meſpriſent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arreſterai point à raconter toutes les negociations, qui ſe ſont faites durant ma priſon, n'ayant eû deſſein de pouſſer mes Memoires que juſques-là. Mais je dirai ſeulement quelques ávantures peu communes, qui m'y ſont ſurvenuës, & qui feront voir pour ma ſatisfaction particuliere, de quelle façon j'y ay eſté traitté, l'impertinence de

ceux qui me gardoient, & la maniere auſſy dont j'uſois avec eux. Trois ou quatre mois aprés, un nommé Harpin m'ayant eſté envoyé par toute ma famille pour me viſiter, & ſavoir de mes nouvelles, il eut permiſſion de me voir, & m'apporta trois cens eſcus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyaſt davantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont auſſy-bien je ne tirois nulle commodité, puiſque je me promenois pas ſeulement ſur les terraſſes du Chaſteau, & qu'au lieu de contribuer à mon divertiſſement, j'avois meſme l'incommodité, tout enfermé que j'eſtois, d'eſtre tousjours regardé entre deux yeux par trois ou quatre hommes fort mal faits, & aſſez malhonneſtes gens. Aprés qu'Harpin m'euſt fait les complimens dont il eſtoit chargé, Dom Alvaro fort affamé, luy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il reſpondit trois cens eſcus ſeulement, pour ma ſubſiſtance de trois mois ; le Roy n'approuvant pas que je payaſſe mes gardes. Il dit qu'il prendroit tousjours à bon compte cette ſomme pour luy & pour eux. Je defendis que l'on la laiſſaſt, & commandai à cét envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire, qu'afin qu'il ne me trouvaſt pas en ſi grand deſordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome. Dom Alvaro outré de ne pouvoir con-

contenter ſon inſatiable avarice, ſe tourna vers le Capitaine Ambroſio Fernandez, qui avoit ſoin de ma depenſe, & luy dit: Que demain il n'y ait pas un pain ſeulement pour le Duc de Guiſe. Je luy repartis, que ſa nation perdroit trop à la mort d'un priſonnier de mon importance, & que j'eſtois aſſuré qu'il ne me refuſeroit pas au moins le pain de munition, comme au moindre ſoldat de la garniſon de Gayette. Il reſpondit qu'il n'en avoit point d'ordre; & moy de mon coſté, que je verrois s'il me laiſſeroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom Alvaro de la Torre d'envoyer aprés luy le Capitaine Ambroſio Fernandez, luy demander les trois cens eſcus de ma part, luy diſant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de ſentiment. Ce qui m'ayant eſté rapporté par luy meſme, je le gourmandai de s'eſtre ſervi de mon nom contre mon intention: & m'ayant repliqué aſſez inſolemment, que je le maltraitois trop pour un Capitaine reformé, mettant la main ſur la garde de mon eſpée, que l'on ne m'avoit pas oſtée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire ſauter les feneſtres de la cour. Ce qui luy fit diligemment gagner la porte de ma chambre, n'oſant pas de quelques jours paroiſtre devant moy. Je demandai permiſſion de mettre mes hardes en gage pour vivre; ce qui me fut permis, & ce que je fis juſques à

des bas de ſoye, des pieces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris prés de trois mois ; aprés leſquels ayant eſcrit à Rome pour faire degager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adreſſer pour mes affaires, m'eſcrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, aprés quoy il m'aſſuroit que je ſerois mieux traitté, & que meſme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y reſpondis que par des railleries aſſez picquantes, pour les faire enrager contre moy. Il me faiſoit venir de Naples toutes les ſemaines des citrons & du ſucre, dont je faiſois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'aviſa meſme une fois de m'envoyer ſix chapons, & ſix jambons, dont je fis fort bonne chere tant qu'ils durerent. Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye eſté pluſieurs fois, je n'ay jamais pû avoir un bouïllon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de ſemblables regales. Dona Alvira cependant, femme du Lieutenant du Chaſteau, qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compaſſion de me voir ſi mal traitté, me preſtoit du bled, dont mes gens me faiſoient d'aſſez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatte, & quelque plat qu'elle appreſtoit fort delicatement ;

ce

ce que l'on ne voulut pas ſouffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garniſon dans le chaſteau de Gayette, parmi leſquels il y avoit quelques Portugais. Ce qui me fit reſoudre d'eſſayer à les gagner, & de voir ſi je ne pourrois point m'en rendre le Maiſtre. J'y travaillai avec tant d'adreſſe, & de ſuccés, quoy que je fuſſe ſoigneuſement gardé, que je m'aſſurai de neuf ſoldats, la pluſpart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garniſon, qui joints à cinq François que nous eſtions, pouvoient faire en tout dix-huit perſonnes. Mon deſſein eſtoit en executant la choſe, de delivrer cinq ou ſix priſonniers Napolitains, & attendant avec impatience le retour de l'armée navale du Roy, qu'on faiſoit eſperer pour la troiſieſme fois, je faiſois eſtat d'envoyer un des Sergens, qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner ávis à celuy qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant ſi bien preparé les choſes, que rien ne me pouvoit empeſcher de m'emparer du Chaſteau, en coupant la gorge à toute la garniſon. Je devois commencer par les quatre Officiers couchez dans ma chambre, que le Chevalier des Eſſars, mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant; ayant pour cét effet fait proviſion de raſoirs. Mais aprés avoir attendu deux mois, ſans en apprendre des des nouvelles, le Sergent, à qui je me

confiois le plus, & qui ſortoit avec liberté, pour aller à Naples, apprehendant qu'à la longue l'affaire ne vint à eſtre deſcouverte, demanda ſon congé, & s'en alla ſe rendre Capucin.

Cette entrepriſe ſi bien projettée, & que je croyois infaillible, manqua de la ſorte, aprés avoir eſté conduite avec tant de fidelité & de ſecret, que jamais on n'en a eû de connoiſſance, ny pas meſme le moindre ſoupçon. Ce qui fait voir, qu'il n'y a rien d'impoſſible à des gens de reſolution. Et que la priſon ouvre l'eſprit, & fait entreprendre des choſes que l'on ne pourroit pas ſeulement s'imaginer, ſi l'on eſtoit en liberté.

Mes Valets, ennuyez de me voir faire ſi meſchante chere, ne purent s'empeſcher d'eſchante chere, ne purent s'empeſcher d'en murmurer. Et Dom Alvaro, qui ſe traittoit fort bien dans ſa chambre, & qui venoit aprés par forme manger avec moy, m'en fit des plaintes un jour en diſnant avec moy, & me demanda ſi c'eſtoit par mon ordre que mes gens diſoient qu'il eſtoit impoſſible que ce fuſt par ceux, ny du Roy d'Eſpagne, ny du Comte d'Ognate, que je fuſſe ſi mal traitté, & qu'il y avoit apparence que c'eſtoit luy, qui me faiſoit jeuner de la ſorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit deſtiné pour ma nourriture. Je luy reſpondis, que les honneſtes gens ne s'arreſtoient jamais aux diſcours des valets, & qu'il devoit excuſer les miens,

miens, ſi le chagrin de la priſon leur faiſoit dire quelques impertinences, avec leſquels il ſavoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainſy je n'eſtois pas reſponſable de leurs diſcours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniaſtrant à me rebattre tousjours la meſme choſe, & me demandant avec empreſſement ce que j'en croyois ; je luy reſpondis, qu'il me preſſoit trop, & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient ſouvent par imprudence ce que les Maiſtres penſoient avec raiſon, & que la diſcretion les obligeoit à taire. Il ſortit de ma chambre fort mal ſatisfait, & y revenant une heure aprés, accompagné de Dom Martin de Verrio, Maiſtre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garniſon, il me dít les avoir amenez pour eſtre teſmoins de l'eſclairciſſement, qu'il me vouloit faire ſur les diſcours que nous avions eus enſemble. Je luy reſpondis, que je n'eſtois ny de condition, ny d'humeur à en recevoir, & qu'il eſtoit fort mal-ſeant à luy, dans l'eſtat où j'eſtois, d'avoir une pareille penſée. Il y va, ce me dít-il, de mon honneur, ainſy je ſouhaitte de ſavoir en preſence de ces Meſſieurs, quelle opinion vous avez de moy. Je l'ay trop bonne, luy reſpondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traittemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les cho-

ſes neceſſaires pour me ſervir, comme doit eſtre un priſonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en deſtournez le fonds à voſtre profit. Outré de ma repartie, il me dit fort bruſquement, qu'il eſtoit un pauvre ſoldat, mais qu'il faiſoit les choſes avec honneur. Je croy, luy dis-je, que vous eſtes pauvre, le procedé que vous tenez eſtant d'un homme qui ſe veut s'enrichir: pour ſoldat, Dieu defendant les jugemens temeraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'en diſſe aucune choſe. Vous m'attaquez, s'eſcria-t-il, à la reputation, mais ſi vous eſtiez en un autre eſtat, je vous ferois voir, que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traittez ſi mal, luy reſpondis-je, que je n'ay rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute conſideration. Mais ſi vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en eſtat de vous ſatisfaire, & aprés j'apprendrai à vos depens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colere, & s'emporta à dire cent choſes hors de propos. Dom Martin de Verrio, fort ſage & fort galant homme, luy dit qu'il eſtoit un fou de s'attirer par imprudence des choſes faſcheuſes; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'ils s'échapaſt comme il faiſoit, & me perdiſt le re-

reſpect en toutes ſortes de rencontres. Je le priai de vouloir teſmoigner tout ce qui s'eſtoit paſſé, & de conſiderer, s'il ne devoit pas m'eſtre bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la priſon, à eſſuyer tous les jours de ſemblables incartades. Ils ſe retirerent enſuite, & Dom Alvaro de la Torre dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout deſquels, m'eſtant fort bien paſſé de ſa veuë, ſans croire avoir rien perdu d'eſtre privé de ſon entretien, Dom Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la Meſſe: il ſe jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier ſon imprudence, & ſon manque de reſpect; ce que je luy promis, pourveu qu'à l'ávenir il fuſt plus conſideré.

Quatre ou cinq jours aprés il me vint trouver, pour me demander conſeil, s'il ne ſe feroit point de tort d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, compoſée toute d'Officiers reformez, & la pluſpart Capitaines de cavalerie. Je luy dis ſerieuſement, qu'il ſe feroit un grand prejudice, & que ce ſeroit beaucoup ſe rabaiſſer, ne voulant point l'empecher de ſe précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il ſe ſentit obligé de mon avis, qui luy pluſt extremément, pour eſtre conforme à ſes ſentimens: & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit fai-

re, il le pria de trouver bon, avant que de luy repondre, qu'il priſt le temps de conſulter tous ſes amis, pour ſavoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-ſeance, & ſans nuire à ſa reputation ; mais que s'il luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, & qu'il luy auroit une obligation infinie, s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller juſques à Rome, pour y conferer avec ſon frere, qui eſtoit dans cette Cour Agent d'Eſpagne. Cette reſponſe choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda, qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne meritoit, l'ayant preferé à des gens de plus haute importance que luy ; qu'il auroit ſoin de faire un meilleur choix. Que le Gouvernement de Reggio eſtant donné, il n'avoit que faire d'y pretendre, ny à d'autres graces qui dependiſſent de luy. Qu'il feroit fort bien d'aller voir ſon frere, des leçons duquel il avoit beſoin, pour le rendre à l'avenir & plus conſideré, & plus ſage.

Durant qu'il fit ſon voyage, l'ordre eſtant venu d'Eſpagne de m'y conduire, le Viceroy fit appréter la galere du Capitaine Jüan Andrea Brignolle, la meilleure de l'eſcadre du Duc de Turſi ; & en attendant qu'elle arrivaſt à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conſeil Collateral, pour donner tous les ordres neceſſaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & careſſes poſſibles, comme il eſtoit expreſſement com-

commandé par la depeſche du Roy d'Eſpagne, teſmoignant deſirer de me voir, pour conferer avec moy ſur les propoſitions, que j'avois faites,& qui luy avoient eſté envoyées. Il le fit accompagner d'un ſien Secretaire, Bourguignon, nommé Dom Edoüard de Francalmont, que j'avois autrefois connû en Flandres, qui me fit un grand compliment de ſa part, s'excuſant de tous les mauvais traittemens, que j'avois reçus, dont il n'avoit pû ſe diſpenſer, à cauſe que j'eſtois dans un Royaume, dont j'avois ſouſtenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos & l'autorité n'eſtoient pas tout-à-fait reſtablis. Mais que ſi j'euſſe eſté en un autre endroit, il en auroit uſé d'une maniere bien differente, & m'auroit fait voir, par les ſoins qu'il auroit pris de me ſervir & de m'obliger, combien il conſideroit une perſonne de mon merite & de ma naiſſance. Je reſpondis le plus courtoiſement qu'il me fut poſſible à toutes ces civilitez, luy teſmoignant avoir toute la reconnoiſſance poſſible pour un procedé ſi honneſte & ſi galant. Il me dit enſuite, que ſon Maiſtre ſe ſouvenant de m'avoir vû à Rome, ou il avoit pris beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvaſt les armes à la main; & qu'il me reconnuſt pour le plus dangereux ennemi qu'euſt pour lors la Monarchie d'Eſpagne, ce qui luy devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes ſortes de moyens, il avoit neantmoins

pris

pris ſoin de ma conſervation, en refuſant pluſieurs fois les offres qui luy avoient eſté faites, d'attenter ſur ma vie par les poiſons, & les aſſaſſinats.

Comme j'avois ſur moy dequoy prouver le contraire, cette diſſimulation ſi inutile me choqua, & je luy reſpondis, que j'eſtois fort redevable à Monſieur le Comte d'Ognate des bons ſentimens qu'il avoit eus pour moy, d'avoir refuſé ſi ſouvent ma mort, quand elle luy avoit eſté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les differentes heures de la journée, il ne ſe reſſouvenoit peut-eſtre pas d'avoir fait donner, par Cornelio Spinola à Cicio de Regina, une promeſſe de ſix mil eſcus, & expedier un billet pour une Compagnie de cavalerie; que je luy fis voir, pour m'aſſaſſiner le vingt-cinquieſme de Mars dans l'Egliſe de l'Annonciade; ce que j'avois appris de la confeſſion qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'il avoit confirmée á ſa mort. Que je ne luy en voulois point de mal, puiſqu'il eſtoit bien juſte, qu'il ſerviſt le Roy ſon Maiſtre, & qu'en l'eſtat où j'avois mis ſes affaires, je ne le pouvois blaſmer d'avoir eû recours à toutes ſortes de voyes, pour ſe defaire de moy. Mais que je ne pouvois m'empeſcher de luy dire, que je luy aurois eſté bien plus obligé, de trouver plus de ſincerité dans les civilitez qu'il me faiſoit faire, & de ne les pas porter dans un ſi grand excés,

excés, que j'euſſe malheureuſement entre les mains dequoy les contredire. Francalmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûſler, & d'en étouffer à jamais la memoire. Mais je luy repliquai, que ce ſeroit mal ſervir ſon Maiſtre, & que je voulois les faire voir au Roy d'Eſpagne, & luy teſmoigner qu'il avoit à Naples un Viceroy, qui avoit mis toutes choſes en œuvre, & n'avoit rien eſpargné pour le ſervir, & pour affermer un throſne, qui avoit eſté ſi long-temps chancelant.

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traittemens, & de careſſes que je devois recevoir en Eſpagne, où j'eſtois attendu avec beaucoup d'impatience. Que je n'y ſerois pas long-temps, ſans obtenir ma liberté, puiſque dans les deſordres preſens qu'il y avoit en France, l'on faiſoit grand fondement ſur mon credit, ſur ma valeur, & ſur mes reſſentimens. Que l'on me donneroit toutes les aſſiſtances neceſſaires pour les pouſſer à bout; & que dans la confiance, que l'on vouloit prendre en moy, l'Eſpagne y croyoit trouver de grands ávantages, & m'y faire auſſy rencontrer mon eſtabliſſement & ma fortune. Enſuite il me dít, qu'il m'apprenoit à regret la priſon de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eû des liaiſons trop eſtroittes avec moy, dont je pourrois bien, ſi je voulois en dire des nouvelles. Je luy

luy repartis avec chagrin. Si le Viceroy a curiosité d'appredre les intrigues que j'avois avec la Noblesse, Cesaré Blanco, Achillé Minutulo, & vous, Mr, l'en pouvez esclaircir, puisque je ne les ay euës que par vostre moyen, & que vous savez bien, que je vous avois promis à tous trois la conservation de vos biens, & de vos charges. Il fut saisi d'apprehension, & me conjura de ne le pas perdre, & sur tout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s'estoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empescher. Vous me parlez contre mes amis, vous insultez à leur disgrace, & avez mesme vos deux camarades & vous, estant du Conseil Collateral, opiné à me faire trancher la teste, croyant, par ma mort, faire perdre la connoissance de tous les commerces, que vous avez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, est malgré vous, en sureté. Je vas en Espagne, où l'on prendra entiere confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je puis me venger, & vous ruïner; mais je suis trop genereux pour l'entreprendre: mettez vous l'esprit en repos, vous estes en sureté, si vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; mais aussy je pretends, pour en user si bien avec vous, que vous employiez le credit que vous avez, pour tirer d'embarras les personnes que vous connoissez avoir eû quelque amitié pour moy: car à moins de cela, vous devez appréhender ma vengeance, &

mes

mes juſtes reſſentimens. Nous nous donnaſmes chacun de noſtre coſté les paroles que nous deſirions, l'un de l'autre, & il ſe raſſura des inquietudes, où j'avois pris plaiſir de le tenir aſſez long-temps.

Dom Alvaro de la Torre, ayant ſû que l'on me devoit porter en Eſpagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir, ſans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare, je luy dis, que quelque joye que je reçuſſe de faire un voyage, qui devoit vrai-ſemblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec un homme, qui en avoit ſi mal uſé avec moy, & qu'il faudroit me porter lié dans la galere, puiſque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me reſpondit, que ſi ſa perſonne ne m'eſtoit pas agreable, l'on me feroit accompagner par un autre, puiſque l'on eſtoit reſolu de me donner toute ſorte de ſatisfaction, & l'on choiſit en ſa place Dom Antonio d'Arenzano, Commandant par commiſſion dans le chaſteau de Gayette, dont il obtint le Gouvernement, vacant par la mort du Prince d'Aſcoli. Et Dom Alvaro de la Torre, qui s'eſtoit par ſa mauvaiſe conduite ruïné avec le Viceroy & avec moy, demeura avec la derniere douleur, y adjouſtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ny qu'il ſe preſentaſt devant moy quand je partis. Il eſtoit entierement perdu, & n'avoit rien à pre-

pretendre, quand Dom Jüan de Morgarejo, Lieutenant du Chaſteau-neuf de Naples, mourut heureuſement pour luy, & le Duc de Medina de las Torrez ſon Maiſtre, qui en eſt Gouverneur perpetuel, luy donna ſa Lieutenance.

Je tirai cét ávantage de ma priſon, de faire voir à toute la Chreſtienté, quelque opinion que l'on euſt eû du contraire, que mon ſeul credit, & ma conſideration particuliere, maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume, puiſque ſur la nouvelle de la priſe de Naples par les Eſpagnols, perſonne ne perdit courage, mais dés que l'on apprit ma detention l'on mit bas les armes, en teſmoignant, que mes ſeuls intereſts, & non la haine publique, y ſouſtenoient la guerre; & dés que je fus hors d'eſtat d'agir, chacun reprit ſes fers, ſans avoir la penſée de s'en delivrer, que ſous mon commandement & mon autorité.

En ſortant du chaſteau de Gayette, l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon, qui eſt debout dans une quaiſſe vis à vis de la Chapelle, appuyé ſur un baſton de commandement, avec ſon chapeau ſur ſa teſte, botté & reveſtu d'une caſaque de velous vert avec du galon d'or; il eſt fort bien conſervé. Il eſtoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de ſon temps: l'on remarque tous les traits de ſon viſage, & il paroiſt d'une mine fort fiere, & telle que la pouvoit avoir un homme d'auſ-

ſy

ſy grand merite, & d'un courage auſſy inébranlable, qu'il le fit paroiſtre à ſa mort. La galere eſtant preſte, & le vent eſtant favorable, ſur la fin du mois de May, le jour de l'Aſcenſion, je m'y allai embarquer, avec la conſolation de voir l'amour, que je laiſſois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les demonſtrations, que celuy de Gayette m'en fit paroiſtre (quelque ſoin que l'on priſt de m'en oſter la connoiſſance:) & la galere ayant ſarpé, je m'eſloignai de terre au bruit de tout le canon du chaſteau, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Eſpagne, où je devois trouver la fin de mes diſgraces, & ma liberté.

FIN.